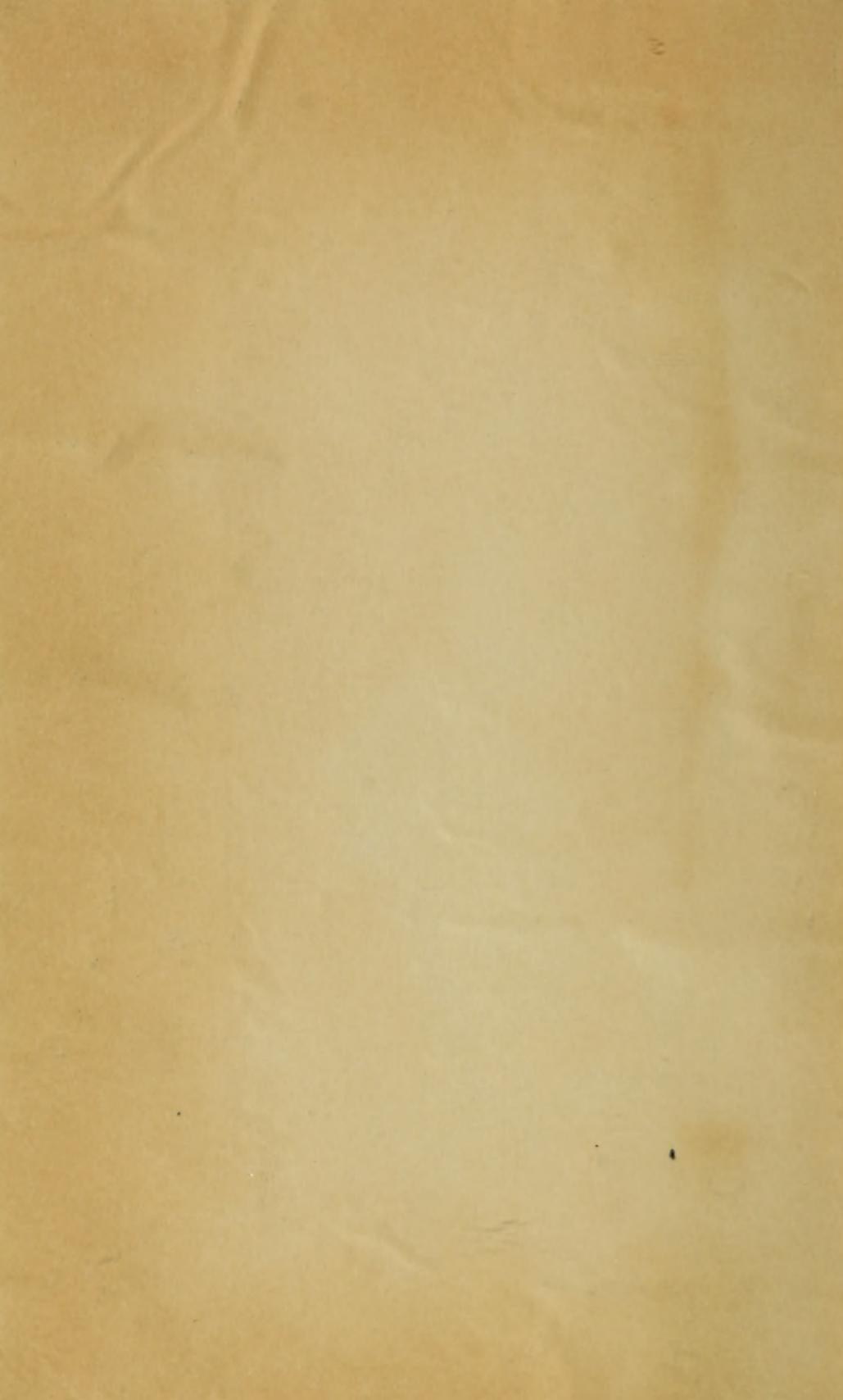
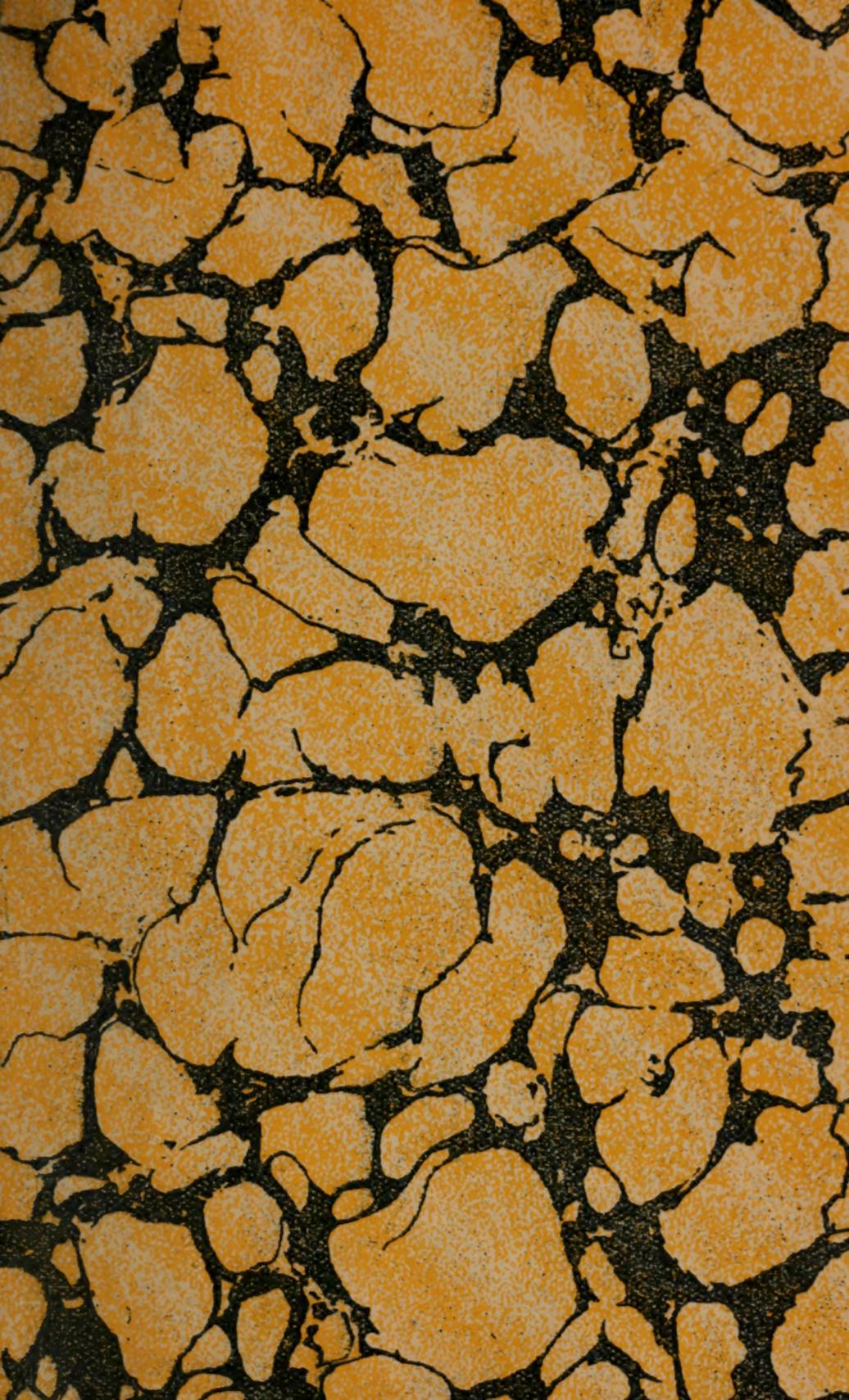


U d'of OTTAWA



39003003997607





A 7

ÉMILE GUILLAUMIN

Près du Sol

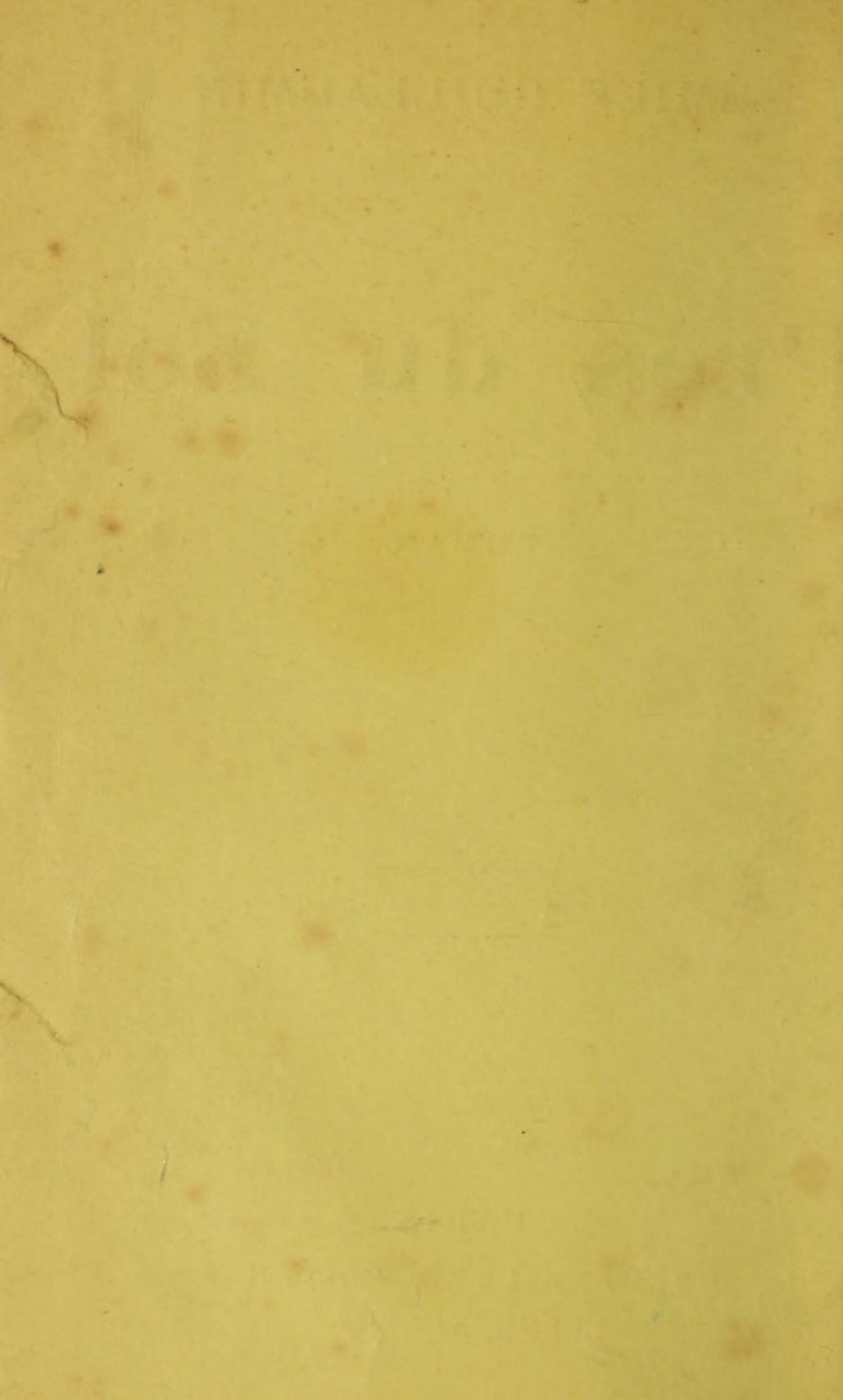
— ROMAN —



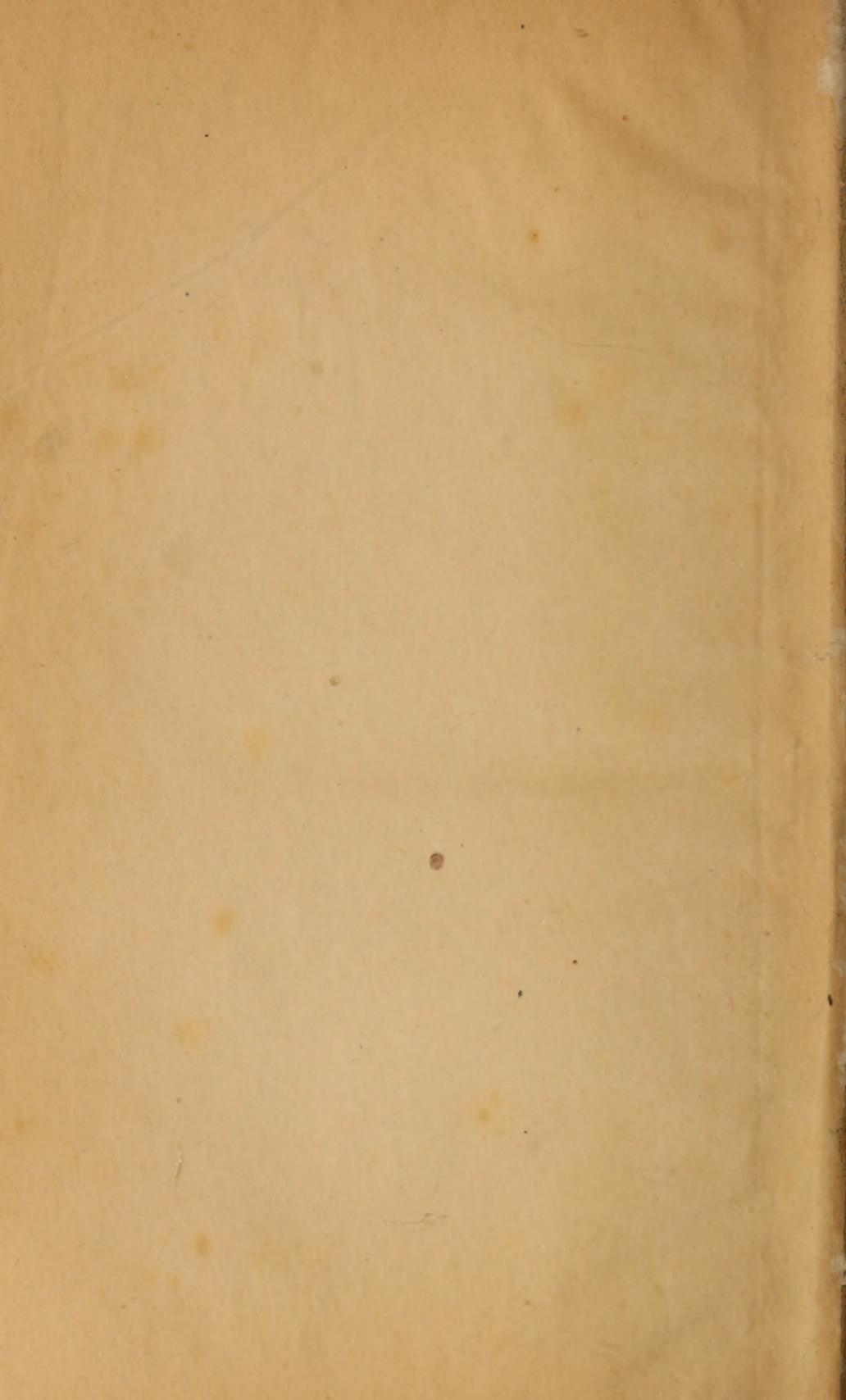
PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3



PRÈS DU SOL.



PRÈS DU SOL

DU MÊME AUTEUR

TABLEAUX CHAMPÊTRES (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), nouvelle édition.

LA VIE D'UN SIMPLE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 3^e édition.

EN BOURBONNAIS (brochure).

DIALOGUE BOURBONNAIS.

MA CUEILLETTE (poésies).

Droits de reproduction et de traduction réservés, pour tous les pays,
y compris la Hollande.

EMILE GUILLAUMIN

PRÈS DU SOL



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

BIBLIOTHECA

PQ
2613
V43P7
1905

PRÈS DU SOL

I

Devant la gare de Cos-sur-Ryse, en avril, un mercredi soir, vers six heures. La petite place était animée : on attendait le train de Maleville, le chef-lieu, qui devait amener les collégiens en vacances de Pâques. De l'avenue, large et droite, plantée de jeunes arbres, qui reliait la ville à la gare, des groupes débouchaient à chaque instant : vieux messieurs appuyés sur des cannes, bourgeoises en toilettes et gamins qui jouaient. C'étaient des parents et des amis des collégiens qui s'en venaient à leur rencontre en partie de plaisir,

car la soirée, bien que voilée, était tiède et belle. Même, le soleil, qu'on n'avait pas vu de la journée, se montra soudain, brillant comme un gros œil ironique dans la perspective de l'avenue, avant de disparaître à l'horizon, derrière les collines, entre Hirson et Bloux.

Des voitures arrivèrent aussi : une charrette de campagne boueuse jusqu'aux ridelles, attelée d'une grosse jument noire au poil rude et poussiéreux, que conduisait un jeune homme en blouse, puis un char à bancs verni, puis un coupé de maître, sur le siège duquel un cocher d'aspect sévère, en chapeau haut de forme et livrée olive, considérait sans relâche ses deux chevaux pommelés; enfin, tout à côté de la palissade qui longeait la voie, près de l'édicule où se lisait l'inscription : *Lampisterie*, et qu'entourait un demi-losange d'arbustes aux bourgeons gonflés, se rangea une petite voiture à âne d'un modèle archaïque, aussi boueuse que la charrette. La conductrice, une paysanne d'à peu près trente-cinq ans, en capeline, caraco noir et tablier bleu, se tint debout, contre la tête de l'âne; grande et pâle, elle semblait gênée, craintive.

Parurent les omnibus de la ville : le *Lion d'Or*, *Hôtel Mignot*, *Hôtel Belin* ; ils se placèrent parallèlement, l'arrière à trois pas de la sortie. Le *Lion d'Or* amenait un voyageur, un roux ventripotent qui fumait une pipe en écume de mer : il descendit sans hâte et pénétra dans la gare, suivi du cocher qui portait sa malle. Pendant ce temps, les conducteurs de l'*Hôtel Mignot* et de l'*Hôtel Belin*, venus à vide, couraient boire un canon à la *Buvette de la Gare*, modeste établissement situé au coin de l'avenue, qui faisait un tort considérable à l'*Hôtel et Café de la Gare*, établi de l'autre côté. Un charretier, conduisant deux tombereaux de charbon qu'il venait de charger au quai de débarquement des marchandises, traversa la place, dérangeant les groupes, sacrant et jurant après ses chevaux et après les cochers d'hôtel absents dont les attelages encombraient. Pour prendre le train qu'il croyait en gare, un jeune homme, avec une valise, accourait en hâte. Puis, très affairée, survint une vieille femme de la campagne, avec deux grands paniers : au cocher du *Lion d'Or*, qui la connaissait, elle dit qu'elle allait à Lancy voir sa fille malade.

On commençait à murmurer contre le train, qui allait encore avoir du retard, lorsqu'un sifflement lointain s'entendit, puis un roulement, confus d'abord, bientôt bruyant : le convoi, tel un monstre en balade, parut à l'orée d'un petit bois voisin ; le bruit augmenta, le sifflet déchira l'air encore, le train ralentit et fut en gare.

Sur la place, les collégiens furent accaparés par les groupes, et il y eut un concert d'exclamations et d'embrassades. Vers la femme à l'âne s'empressa une fillette de quatorze ou quinze ans, portant le collet et le chapeau noir à velours bleu des pensionnaires de la maison religieuse de Sainte-Anastasie ; elle était mince et plutôt petite ; ses grands yeux gris bleu donnaient une expression de candide franchise à son visage allongé, un peu pâle, que couronnait une belle chevelure châtain clair : physionomie d'enfant timide, un peu trop mélancolique, avenante et sympathique plutôt que vraiment belle.

— Bonsoir, maman. Tu vas bien ? Papa aussi ?

Et après l'embrassade, qui fut longue, elle

continuait d'étreindre sa mère, les joues maintenant colorées de plaisir.

Derrière elle, une autre petite pensionnaire s'était avancée, fine tête de poupée, très fraîche, très blonde, très gaie. Un grand jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans l'accompagnait, — son frère, cela se voyait tout de suite à la ressemblance ; — les palmes de sa tunique et de son képi le désignaient comme élève-maître de l'École normale.

La fille de la femme à l'âne, s'étant retournée enfin, les présenta :

— C'est mon amie, Lucie Bouguin, de Cos, dont je t'ai parlé, maman ; et monsieur est son frère Paul.

Le frère et la sœur saluèrent.

— Heureux de faire votre connaissance, madame Vaureil. Vous allez bien ?

— Pas mal, monsieur, mademoiselle, merci.

Et après un silence embarrassé, la paysanne reprit, s'adressant à Lucie :

— Ma fille me parle souvent de vous, mademoiselle.

— Nous nous aimons beaucoup, Maria et moi, répondit la fillette blonde.

— Ta maman n'est pas venue vous attendre, Lucie, dit Maria à son amie.

— Tu n'y penses pas, voyons!... Tu sais bien qu'elle est couturière et que les couturières, la semaine de Pâques, sont toujours surmenées... Et papa, qui est charpentier, doit travailler à Bloux.

— Soyez tranquille, mademoiselle, dit Paul en riant, elle gagnera sans encombre le foyer familial sous la protection de son grand frère.

Le train, au signal du chef de gare, se remit en marche dans la direction de Lancy; les trois omnibus, le *Lion d'Or*, *Hôtel Mignot*, *Hôtel Belin*, défilèrent successivement, au grand trot de leurs rosses; ce fut ensuite le tour de la charrette boueuse, emmenant un artilleur permissionnaire; puis, celui du char à bancs verni, dans lequel deux lycéens étaient montés; et le coupé partit aussi, après qu'y fut installé un monsieur d'environ quarante ans, le nez crochu, les joues blêmes, les cheveux déjà rares.

— Tiens, fit observer Maria, c'est monsieur Albert Breuron, des Saurêts, et Machuret, son cocher... Tu aurais pu te dispenser de venir,

maman : monsieur Albert m'aurait bien offert une place dans son coupé.

— Tu aurais risqué fort de t'en aller à pied, ma pauvre fille !...

— Je suis de votre avis, madame Vaureil, dit Paul.

— Alors, c'est à toi que j'aurai recours, mon vieux Charlot, reprit Maria, caressant l'âne gris, qui remuait la tête comme pour acquiescer.

La place restait tout à fait déserte ; les derniers groupes encadrant les collégiens s'éloignaient dans l'avenue. Les deux fillettes s'embrassèrent et ce fut la séparation. Paul et sa sœur suivirent leurs compatriotes ; Maria et sa mère montèrent en voiture, et prirent tout de suite, à gauche, la route qui conduisait à Rigny, leur commune.

Il y avait six kilomètres de la gare de Cos au bourg de Rigny, et trois kilomètres encore, de là, pour gagner le hameau de Jonçay qu'habitaient les Vaureil. Paresseux par nature et vieux déjà, Charlot n'allait pas vite. Le voyage dura une heure et demie par le doux

crépuscule et dans la nuit commençante. Le pays était presque plat jusqu'à Rigny; les haies chétives, sans arbres, clôturaient mal de grandes pièces de terre légère et caillouteuse. A gauche de la route, longtemps, un bois de sapins régnait: Maria dit qu'elle aurait très peur s'il lui fallait passer là toute seule, parce qu'il était bien noir, ce bois, et qu'il projetait sur la route un peu de ses ténèbres, un peu de son mystère.

Rigny: — un lavoir découvert dans un terrain vague entouré de jeunes peupliers; puis une ligne de chaumières basses, logis d'ouvriers, — et, de l'autre côté, la maison de Verjat, l'aubergiste-maréchal, puis celle de Rambert, l'aubergiste-négociant. — La route formait ensuite l'un des petits côtés d'une place rectangulaire: au fond était l'église; au milieu, un grand calvaire gris; les écoles, la mairie, le presbytère occupaient la droite; à gauche étaient les magasins d'épicerie, de nouveautés, les échoppes du cordonnier, du tailleur, du menuisier. Les salles d'auberge n'étaient pas éclairées, les boutiques non plus: — à quoi bon, un soir de semaine, faire des

frais d'éclairage, puisqu'il ne vient personne ? — Des rais de lumière filtraient seulement des cuisines. Certaines fenêtres, aux volets non clos, laissaient voir des scènes d'intérieur : chez Verjat, la famille était attablée, la soupe fumait dans les assiettes, et les cuillers manœuvraient ; Rambert lisait le journal ; sa femme était au fourneau ; les deux enfants, des écoliers, travaillaient à leurs devoirs ; dans une des maisons basses, une jeune maman allaitait son bébé.

— Il y a longtemps qu'elle est accouchée, la Colin ? demanda Maria.

— Voilà bien six semaines ou deux mois... Il s'en fallait de cinq jours qu'elle ait neuf mois de mariage : je t'assure qu'on a causé d'elle, à ce sujet !

Chacun de ces tableaux intimes était pour la fillette l'occasion de questionner sa mère sur les événements survenus au pays depuis les vacances du jour de l'an.

Après la place, la route faisait un crochet brusque, et, dans le coude, se faisaient face l'auberge-magasin de Grenier, le buraliste, et une vieille maison bourgeoise avec un grand

jardin enfermé de murs très hauts. Puis, c'était de nouveau la campagne, mais une campagne un peu différente, ondulée, boisée, aux bouchures plus vigoureuses. Une petite rivière y coulait, la Vernette, affluent de la Ryse : elle sentait le charbon, parce qu'elle venait de Saint-Ponayre, où il y avait des mines et des usines à schiste dont elle charriait les crasses. Après avoir franchi la Vernette, la route filait entre des prairies grasses, auxquelles des bouquets de chênes et de sapins donnaient un aspect de parc. Ces prairies dépendaient de la ferme modèle des Saurêts, assise à mi-côte ; avec ses longues rangées de bâtiments encadrant une vaste cour, cette ferme ressemblait à une caserne. Au sommet de la côte, à quelque cent mètres de la route, s'élevait la masse imposante du château moderne aux teintes claires, aux multiples tourelles. On avait de là une vue magnifique sur Bloux à l'ouest, sur Vazeuil au nord, sur Fléchaux et Saint-Ponayre au nord-est et à l'est. Souvent Maria avait admiré le panorama varié que l'on découvrait de ce point : tant de cultures et tant d'arbres, tant de fermes et tant de chaumières ! Mais, bien

que le ciel, devenu tout à fait clair, fût scintillant d'étoiles, l'absence de lune ne lui permit pas de contempler le vallon, ce soir-là : il dormait, noyé d'ombre, indistinct, mystérieux.

La route ensuite dévalait jusqu'au chemin de traverse qui desservait Jonçay. A deux cents mètres dans un creux du vallon, le hameau, était tapi. Ce fut au bercement monotone du chant des rainettes — cet interminable *cré, cré, cré*, des soirs d'avril humides et doux — que Maria et sa mère y parvinrent, vers neuf heures. Le père, dans la cour, étudiait le ciel en les attendant : il prédit du beau temps à cause de l'abondance des étoiles, et du « chemin de Saint-Jacques » qu'on voyait très distinctement.

II

Le lendemain matin, Maria connut de nouveau la sensation d'étonnement qu'éprouvent toujours les internes des pensions et les hôtes des casernes, habitués au brouhaha des réveils bruyants dans les dortoirs à vingt lits, lorsqu'ils retombent au calme inusité du bercail familial. Ce n'était pourtant pas, pour elle, le calme parfait des petites chambres bourgeoises : le logement, ancien et sans confort, ne comprenait qu'une seule grande pièce, et, avant même d'ouvrir les yeux, la petite entendait sa mère circuler en sabots sur les vieux carreaux fendillés.

D'un regard attendri, elle embrassa ce vieux logis où elle était née, où elle avait grandi, où se retrouvaient toutes les impressions de son enfance. Il était bien toujours pareil : chaque chose, à sa place immuable, concourait à maintenir la physionomie familière de l'ensemble. Maria vit d'abord, au milieu, près du poteau de chêne supportant la poutre, la table dont la toile cirée s'éraillait ; elle vit, au pied de son lit, la caisse rouge de l'horloge, par la découpure de laquelle s'apercevait, dans son éternel va-et-vient, le disque de cuivre du balancier ; elle vit l'armoire de chêne où étaient serrés le linge et les vêtements, l'argent et les papiers, sans compter les bouteilles de liqueur de ménage, — menthe, cassis, coing, cerises à l'eau-de-vie, — à l'intention des parents, des amis, des voisins, même des étrangers qui venaient pour affaires (la clé de ce meuble-capharnaüm ne quittait jamais la poche de sa mère) ; elle vit la maie à pétrir, la commode contenant les effets de tous les jours, le coffre au linge sale ; elle vit, en face du sien, le lit de ses parents, garni de vieux rideaux jadis bleus, maintenant enfumés, noirâtres ; elle vit,

au-dessus du foyer aux antiques chenets de fonte, le couvercle de zinc noirci fermant l'entrée du four et, au-dessus, sur la grosse pierre formant saillie, deux chandeliers en cuivre, une petite lampe à essence, une lanterne, un marteau, une boîte d'allumettes et une pile de vieux almanachs à couverture rouge ; et plus haut encore, accrochés au mur, un collier d'œufs de perdrix et deux gravures pieuses, à teinte crasseuse, dans des cadres noirs ; elle vit enfin, au plafond, les habituels paniers, — paniers où séchaient les fromages, paniers où l'on conservait pour la semence les haricots, les petits pois, les graines, paniers remplis de fleurs médicinales, — sureau, guimauve, violette, centaurée, bourrache, feuilles de noyer, fleurs de tilleul, — paniers enfin où s'accumulaient les bas de laine, bleus ou gris, les chaussons rapiécés ; un gros, paquet de fil — la mère, chaque hiver, filait au rouet — y voisinait avec un chapelet d'oignons, trois vessies et deux fiels de porc recroquevillés.

Cette vieille maison n'était en somme que la hutte primitive plus solidement construite, l'indispensable abri contre les intempéries, le

refuge pour la préparation des repas et pour le sommeil des nuits ; et les objets usuels, les objets d'une incontestable utilité pratique, seuls y trouvaient place. Il était bien question, depuis longtemps déjà, de construire à droite une chambre neuve où l'on pourrait avoir du mobilier qui ne s'abîmerait pas, et d'établir le four dans un local distinct. Mais le père ajournait sans cesse, à cause des ennuis et des frais que devaient occasionner ces réparations...

La mère n'était pas là : Maria eut l'idée de se rencogner, de faire encore un somme, car il n'était que cinq heures et demie. Mais un beau coq noir vola de la cour sur l'entrousse¹ fermée d'où il lança un cocorico aigu et prolongé : salut à l'aurore, hommage au printemps, espoir en la vie. Dans la cour, le chien Castor aboyait après une truie qui grognait, des poules « coc-cotèrent », ayant déjà pondu. Une vache mugit dans l'étable voisine. Enfin des roucoulements partirent d'une grande cage en bois suspendue près de la porte d'en-

1. Petite barrière placée en avant du seuil jusqu'à mi-hauteur, et que l'on tient fermée pour empêcher l'intrusion des volailles quand la porte est ouverte.

trée, qui servait de prison à deux tourterelles apprivoisées, — cependant que le coq, s'étant risqué à l'intérieur de la pièce, cherchait les miettes sous la table et lançait à ses compagnes du dehors des gloussements d'appel. — Tous ces bruits achevèrent d'éveiller Maria. Elle se dit qu'au surplus elle aurait mauvaise grâce à dormir encore parmi toute cette vie exubérante : elle secoua sa torpeur, s'habilla vite et sortit.

L'unique corps de bâtiment — maison, étable, grange et seconde étable, dite « à débarras » — avait un air vieillot, avec ses murs bas lézardés, que deux treilles anémiques garnissaient mal, et sa toiture, de tuiles effritées, moussues, qui s'affaissait par endroits. La cour était formée du petit losange irrégulier qui séparait le bâtiment de la rue ; le tas de fumier y voisinait avec l'abreuvoir, sur lequel un prunier vétuste inclinait ses branches fleuries ; face à la grange, en bordure du chemin, un hangar couvert de genêts, servant d'abri aux voitures, s'adossait à un acacia de belle taille. Là non plus rien n'avait changé.

La mère, rentrée à la maison, reparut

presque aussitôt avec une cruche et un pot de fer-blanc, celui-ci tintinnabulant dans celle-là : elle allait traire. Maria la rejoignit à l'étable.

Le père procédait au pansage : de la brosse et de l'étrille, il s'escrimait après l'une des vaches qui, tête penchée, cou tendu, savourait béatement les délices de l'opération. Mais il l'abandonna, passa dans la grange et, par des lucarnes ménagées à dessein dans le mur, il fit glisser des fourchées de foin dans les crèches. Il y avait quatre vaches et une génisse de deux ans déjà forte ; plus, un tout jeune veau destiné à la vente. Maria hésita un peu à se risquer derrière la litière dans l'étroit espace mal pavé qui restait comme passage : ses dix-huit mois de pension l'avaient déshabituée du contact quotidien des bêtes, lui donnaient des vellétés de délicatesse citadine et bourgeoise. Elle se fit violence, sachant que ses parents tenaient beaucoup à ce qu'elle demeurât paysanne dans l'intimité, les deux années de pension qu'ils s'étaient décidés à lui payer n'étant destinées qu'à lui assurer, pour l'extérieur, des manières « distinguées » propres à la différencier du commun. L'effort de la fil-

lette fut récompensé : elle ressentit bientôt pour ces bêtes, dont elle savait les noms et les particularités, un peu de sincère intérêt. Elle s'en fut caresser la Mignonne, toujours belle, quoique fort âgée ; par contre, la Rosée avait maigri.

— Pas étonnant ! dit le père, elle a eu beaucoup de lait tout l'hiver.

Et il lui fit constater que les deux jeunes, la Brunette et la Finette, avaient pris de la valeur et que la génisse promettait de devenir une vache rare.

On détacha le veau, qui s'en fut teter sa mère en grande hâte : il était de la Brunette, mais il tétait la Finette aussi, et encore le bourrait-on de riz bouilli qu'on lui ingurgitait à la cuiller. Mais il engraissait à vue d'œil ; il approchait de peser cent kilos, à sept semaines, — ce qui ne se voit pas tous les jours !

Avec sa mère, Maria se rendit ensuite dans l'étable à débarras. Charlot et la chèvre logeaient à l'entrée. Le fond servait d'atelier à Vaureil, aux jours de mauvais temps : il y avait un établi avec des instruments de charronnage, des cognées, des scies, des tarières ; il y avait

une réserve de bois de travail, des branches de chêne seulement équarries et redressées en tas contre le mur; il y avait des claies faites d'avance et des barreaux tout façonnés, prêts à être utilisés en cas de besoin, et des manches séchés au four dont l'écorce calcinée tombait, et un paquet de gaules pour toucher les vaches, soigneusement dépouillées de leur première pelure. On y voyait encore une meule à aiguiser, un « machet » pour broyer le chanvre, un pressoir pour faire de la « pilée¹ »; enfin, au plafond tapissé de toiles d'araignée, des barreaux parallèles supportaient une kyrielle de fourches, de râteaux, de faux emmanchées, tous les outils qui ne servent qu'en été.

La chèvre avait deux petits qu'on emprisonnait dans un tonneau défoncé : de n'avoir pas d'espace pour gambader, ils se reposaient mieux et croissaient plus vite. Maria se chargea de les faire teter pendant que sa mère s'occupait des volailles couveuses et des jeunes poulets qui achevaient de peupler cette étable. Une grosse poule noire au cou bronzé pépiait,

1. Farine d'avoine, dont on fait du potage en carème.

gloussait, donnait du bec dans les miettes de pain pour montrer à ses poussins nés de la veille comment ils devaient s'y prendre pour se nourrir; et eux, petits paquets duveteux, blancs, bruns, noirs, profitaient de la leçon, s'essayaient à l'imiter, à picorer quelques miettes. Un peu plus loin, dans une manette garnie d'avoine, mangeait une oie couveuse : sous la crèche de l'âne s'apercevait son nid, un plateau rembourré de foin où quinze œufs étaient groupés. Une poule grise, immobile, indifférente, toute à sa mission, s'étalait dans un nid proche. Et dans un troisième, où avait couvé la grosse noire au cou bronzé, on voyait les débris saignants des coquilles rompues par les becs frêles. Un pauvre petit cadavre aplati de poulet mort-né adhérait encore à sa coquille. Auprès, un autre œuf, intact : Maria le prit et le remua, ce qui le fit glouglouter; pour celui-là — non fécondé — vaine avait été la chaleur de l'incubation. Maria l'ayant laissé tomber sur le pavé, il s'en échappa un liquide jaunâtre, — blanc et jaune mêlés et pourris, d'où s'exhalait une odeur fétide. Madame Vaureil, accroupie auprès des poussins

dont elle surveillait le repas, ne manqua point de reprocher à la petite cet œuf qu'elle avait cassé là, au lieu de le porter au fumier.

Castor, le chien tigré aux poils ras, demi-berger, demi-dogue, se présenta dans l'embrasure de la porte; mais les deux femmes le chassèrent parce qu'il allait tout révolutionner dans l'étable : il s'en fut, appelé d'ailleurs par Vaureil qui envoyait les vaches à l'abreuvoir. Vint ensuite la chatte, toute noire, avec des taches blanches sous les yeux rappelant les larmes des draperies funèbres : c'était la gâtée de Maria, cette minette très familière, très affectueuse; elle ronronna près d'elle avec des *miaou* discrets pour attirer l'attention. La poule se fâcha, craignant pour ses petits; elle hérissa ses plumes, poussant des *cot! cot! cot!* d'alarme, prête à fondre sur l'ennemi.

— Va-t'en, minette, va-t'en! fit la mère.

Mais la jeune fille, l'ayant attrapée, lui fit un gîte sur son bras replié, lui parla gentiment :

— Tu viens me dire bonjour, ma vieille minette... Tu me reconnais, dis, ma belle!

Confiante, heureuse d'être caressée, la chatte

fermait les yeux, prenait une pose alanguie, tout en continuant un ronron très doux.

Les chevreaux, ayant fini de teter, se dégoûdissaient les jambes en sautant : leurs cabrioles amusaient la fillette, mais elle dut, sur l'ordre de sa mère, les remettre dans leur tonneau bien vite.

L'oie, depuis longtemps, ne mangeait plus : une dizaine de becquées dans la manette d'avoine, — un farfouillement hâtif de son grand bec jaune, — et elle était retournée à son coin s'anéantir dans son rôle de couveuse. Madame Vaureil l'attrapa par une aile et la mit dehors pour qu'elle s'en allât boire à la mare et faire un peu d'exercice. Puis elle assembla les poussins dans son tablier, se saisit de la grosse poule noire au cou bronzé et porta toute la famille dans la cour, à l'endroit le mieux abrité; elle ne garda qu'un petit blanc très faible, qui semblait ne pas vouloir vivre; elle le posa, auprès du foyer, dans un vieux pot où l'on conservait d'habitude la braise éteinte; sur un lit de chiffons, il y piaula toute la journée.

— Tu en as, du travail, maman, avec toutes tes bêtes! dit Maria.

— Heureusement, c'est la dernière année que je suis seule : l'année prochaine, tu seras là pour m'aider ; tu ne peux pas toujours faire la demoiselle, vois-tu, ma fille...

III

Louis Vaureil, le père de Maria, était un petit homme brun, nerveux, aux gestes prompts et à la voix brève. Robuste, en dépit de sa taille exiguë, et travailleur acharné; point ivrogne, mais grand fumeur de pipes. Vaniteux, il aimait à proclamer ses mérites, ses prouesses : il avait accompli en un minimum de temps telle somme de besogne; il le disait et s'en montrait fier. Il était de même fier de ses animaux, de ses récoltes, et il avait grand orgueil de ses marchés, se targuant toujours d'avoir roulé son acheteur ou son vendeur. Au surplus, ses affirmations étaient

sujettes à caution : lorsqu'il discourait avec des voisins, ou bien sur la place de Rigny, le dimanche, ou bien encore aux foires de Cos, de Vazeuil ou d'Hirson, il ne craignait pas, pour mieux épater son public, d'altérer la vérité. On connaissait dans toute la région sa façon d'incliner la tête, de fourrager dans sa barbe noire, courte et drue, qu'il gardait toute, de fermer un œil et d'émettre une énormité entre deux bouffées de pipe.

Ce qui achevait de le rendre très infatué de lui-même, c'était son double titre de propriétaire et de conseiller municipal. Il discutait volontiers sur les affaires communales, parlait des chemins qu'il faudrait améliorer et des réparations urgentes à exécuter aux écoles, aux lavoirs.

Bien entendu, c'était avec les pauvres gens, métayers et journaliers, qu'il faisait ainsi l'homme compétent, car, aux séances du conseil municipal, il n'était, comme tous ses collègues, d'ailleurs, qu'une très insignifiante unité, se bornant à approuver les déclarations du maire, M. Breuron, le châtelain des Saurets, ou celles de M. Maugenest, son comptable,

qui avait, comme adjoint, la direction effective des affaires communales. Vaureil respectait et admirait M. Breuron, qui était l'incarnation vivante de la fortune et du pouvoir, et il respectait aussi ses sous-ordres, en proportion de leur importance. Quand, le dimanche, il faisait sa manille au Café Rambert, il choisissait toujours ses partenaires parmi les gens du château : ses partenaires, c'étaient Gaulmin, Fontanes, — les régisseurs, — Duprat, Vincent, — les gardes, — même, quelquefois, honneur suprême, M. Maugenest, en personne : en cas d'absence des « grosses légumes », c'étaient le jardinier Resson et le cocher Machuret. Les serviteurs de l'homme riche lui semblaient très décoratifs et bien plus dignes que les vulgaires cultivateurs d'être ses commensaux.

Du reste, par atavisme, Vaureil était des leurs. Son père avait été longtemps bouvier principal à la grande ferme des Saurêts. Il y avait laissé la réputation d'un homme laborieux, tatillon, méticuleux et avare. Sur le tard, à cinquante ans, il s'était résolu à épouser une « basse-courrière » de trente-cinq. Les nouveaux mariés avaient tout de suite acheté

cette petite exploitation de Jonçay, — cinq hectares et quelques ares. — Mais leurs pécules réunis n'avaient pas suffi à payer tout ; l'emprunt libérateur et funeste avait pesé sur leur vie, et, par politique d'épargne, afin de se liquider plus tôt, ils avaient placé dans les fermes, dès l'âge de douze ans, Louis, l'unique fruit de leur union tardive.

Domestique jusqu'à vingt-quatre ans, le garçon s'était habitué aux grands labeurs de la vie terrienne. Puis, ses parents étant morts à quelques mois d'intervalle, il était venu se fixer à Jonçay et il avait épousé sans tarder Clémence Denier, la fille d'un cultivateur aisé de Vazeuil.

Tout de suite Clémence s'était montrée bonne ménagère, rude abatteuse de besogne et d'une économie confinant à l'avarice. Peu loquace, point prétentieuse, simple, modeste, elle avait été pour Vaureil l'auxiliaire incomparable, la diligente abeille uniquement préoccupée de grossir la provision de la ruche. Sans avoir jamais la pensée d'améliorer leur existence matérielle, qu'ils ne concevaient même pas différente, les époux réservaient la meilleure part des revenus de leur exploi-

tation. Ils avaient acheté deux autres champs, près de trois hectares, et il leur restait pas mal d'argent : trois mille francs placés et deux mille cinq cents francs — or et billets — dans l'armoire. Ils rêvaient de s'agrandir encore...

L'idée que leur fille serait riche leur souriait agréablement. Pourtant ils avaient bien hésité avant de l'envoyer à cette pension de Maleville. Il avait fallu pour les déterminer la triple pression du curé, de la sœur, directrice de l'école de Rigny, et de madame Maugenest, dont les deux filles, Marguerite et Alice, avaient passé cinq ans à Sainte-Anastasie. Et encore, toutes ces autorités n'avaient-elles pu convaincre Clémence; mais Vaureil s'était décidé brusquement, par orgueil, en songeant qu'après deux années de pension sa fille pourrait, le dimanche, fréquenter mesdemoiselles Maugenest, toutes les dames « très bien »... Mais il ne voulait pas qu'elle devînt une « feignante », ça, non! et, à la maison, il exigeait qu'elle s'habituat à toutes les besognes.

IV

— Allons, Clémence, dépêche-toi de te préparer! que nous partions labourer, dit Vaureil après avoir déjeuné. La petite suffira bien à la besogne d'ici.

Règle générale, Vaureil était toujours affairé, toujours talonné par quelque travail urgent. Maria fut peinée de voir sa mère prendre l'aiguillon : elle jugeait que ce n'était pas le rôle d'une femme de s'en aller parcourir un guéret pendant plusieurs heures pour diriger des vaches. Elle s'affinait ; les nécessités de la culture cessaient de lui paraître naturelles. Ses parents, et tous les paysans de Rigny qui, bien

plus malheureux encore, ne jouissaient pas du bénéfice de leurs peines, lui semblèrent des ilotes, des parias ; elle en fut affectée.

Ainsi, à ceux dont le cerveau se développe, les indispensables travaux manuels paraissent plus cruels. Pour garder leur part de bonheur, faut-il donc que les petites gens ignorent à jamais l'harmonie, la beauté des choses et la conscience vraie de leur rôle ?...

Quand elle eut dégarni la table, lavé la vaisselle, balayé la maison, épousseté les meubles, Maria fit un brin de toilette et s'en fut rendre visite aux voisins.

Il y avait cinq maisons d'un seul tenant, dans un état d'extrême vétusté, de délabrement misérable : les murs de torchis s'inclinaient et leurs lattes se montraient à nu ; des madriers étayaient les pignons menaçant crise ; les pariétaires, les chardons, les orties, les mauves croissaient au sommet du toit, où un recouvrement de terre maintenait le chaume ; les cheminées dégradées émergeaient d'entre les carcasses de ces plantes dont quelques-unes se paraient déjà de feuilles nouvelles.

Ces chaumières étaient établies perpendiculairement à la rue, du côté opposé aux bâtiments de Vaureil, le pignon en face de l'abreuvoir au prunier. Trois seulement étaient occupées, sur cinq. Leurs vieilles portes, noires et rugueuses des intempéries reçues, se doublaient vers le bas de planchettes grossièrement clouées, lesquelles avaient la prétention de boucher les interstices laissés par l'usure des seuils; elles étaient en deux parties, le bas formant entrousse. Les lucarnes à quatre petits carreaux, juste au ras du chaume, — qu'on touchait facilement de la main, — avaient leurs contrevents informes attachés au mur par des ficelles. Dans le chemin, large de trois mètres, qui servait de cour commune à ces maisons, un vieux four en plein vent étalait sa façade noire; il y avait aussi des cabanes, faites de planches, de paille et de mottes, pour les volailles et les lapins; il y avait enfin de petits espaces circulaires, clos de branches entrelacées, où chaque locataire rassemblait les excréments de ses bêtes, les cendres du foyer, la suie, les terreaux de sa part de cour: cela croupissait toute l'année,

les pelletées s'ajoutant aux pelletées, et, le printemps venu, le tas entier allait fertiliser le sol du jardin. Devant les portes il ne demeurait qu'un passage étroit, formant rigole aux temps mouillés; et l'horizon était masqué entièrement par la grosse bouchure sur levée d'un champ dépendant du domaine de Fazière, qui limitait le cul-de-sac.

La première porte, celle des Lacroix, était fermée à clé. Maria n'en fut pas étonnée : les Lacroix, des journaliers déjà vieux, dont les enfants étaient mariés ou placés, partaient souvent tous les deux travailler dans les fermes.

La seconde porte était ouverte en sa partie supérieure. Maria s'accouda sur l'entrousse, peu désireuse d'entrer, car elle n'avait pour la locataire qu'une sympathie très médiocre.

— Eh bien, mère Lamoine, ça marche ? cria-t-elle.

La mère Lamoine, — une septuagénaire à figure rouge, atteinte d'un tremblement nerveux qui lui donnait un air pitoyable de mannequin articulé, — pétrissait dans un plat de tôle posé à même la table, bien qu'il fût enduit de terre

humide, des pommes de terre et du son pour ses poules.

— Pas fort, madame, pas fort! fit-elle en levant ses gros yeux d'un air effaré.

— Vous ne me reconnaissez pas, mère Lamoine?

— Ah! mon Dieu Seigneur, c'est la Maria!... Entre donc, ma fille, entre donc, viens t'asseoir un moment... Dame! écoute, il n'y a bien presque qu'à ta voix que je t'ai reconnue: mes yeux baissent, et on te voit si peu depuis que tu es dans les écoles!

Maria prit le parti d'entrer, mais ne s'assit pas; et tout de suite son regard se fixa sur le lit du fond, où le père gisait, cloué par la paralysie. Seuls, dans la face morte qu'une barbe hirsute envahissait, les deux grands yeux fiévreux conservaient une flamme de vie.

— Ah! nous avons bien du malheur, nous autres! continuait la vieille. Pense donc! voilà la cinquième année que le père est ainsi, à ne pouvoir bouger ni pieds ni pattes, à ne rien dire, à ne rien comprendre. Il faut le faire manger et boire tel qu'un enfant, et s'occuper de lui nuit et jour. Je te réponds que c'est

triste!... Et dire que nous avons été si heureux, dans le temps que nous étions en domaine avec mes parents!...

Maria regardait maintenant l'intérieur misérable de cette chaumière : les cavités du sol battu où s'accumulaient les immondices, les pierres qui servaient de chenets, les vieux meubles ternes et poussiéreux qui sentaient aussi la ruine et la mort. Pourtant une quenouille garnie de chanvre, appuyée à l'armoire, indiquait que la vieille filait encore, en dépit de son tremblement.

Quand elle eut épuisé le chapitre des détails sur sa jeunesse heureuse, la mère Lamoine en revint au présent :

— Par chance, la dame du château nous est bien bonne. Elle nous fait envoyer tous les ans une voiture de bois et deux sacs de farine; et, des fois, elle apporte pour mon vieux des bouteilles de vin bouché. Mes filles me fournissent aussi quelques provisions. Ça fait qu'avec ce que je peux gagner en filant pour les uns et pour les autres, nous vivons quand même.

Elle se mit ensuite à déblatérer contre sa

voisine la mère Lacroix, la « ch'tite ¹ » Nette, comme elle disait, avec qui elle était en guerre continuelle. Elles s'étaient maintes fois injuriées, cognées même en trois occasions.

— Tiens, je ne sais plus comment nourrir mes poules : je suis obligée de les appeler et de les faire manger là, à la maison : autrement, celles de la ch'tite Nette sont toujours avec et dévorent la meilleure part... Elle n'est jamais chez elle : ses pauvres bêtes crèvent la faim et font du tort aux bêtes des autres.

Il y avait quelque chose de tristement comique à voir de quel air furieux elle racontait cela : son tremblement nerveux s'en accroissait et sa grosse face en devenait pourpre.

Maria connaissait depuis longtemps tous les propos de la bonne femme qui, impitoyablement, se succédaient, toujours identiques et toujours dans le même ordre : lamentations sur le sort de son vieux et sur le sien, rappel de sa jeunesse plus heureuse, couplet sur les libéralités de la dame, plaintes coléreuses

1. « Ch'tit », de « chétif ». S'emploie dans le sens de « mauvais », dans nos provinces du Centre.

contre la Nette. C'était un programme invariable. De plus, elle savait par ouï-dire que la mère Lamoine était une mauvaise femme, tracassière et rancunière autant que bavarde, et que le pauvre vieux paralytique avait passé en sa compagnie une dure existence : elle subit son discours comme une corvée et, incommodée d'ailleurs par les relents douteux qui flottaient dans la pièce, sortit sans s'être assise.

A quelques pas, le troisième locataire, un petit homme grisonnant, claudicant, imberbe, la mine terreuse, se tenait tout voûté dans l'enclos à fumier correspondant à sa demeure et, armé d'une fourche à manche très court, il chargeait sa brouette.

— Bonjour, Raspaut ! dit Maria. On jardine ?

— Ah ! oui ben ! répondit-il brusquement.

D'intelligence très rudimentaire, il habitait seul. Le jardinier du château l'employait parfois à arracher de l'herbe ou à ramasser les feuilles sèches en automne ; le reste du temps il faisait des tournées dans la commune pour recueillir des quignons de pain, des sous.

La fillette s'aperçut qu'il l'examinait avec

des yeux étranges, des yeux où passaient des lueurs de luxure bestiale : elle eut peur et partit vivement.

Elle fit dans la rue un trajet de cinquante mètres, et parvint à la « locaterie » des Pinel, les derniers habitants du hameau. La cour, devant leurs bâtiments, de construction relativement récente, était close d'une palissade goudronnée. Dans le jardin, qui bordait la rue et la cour, le père Pinel bêchait. Maria s'approcha de la barrière pour lui dire bonjour, car elle aimait bien ce grand vieillard au visage rose et aux cheveux blancs, qui était gai, un peu taquin et avait toujours le mot pour rire.

— Je veux trinquer avec toi, belle demoiselle ! dit-il, après les phrases d'accueil.

Il quitta son travail et s'en fut avec elle à la maison. La mère, péniblement, terminait son ménage : trop grosse et asthmatique, elle était toujours essoufflée. Elle versa un doigt de cassis dans de grands verres à vin et ajouta « un p'tit » d'eau-de-vie pour « y relever ». Tout à fait campagnarde et quelque peu sotté, la bonne femme écorchait tous les mots. Par contre, le père s'exprimait avec facilité, quasi

correctement. Dans sa jeunesse, il avait conduit les machines à battre et, d'aller ainsi d'une ferme à l'autre deux ou trois mois chaque année, cela lui avait délié la langue ; — cela, et aussi ses entretiens fréquents avec un sien voisin de cette époque, un vieil avocat original qui, à la suite de chagrins intimes, était venu se fixer à la campagne. — L'influence de M. Desmoulières — c'était le nom de cet avocat — avait fait de Pinel un philosophe simpliste, anticlérical et républicain convaincu. Il était enfin, par goût naturel, grand chasseur. Tout cela le faisait très mal considérer par M. Breuron et ses sous-ordres, d'autant plus mal que les pièces de sa petite propriété étaient englobées entre Siraudin, Fazière et les Cornillards, domaines qui appartenaient au châtelain des Saurêts. Les lapins, les lièvres, les perdrix, les faisans, ignorant absolument les limites territoriales, et les droits individuels, circulaient sans cesse de Siraudin à Jonçay, et le brave père Pinel, qui s'offrait le luxe d'un permis, avait longtemps fait de bonnes prises sans trop marcher. Mais l'attrait d'un beau coup l'avait amené

plus d'une fois à pénétrer sur les terres de l'homme riche; les gardes, s'en étant aperçus, s'étaient mis à le surveiller de près et il y avait eu des scènes d'une drôlerie épique, le chasseur, très rusé, les dépistant au moment où ils comptaient le capturer. M. Breuron en était arrivé à faire placer de hauts treillis en avant des haies mitoyennes pour arrêter au moins le gibier à poil. Plus tard il avait acquis, moyennant une légère redevance, le droit de chasse sur la propriété de Vaureil, de façon à encercler tout à fait le minuscule territoire de son ennemi.

Cette platitude de Vaureil consentant à affermer sa chasse au bourgeois avait mécontenté beaucoup le père Pinel. Les deux voisins gardaient de bonnes relations apparentes, s'entraidaient même pour les travaux d'été; mais un froid en demeurait, annihilant toute l'ancienne cordialité expansive et familière. Auparavant ils étaient deux contradicteurs acharnés, et leurs discussions restaient en l'esprit de Maria parmi ses plus vifs souvenirs d'enfance. Vaureil disait que le pays avait de la chance de posséder les Breuron, bourgeois bien dignes

de la fortune, qui faisaient vivre heureux une quantité d'employés, occupaient les ouvriers et secouraient les pauvres. Le père Pinel soutenait l'opinion contraire, disant que la misère d'un pays est en proportion du nombre de châteaux qu'il possède, que l'argent dépensé par les châtelains est le produit de bien des injustices et de bien des iniquités, qu'il y aurait sans doute moins de vieillards sans ressources, si tant de gens n'étaient pas toute leur vie les inconscientes victimes des riches. Et il parlait des métayers besoigneux, travaillant ni plus ni moins que des bêtes pour la subsistance et l'abri, et des journaliers auxquels on donnait un salaire de famine. Vaureil, s'emballant, répliquait qu'il y avait eu, de tout temps, des riches et des pauvres, et qu'il y en aurait toujours, qu'on ne pourrait jamais changer cela. A quoi ripostait Pinel que c'était justement l'idée du changement impossible, ancrée dans trop de cervelles, qui permettait aux privilèges, aux abus, de subsister indéfiniment, et que les gros propriétaires, les curés faisaient leur possible pour maintenir cette croyance, principe même de leur domination.

— Eh bien, père Pinel, est-ce que vous continuez de vous disputer toujours avec papa? demanda Maria.

— Nous avons cessé : ça ne servait à rien, tu comprends ; nous sommes, ton père et moi, aussi têtus l'un que l'autre... Ah ! mais toi, on t'élève aussi dans les bons principes, à ton couvent de Maleville ! il ne faudra pas trop venir me voir, car je suis, moi, un homme dangereux, un semeur de mauvaises idées.

Et il riait, toujours gai, toujours d'humeur égale.

Il avait cependant de grands ennuis par le fait de son fils unique, marchand de vins à Cresset, qui était en train de mal tourner. Il aimait la vie large, ce fils, allait aux foires en bel équipage, faisait bonne chère et jouait, se payait même, disait-on, le luxe d'une maîtresse. Le père avait emprunté pour l'établir, et emprunté encore, à deux ou trois reprises, pour le tirer d'embarras, en sorte que son bien était grevé d'hypothèques. Il avait cru d'abord à la sagesse, à l'intelligence de ce fils, qui rêvait grand, et la déception était cruelle. La mère se désespérait de sentir planer sur eux

la gêne et peut-être la misère. Mais lui tenait à sa réputation de joyeux vivant : il ne montrait rien de son trouble.

Avec lui, Maria était loquace et joyeuse aussi, bien plus qu'avec ses parents.

Avant de rentrer, la fillette qui devait préparer le repas d'une heure, — autrement dit « le goûter », — alla faire au jardin provision d'oseille pour une omelette. Elle s'y attarda, humant l'air printanier et contemplant l'horizon familial de son enfance. On voyait de là les fermes proches de Siraudin, de Fazière et des Cornillards, et la maisonnette du garde Vincent au bord des taillis qui dissimulaient le château ; du côté de Bloux, vers l'ouest, on distinguait une assez lointaine colline aride et nue sur laquelle régnait seulement une longue rangée de châtaigniers géants : c'était la côte du Bois des Fées, — appelée aussi la côte des « turlus », — car elle marquait la limite d'une région sablonneuse, caillouteuse et maigre où foisonnaient les courlis, et l'on dénommait vulgairement ces tristes oiseaux les « turlus ».

C'était là le seul horizon de Jonçay, hameau perdu dans un repli de vallon ; et encore fallait-il être en arrière des bâtiments pour en jouir : de la cour, toute vue était bornée par les grosses haies des cultures voisines.

V

Le matin de Pâques, Maria fit sa visite aux Lacroix. Le père avait cinquante ans et paraissait davantage ; les os saillaient dans son visage maigre, ridé, tanné, que barrait une forte moustache rousse coupée en brosse. Il parlait peu et baissait les yeux comme un enfant timide ; mais ses rares phrases s'accompagnaient d'un sourire vague, pincement de lèvres plutôt, qui faisait qu'on n'était jamais bien fixé sur leur sens : — railleuses ou sérieuses, on ne savait. — C'était un fataliste aigri par la souffrance, et tous les sentiments spontanés semblaient morts chez lui. Nulle peine, nul

déboire, nulle catastrophe ne pouvaient changer l'expression d'indifférence de son visage ascétique, ni empêcher le sourire énigmatique de suppléer aux paroles rares. Il donnait la double idée d'un résigné passif et d'un révolté sournois.

Par contre, la femme, grande et forte, figure virile, sans dents, était bavarde, toujours informée des petites nouvelles du pays, qu'elle s'entendait à amplifier et à répandre.

Maria s'inquiéta des enfants, des deux plus jeunes, en particulier, Jacques et Francine, ses amis du premier âge.

— Ils viendront, sans doute, dans la journée? fit-elle.

Mais la Nette répondit que c'était peu probable : ils étaient trop loin, tous deux domestiques de ferme, Jacques à Saint-Ponayre, et Francine au Gérain, derrière Bloux.

— Ils ne viennent, vois-tu, que pour m'apporter leurs effets à raccommoder... Autrement, pour ce qu'il y a à prendre chez nous!...

Jacques en avait justement, des effets à raccommoder : dans la matinée du lendemain,

Maria le vit arriver avec un grand panier tout plein, et, aussitôt, elle courut dans la rue pour lui dire bonjour. Il était grand et fort comme sa mère, mais concentré comme son père ; il avait des yeux de franchise dans une grosse figure aux traits corrects, placide et sans malice : en somme, un bon géant aux allures timides. Elle allait croissant avec sa taille, sa timidité. Chaque fois il était plus gêné devant sa camarade d'enfance qui s'instruisait à la ville, qui devenait une belle demoiselle : c'est à peine s'il osait encore la tutoyer. Maria, pourtant, restait avec lui confiante et gamine.

— Tu t'en souviens, Jacques, du jour où tu m'as cueilli des merises ?

La figure du garçon s'éclaira d'un bon sourire. Parbleu, s'il s'en souvenait !

— Les tourterelles vont toujours bien ? demanda-t-il.

— Oh ! oui. Quand je suis en vacances, elles m'éveillent tous les matins : sitôt qu'il fait jour, elles se mettent à chanter, les chères petites ! Je les aime beaucoup !...

Ils causèrent un moment, se rappelant des

épisodes d'enfance qui les rapprochaient. Et, avant de le quitter, Maria lui tendit sa fine main d'écolière, qu'il pressa bien fort dans sa large main déformée et durcie par le travail.

VI

Ce souvenir des merises et des tourterelles datait de l'année où Maria et Francine avaient fait leur première communion. Jacques était alors domestique dans un domaine de Vazeuil, tout près, et il venait à Jonçay chaque dimanche, ou presque.

Ce dimanche-là, le deuxième de juillet, le soleil rayonnait puissamment dans un beau ciel d'été. Vers quatre heures de l'après-midi, Maria conduisit ses vaches au pré de la rivière, où elle avait mission de les garder jusqu'au soir. Francine voulut lui tenir compagnie; Jacques, qui prenait le même che-

min pour rentrer chez son maître, se joignit à elles.

Assez éloigné de Jonçay, le pré avait accès dans un petit chemin desservant les cultures ; il s'inclinait en pente douce vers le Bizon, qui le longeait tout entier et le séparait d'un pré de Siraudin. Il était déjà très herbeux : les tiges, coupées trois semaines auparavant, s'étaient haussées sous l'impulsion d'un nouvel effort et commençaient d'effacer les traces de faux. Au milieu, entre un saule et une touffe d'épines, une fontaine déversait son trop-plein dans le ruisseau par une sorte de large dépression où se creusait une mare, ainsi constamment fournie d'eau très claire : seulement, les bêtes hésitaient d'y aller boire, parce qu'elles enfonçaient profondément dans ce terrain saturé d'humidité.

Comme la fontaine, le Bizon était bordé de saules et de buissons épineux, que dominaient une rangée de vernes, quelques peupliers et quelques grands chênes. Cependant que les vaches s'étaient mises à pâturer avec satisfaction la jeune verdure, ce fut dans ce rideau d'ombre de la rive que se réfugièrent tout de

suite les enfants. Jacques, alors âgé de quinze ans, était un gamin peu causeur, mais passablement espiègle. Il commença par faire toute sorte de misères à Castor, lançant très loin un caillou après lequel il le faisait courir, lui frottant les oreilles et le bousculant lorsqu'il revenait avec une nuance de reproche dans son bon regard ; il l'attira même sur l'extrême bord du ruisseau, pour le plaisir de l'envoyer, d'une poussée brusque, rouler au fond. Les deux fillettes s'étant assises au pied d'un jeune chêne au tronc lisse, il sortit de sa poche et leur présenta un supplément du *Petit Journal* qu'il avait acheté le matin à Vazeuil. Séduites par les gravures coloriées, elles eurent des exclamations admiratrices. C'était, à la première page, un général en grande tenue, tout chamarré de croix et de médailles, le képi aux feuilles d'or fièrement campé sur sa tête énorme : les petites lui trouvèrent l'air méchant, mais Jacques leur raconta, sur la foi du texte intérieur, qu'il avait à son actif vingt-deux campagnes et des exploits sans nombre, et que sa physionomie était simplement guerrière. Le verso de la dernière

page montrait un accident d'automobile. Dans le fossé d'une route, en pleine campagne, gisait le véhicule renversé; l'un des voyageurs se relevait ensanglanté, mais son compagnon demeurait engagé sous la voiture, et des paysans effarés se précipitaient pour leur porter secours : — tout cela grossier et criard, une débauche de couleurs vives masquant les imperfections du dessin. — Après avoir regardé longtemps le général et le « malheur », ils parcoururent l'intérieur, regardant les titres des nouvelles : *le Chagrin de Berthe, Trop tard, la Fin d'un Rêve, Martha*.

— Lisons *le Chagrin de Berthe*, veux-tu, Jacques? demanda Francine.

— Je veux bien, répondit-il, condescendant. Moi, je l'ai lu déjà : je t'assure que c'est joli!

Francine avait étalé le journal sur ses genoux, et Maria, la tête sur son épaule, lut en même temps qu'elle, pendant que Jacques, malignement, observait les visages des petites pour y suivre le reflet des impressions que leur causaient les péripéties de l'histoire.

Done, Berthe, l'unique fille de M. Durand, riche négociant enrichi dans la quincaillerie,

avait la douleur de se voir dédaignée par un jeune lieutenant de cuirassiers, le baron Raoul-Edmond de Paillefoy, un noble de vieille souche, qui ne transigeait pas avec les principes. Conquis, subjugué d'un seul coup, incapable de résister au souverain charme de Berthe, il l'avait grisée, au cours d'une soirée mondaine, par des aveux sincères autant que passionnés. Mais, après s'être enquis de ses origines, il estima que les cinq cent mille francs de la dot ne doraient pas suffisamment la quincaillerie paternelle : loyal, il en informa la jeune fille, puis, pour oublier, s'en fut en voyage. Et la pauvre délaissée se disait que ses parents avaient eu bien tort de la faire élever dans un couvent aristocratique, de la tenir au-dessus de leur famille et de leur entourage, de lui donner, par des fréquentations choisies, des espoirs à jamais irréalisables, alors que son nom roturier, son extraction trop humble devaient l'empêcher de se marier selon son cœur et selon ses vœux. De là son immense chagrin.

Les deux petites s'accordèrent pour plaindre le triste sort de cette pauvre demoiselle.

— Mais savoir si c'est arrivé? questionna Maria.

Pour Francine, cela ne faisait pas de doute :

— Tiens, est-ce que ça serait là-dessus, si ça n'était pas arrivé!

Jacques, froidement, émettait son avis :

— C'est égal, elle devra bien en trouver d'autres, avec ses cinq cent mille francs!

— Pour sûr qu'elle en trouvera d'autres! riposta Maria. Mais ça ne sera pas la même chose : c'était monsieur de Paillefoy qu'elle aimait...

— C'est bien sa faute aussi! conclut Francine. En voilà une idée, de vouloir un noble comme mari!... Est-ce qu'ils valent mieux que les autres, les nobles?

Après un silence, Jacques dit gravement, regardant ses compagnes :

— Croyez-vous que ce soit si terrible que ça, l'amour?

— Nous le saurons plus tard! répondirent-elles en souriant.

Ils se promenèrent ensuite bien sagement tous les trois, toujours suivant la rive ombragée du Bizon. Arrivés à l'autre extrémité, ils

virent dans le pré des Rigaud, de Fazière, — qui prolongeait celui de Vaureil sur le même côté du ruisseau, — un cerisier sauvage dont les branches supérieures étaient garnies de jolies petites cerises noires.

— Elles ont l'air bien mûres, les merises : voulez-vous que j'aïlle en cueillir ? proposa Jacques.

Bien que tentées au fond, les fillettes firent mine de s'opposer à cette escapade.

— C'est inutile, va : si ceux de Fazière te voyaient...

— Peuh ? ils ne sont pas par ici

Sans plus tarder, il escalada la bouchure, s'aidant d'une souche d'érable ; hissé prestement dans le haut de l'arbre, il se mit à casser quelques-unes de ces petites branches aux beaux fruits, qu'il lançait à mesure sur le gazon du pré. En dépit de son assurance, c'était avec un peu de hâte qu'il commettait ce larcin bienveillant : il avait peur d'être surpris et tancé. Étant redescendu, il fit passer, par-dessus la haie, à Francine et à Maria toutes les branchettes éparses qui, rassemblées entre leurs mains, furent d'énormes bouquets verts

piqués de points rouges et noirs, — gracieux comme des bouquets de fleurs.

Tout en picorant des merises, les enfants reprirent leur promenade dans la partie opposée au ruisseau, que le soleil déclinant éclairait encore. Ils suivirent une bouchure touffue, séparant le pré d'un champ des Cornillards, où s'apercevait la nappe dorée des épis mûrs. Et Jacques, qui machinalement, inspectait les buissons, aperçut soudain, à hauteur d'homme une tourterelle couveuse, tranquille dans la verdure d'un vigoureux noisetier : son nid, fait de quelques ramilles sèches et suspendu comme un hamac entre les branches vives, demeurait invisible. Le jeune garçon ayant tout doucement prévenu ses compagnes, tous trois s'arrêtèrent et contemplèrent la tourterelle qui, impassible, esclave de son rôle, ne semblait pas les voir. A la fin, pourtant, elle releva un peu sa tête intelligente et fixa sur eux ses petits yeux expressifs, avec un air de leur dire :

« Je sais bien, allez, que vous avez découvert mon nid et que vous me regardez ; mais je ne me sauve pas... Confiante, supposant que

vous n'avez pas l'intention de me faire du mal, je reste là où le devoir m'attache... »

Jacques voulut secouer les branches pour l'effrayer et la faire envoler, afin de voir les œufs, mais Maria l'en détourna et ils s'éloignèrent lentement, sans la déranger. Maria dit :

— Quand les petits auront des plumes, je les prendrai pour les apprivoiser.

Ils revinrent ensuite auprès du ruisseau, et, à un endroit où la rive s'affaissait, ils descendirent dans le lit presque à sec que rendait déjà sombre le feuillage des vernes formant voûte. Ils marchèrent sur une couche de sable et de cailloux qui criaient sous leurs pieds, et les petites eurent peur à cause du grand silence mystérieux qu'ils troublaient ainsi sous la voûte obscure. A droite coulait un filet d'eau limpide : ils y trempèrent leurs mains toutes noircies par le jus de merises. Puis, Maria, à son tour, aperçut un nid dans un fouillis de ronces qui, de la rive, s'inclinait dans le vide : berceau de fauvettes déjà envolées ; minuscule demeure abandonnée, grise et terne dans la verdure épaisse. Mais, comme les enfants

étaient à l'âge des impressions neuves et des étonnements naïfs, ils admirèrent quel art architectural et quel sentiment du confortable avaient assemblé ces brins d'herbe sèche tapissés de crins et de laine. Sans parler, pleins de respect comme dans un temple, ils firent quelques pas encore et furent arrêtés par une dépression qui s'étendait à toute la largeur du lit. Une masse d'eau stagnait là, sans cesse animée par les frétillements des goujons et des ablettes qui la peuplaient; des nuées de libellules et de moucheron s'ébattaient à même la surface sombre ou voletaient au-dessus : — c'était, en ce minuscule espace, un grouillement d'êtres aquatiques et ailés, créatures d'une saison pour la plupart, qui s'agitaient néanmoins avec une prodigieuse ardeur, se poursuivaient pour s'entre-dévorer et connaissaient, en leur brève existence, toutes les féroces péripéties des vies plus longues !

Quand Jacques et ses compagnes eurent regagné la rive, le petit pré était tout entier noyé d'ombre. Les vaches, rassasiées, s'étaient couchées et rumaient paisiblement; ils les firent lever : elles se dirigèrent vers la barrière, sans

flairer seulement l'herbe. Alors le jeune garçon s'en fut à travers champs pour rejoindre sa ferme; les petites, lentement, rentrèrent à Jonçay avec les bêtes.

Quinze jours après, Francine et Maria étaient venues dénicher les tourterelles; et Vaureil, cédant aux supplications de sa fille, avait passé deux dimanches à confectionner la grande cage de bois qui devait être le logis des prisonnières.

VII

Le surlendemain de Pâques, vers huit heures du matin, des abois de Castor surprirent les Vaureil qui déjeunaient. Un jeune homme tendait le buste par-dessus l'entrousse fermée.

— Je ne me trompe pas, non... Je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur Vaureil : mais j'aperçois madame Vaureil et mademoiselle Maria...

C'était Paul Bouguin, de Cos, le frère de Lucie. On l'invita à entrer, à s'asseoir, et Clémence s'excusa de le recevoir dans un taudis pareil. C'était, en effet, jour de fournée et, conséquemment, jour de désordre. Le four

béait, inquiétant; une grosse gerbe de flamme rouge léchait sa voûte. Sur les lits défaits s'étalaient des vannettes portant les miches en train de lever; des linges, des couvertures dissimulaient et réchauffaient la pâte. Dans la maie ouverte abondaient les pâtisseries en préparation, — un pâté, une « couronne », un « tourton », pas encore arrosés, des croûtes de galette aplaties au rouleau : — une terrine ébréchée contenait la matière à étendre sur ces croûtes, — un mélange de fromage et de pommes de terre broyées que tachaient de noir quelques pruneaux confits. — Clémence, en camisole mince, bras nus jusqu'aux coudes et enduits de pâte, avait avalé une assiette de soupe en marchant; elle revint à la maie, s'occupa de garnir les croûtes. Les cheveux ébouriffés de Maria étaient poudrés de farine blanche; elle avait la mine très rose d'avoir jeté du bois dans la flamme. Aussi bien l'haleine embrasée du four échauffait toute la pièce.

Paul était en cycliste, — culotte courte, bas noirs et souliers jaunes, — et coiffé d'une petite casquette fort seyante à sa fine tête

blonde aux malins yeux bleus. Il avait laissé sa bicyclette dans un champ en bordure de la route, à cause du mauvais état de la rue. Il s'en allait à Vazeuil, chez un ami, et il était venu en passant, à la prière de sa mère et de sa sœur, afin d'annoncer à Maria qu'elle était attendue pour jeudi, — jour de foire à Cos, — que madame Bouguin désirait vivement faire sa connaissance, que Lucie avait mille choses à lui dire...

— Vous nous l'amènerez, n'est-ce pas, madame Vaureil? Maman vous attend toutes les deux pour déjeuner.

Clémence remercia, disant qu'il ne fallait pas compter sur elle, étant donné qu'elle serait toute la journée retenue au marché; mais elle laisserait à Maria la liberté de se rendre chez son amie.

Paul roula une cigarette et accepta de boire la goutte, ce qui l'amena à dire, pendant que Maria cherchait dans l'armoire le bocal aux cerises :

— Voyez, monsieur Vaureil! l'année prochaine, j'enseignerai aux gosses que le tabac et l'alcool sont très nuisibles à la santé; cepen-

dant je fume, en temps de vacances, cigarette sur cigarette, et, à l'occasion, je bois bien un verre et même deux.

Vaureil avait fini de manger; il alla querir sur la cheminée sa pipe en racine de bruyère, à demi brûlée, et se prit à la bourrer consciencieusement.

— Peuh! le tabac ne fait de mal qu'à la bourse et l'alcool n'est mauvais que si on en abuse.

— Je suis de votre avis, répliqua Paul en souriant, mais je n'en raconterai pas moins, par ordre, que l'un et l'autre sont des poisons dangereux.

Alors, il se mit à philosopher sur l'hypocrisie humaine, et sur l'hypocrisie de l'enseignement en particulier :

— « Faites comme je dis, non comme je fais! » telle est la devise intime de tous les donneurs de conseils, des curés, des instituteurs et des autres. Il est vrai que nul ne se fait d'illusions sur le sort des avis qu'il débite. Pour mon compte, quand je dirai aux enfants de ne pas dénicher d'oiseaux parce qu'il est cruel d'arracher des petits à leurs parents et

parce que les oiseaux sont les fidèles auxiliaires du cultivateur, je me ferai tout de suite cette réflexion, qu'au premier jour de congé, ils s'empresseront de chercher des nids pour les détruire; quand je leur enseignerai la haine du tabac, de l'ivrognerie, je me dirai qu'aus-sitôt sortis de l'école, ils fumeront et fréquen-teront les auberges, faisant de leurs grandes souleries des exploits à se rappeler, à raconter. Et, comme je saurai d'avance à quoi m'en tenir, le peu d'efficacité de mes conseils ne me causera ni étonnement ni tristesse.

C'était un sujet trop élevé : Vaureil se chargea de ramener le jeune homme à des questions plus terre à terre.

— Vous n'aurez guère lieu de vous faire du mauvais sang avec votre truc de bourgeois!... Le métier de votre père vous a semblé trop dur : je ne vous en blâme pas, allez! Celui qui peut vivre la plume à la main et à l'abri du mauvais temps est bien plus heureux.

Comme la plupart des travailleurs manuels. Vaureil entretenait contre les travailleurs en paletot noir une défiance mi-envieuse, mi-dé-daigneuse, proche de la rancune; et il gardait,

avec ceux qui ne lui étaient pas supérieurs par la fortune, un franc parler qui ne ménageait rien.

— Seulement, vos parents ont besoin d'être calés ! Il en faut, des frais et du temps pour que vous arriviez à gagner de l'argent ! Et encore je suis sûr que vous aurez de la peine à vous suffire, les premières années... Mon pauvre père m'a souvent dit qu'on l'avait loué à huit ans, et qu'il avait, dès lors, toujours fait pour lui. Vous, il est probable qu'à dix-huit ans, vous n'aurez pas encore touché un sou.

Paul comprit que, pour plaire à Vaureil, buté dans une opinion préconçue, entier et de faible raisonnement, il suffisait d'abonder dans son sens : il le fit sans retard, ayant peut-être l'intuition que, parmi les vicissitudes de sa carrière, il aurait sûrement à plier l'échine ainsi, et maintes fois en des circonstances plus graves.

— C'est vrai, c'est un métier de « feignant » que j'ai choisi : les fils, monsieur Vaureil, n'ont pas le courage des pères... Mon père, qui est charpentier, va travailler souvent à huit,

dix, même quinze kilomètres; il se lève de grand matin et rentre toujours tard, et son métier n'est pas sans danger. Couturière, ma mère, aux approches des fêtes, passe des nuits à besogner. Que voulez-vous ! ils ont eu le désir d'éviter à leur fils ces désagréments.

Clémence était toujours à pétrir ses galettes dans la maie. Dans le four, le feu, par défaut d'aliments, tomba : Maria s'empressa d'y introduire la moitié d'un fagot ; il y eut des crépitements et l'on vit bientôt une nouvelle gerbe de flammes lécher la voûte blanchissante. Vaureil, à dessein, parla de s'en aller à ses pommes de terre. Le jeune homme, après avoir renouvelé son invitation, prit congé.

Cette foire de Cos désespérait Vaureil : il aurait voulu que ses pommes de terre fussent auparavant toutes semées, car le temps était incertain et il craignait qu'une période d'humidité ne vînt suspendre le travail.

— Mais tout va de travers, dit-il; voilà justement que vous faites le pain aujourd'hui : vous ne pourrez ni l'une ni l'autre venir m'aider ce matin !

Clémence, occupée à présent de nettoyer le four, très alarmée de ce que le pain levait trop, répondit, avec un air de mauvaise humeur :

— Tu le vois bien, qu'il ne faut pas compter sur nous ce matin, mais ce soir nous irons toutes les deux : la Maria sèmera et je t'aiderai à piquer... Ce ne sera pas la première fois que je ferai un travail d'homme!...

Et il en fut ainsi. Toute la soirée, Vaureil et Clémence pratiquèrent, au long des sillons bruts, des lignes parallèles de petites excavations, — futurs rayons de pommes de terre, — où Maria, qui les précédait avec un panier garni, lançait un à un les tubercules. Clémence, adroite et robuste assez, ne faisait pas mal sa tâche pénible. Maria, tout d'abord, s'amusa : elle oubliait Sainte-Anastasie, la salle d'étude, le dortoir aux couchettes blanches, le réfectoire sévère, les maîtresses et les amies de là-bas, pour redevenir une simple paysanne, héritière d'une longue ascendance terrienne, riant de tout et de rien. Vaureil, pourtant satisfait, harcelait d'observations sa femme et sa fille.

— Tu mets celle-ci trop près de l'autre, Clémence... Celle-ci trop loin... En voilà une qui

n'est pas couverte... Celle-ci ne sortira jamais : tu la mets à une profondeur !... Tu fais des zigzags : ton rayon était tout à l'heure sur le mien, il est à un kilomètre à présent... Maria, tu rêves, ma fille !... tu me jettes deux pommes de terre dans le même trou... Allons, veux-tu m'en jeter une, à présent, oui ou non?... Va donc plus loin... plus à droite... Je pense que tu fais exprès de manquer les trous !...

Il semblait prendre à cela un plaisir très doux. C'était quelque chose comme la volupté d'une vengeance ; cela voulait dire :

« Ah ! je vous tiens enfin toutes les deux sous mes ordres directs... Vois-tu, ma femme, c'est moi qui gouverne ici ; tu n'es plus dans ton intérieur... Et toi, demoiselle, il faut bien que je t'agace un peu : ce n'est pas si souvent que j'en ai l'occasion ! Et elles me coûtent assez cher, tes années de pension à Maleville ! tu es élevée comme la fille d'un bourgeois... »

Elle ne tarda guère à moins s'amuser, la petite. La marche dans ce guéret aride lui devenait pénible, d'autant plus que ses pieds étaient déshabitués des sabots ; puis le panier lui tirait le bras, et le contact répété des tu-

bercules finissait par meurtrir ses mains trop tendres. Elle souffrait aussi de la monotonie du ciel gris, — car la nature avait cet air d'ennui des jours sans soleil qui pèse et oppresse. — Elle souffrait de l'isolement de ce petit champ ceinturé de grosses haies, d'où l'on ne voyait rien que la lointaine côte granitique du bois des Fées, d'où l'on n'entendait rien que de timides babils d'oiseaux et le roulement très atténué des rares voitures qui passaient sur la route de Vazeuil. Maintenant, elle trouvait méchantes et blessantes les observations de son père; Castor lui semblait un bourreau parce qu'il guettait les souris qui s'échappaient parfois du sol creusé et déchirait d'un seul coup de dents celles qu'il pouvait prendre; même les petites bergeronnettes qui sautillaient autour d'eux sur le guéret, lui parurent ternes et banales... Ainsi tout concourait à l'attrister, car l'élève de Sainte-Anastasia primait maintenant la paysanne : elle s'imagina que ses compagnes de là-bas employaient leurs vacances d'une façon bien plus agréable; elle fut très malheureuse.

VIII

A Cos, le marché aux volailles se tenait sur une petite place en cul-de-sac qu'entouraient les dépôts d'un marchand de fer, les remises de l'*Hôtel Belin* et les magasins d'un marchand de vins en gros. De la grande rue on accédait à cette place par un passage couvert, sorte de halle minuscule où s'installaient quelques forains, — marchands de tissus, chapeliers et merciers.

Les femmes amenaient sur des voitures, ou bien portaient à deux dans des corbeilles, leurs chevreaux et leurs volailles, qu'elles étalaient à même le sol sur un peu de paille ; mais elles

gardaient au bras les paniers recouverts de serviettes blanches qui renfermaient leurs denrées : mottes de beurre séparées par des feuilles de choux, fromages, œufs. La place étroite fut vite bondée, d'autant qu'une partie, du côté du magasin de vins, était prise par les marchands coquetiers qui avaient dételé là leurs grandes charrettes, d'où ils déchargeaient mannes et cages d'osier. Les nouvelles arrivantes, pour s'installer, dérangaient les premières venues qui se fâchaient. Et c'étaient des agitations, des tressauts, parmi les pauvres volatiles attachés par paires, serrés, meurtris par des liens de chanvre ou des chiffons en lanières, cependant que les chevreaux bêlaient plaintivement, les quatre pattes également liées.

Les vendeuses étaient presque toutes des femmes mûres ou âgées, en bonnets simples, capelines ou chapeaux défraîchis. Quelques-unes, parmi les plus vieilles, portaient encore ces petits châles bruns de la très ancienne mode, tombant en pointe par derrière, directement sur la robe de bure simple et droite comme une robe de nonne. Les autres étaient

en corsages ou caracos noirs très courts. Et toutes avaient le tablier de cretonne bleue rayée de blanc.

Il y avait, sous de rares capulets aux couleurs tendres, quelques frais visages de fillettes et de jeunes filles accompagnant leurs mères. A part cela, c'étaient de pauvres faces ravagées, stigmatisées par les misères quotidiennes d'une vie laborieuse, monotone et déjà longue. Une femme enceinte, au dernier temps de sa grossesse, hasardait dans cette cohue sa difformité pitoyable. Toute petite, toute mignonne, une fillette de sept ou huit ans, très intimidée, cachait son visage dans les jupes de sa grand'mère. Clémence, toute voisine, la caressa.

— Elle se réjouissait de venir, mais elle ne va pas tarder de s'ennuyer ! dit la grand'mère. Il lui faut des souliers pour l'été, c'est pourquoi je l'ai amenée.

— J'ai là ma fille qui touche à ses quinze ans : elle est comme votre petite, elle commence déjà d'en avoir assez ! dit Clémence.

En effet, Maria s'étirait et bâillait, trouvant peu récréative cette faction ; et, — comme aux mauvais instants des précédents jours, dans le

guéret à pommes de terre, — elle songeait à la pension, à ses amies, à Lucie Bouguin surtout, qui n'avait pas à prendre part comme elle à de désagréables corvées.

Une rumeur confuse de paroles bruissait d'un bout à l'autre de la place, rumeur à laquelle se mêlaient les plaintes des pauvres bêtes attachées, — gémissements de chevreaux, pépiements de poulets, caquètements de canards.

La vente ne devait débiter qu'à onze heures, à l'annonce officielle du tambour de ville. En l'attente du signal, coquetiers et coquetières, groupés autour de leurs cages, devisaient aussi : tous très gouailleurs, ils faisaient assaut de mots d'esprit et, sous prétexte de blaguer, échangeaient des vérités cruelles.

Les paysannes regardaient ces hommes en longues blouses bleues, casquettes plates, sacoches en bandoulière, ces femmes ébouriffées, en habits hétéroclites et passés. Tous et toutes leur étaient connus. Il y avait Bidaut, Touzin, les Cabet, les Desbouis, les Suchot. La présence de Bidaut, un gros marchand de Lyon, leur était agréable : quand il était là, l'entente préalable entre acheteurs ne risquait pas de

s'établir. On aimait aussi la mère Cabet, ronde en affaires, valant bien mieux que ses fils qui, taquins et roublards, s'entendaient à rouler les femmes simples. On se la montrait, la vieille marchande, toute grimaçante et édentée, des touffes de cheveux blancs comme neige s'échappant de sa coiffe malpropre. Et on se montrait aussi une revendeuse de Lancy, venue pour acheter des fromages, petite femme maigre au grand nez crochu, qu'on savait très insolente. L'ennui croissait.

Une femme dit :

— Pas encore onze heures ! Il me semble pourtant qu'il y a longtemps que je suis là : les jambes me rentrent dans le corps.

A quoi une autre répondit :

— Moi de même, je me fais vieille...

Le temps était venteux et maussade ; la pluie survint : ce fut lamentable. Les parapluies ouverts se heurtèrent par-dessus les têtes ; on ramassa en paquet sur le ventre les jupes et les tabliers ; les dessous apparurent : courts jupons fanés, gris ou jaunes, coins de chemises, pantalons chez quelques-unes. Les coquetiers ricaneurs détaillaient les jambes, toute

cette kyrielle de mollets dodus ou grêles, emprisonnés dans des bas de laine blanche que revêtaient jusqu'à moitié des chaussettes noires. Les jeunes toutefois étaient en bottines et bas fins. L'averse fut d'importance : le sol se couvrit d'eau et de boue ; les pauvres bêtes souillées ne remuaient plus, acceptant avec un air de tranquille résignation ce nouveau supplice.

Cependant, à l'entrée de la petite halle, le tambour de ville exécuta un double roulement. Aussitôt, malgré la pluie, les marchands s'empressèrent, ceux-ci palpant les poulets et les chevreaux, ceux-là prenant le beurre, le fromage, les œufs.

— Combien ces mauvais poulets ?

— Pas si mauvais que ça... J'en veux cinq francs.

— Les quatre?... I' sont maigres !

— I' sont plus gras que vous !

— C'est à vous, la p'tite mère, ces chevreaux ? Qu'est-ce que vous les faites ?

— Neuf francs les deux.

— Jamais de la vie!... un écu la pièce...

Ce fut, durant une demi-heure, dans l'encombrement du marché, un tohu-bohu impos-

sible, d'où montaient des imprécations, des exclamations, des rires. Autour des voitures, l'emballage avait commencé presque aussitôt : — beurre empilé dans des corbeilles aux linges blancs, œufs dans de grandes mannes sur des lits de foin, poulets peuplant les cages nues. A même le sol, on groupait les chevreaux.

Ils s'enlevaient assez rapidement, les cabris. Clémence avait vendu les siens dès l'ouverture ; mais pour ses poulets elle n'avait pas eu la même chance, ou plutôt elle n'avait pas saisi l'occasion : un bon prix lui avait été offert, auquel elle ne pouvait plus arriver, et cela l'ennuyait de les vendre, pour ainsi dire, à perte. Par canaillerie un peu, afin de vexer les paysannes, beaucoup de marchands risquaient un prix fort au début, puis s'esquivaient vite et ne reparaissaient que pour offrir, narquoisement, un prix très inférieur.

La pluie avait cessé. Un calme relatif régnait sur le marché, succédant au coup de feu du début. Les femmes de la ville circulaient pour leurs provisions personnelles. Tous les regards se dirigeaient sur la femme du percepteur, une dondon épaisse dont les formes lourdes flot-

taient librement dans un peignoir fleuri. Elle marchait sur la pointe des pieds, très ennuyée de la boue, et monologuait d'une voix aigrette :

— Quel temps pour faire son marché!

Il y avait d'authentiques bourgeoises escortées de petites bonnes qui trimbalaien le panier, le filet. Il y avait des boutiquières pimbêches, des femmes d'employés prétentieuses et des ménagères très humbles, flanquées de leurs marmots. La revendeuse de Lancy raflait tous les fromages, au grand désappointement de ces dernières, qui tendaient plutôt vers les fromages que vers les poulets. Mais les mijaurées, les pimbêches, les prétentieuses, d'un air dégoûté, les soulevaient du bout des doigts, les poulets, et barguignaient sans fin pour les avoir à bas prix. Les acheteuses de même classe sociale, que le hasard faisait se croiser, échangeaient un bonjour et se plaignaient mutuellement d'être obligées de patauger dans cette boue. Les vendeuses, elles, disaient qu'il valait encore mieux avoir affaire aux marchands coquetiers qu'à ces femmes de la ville.

La place se vidait peu à peu. En traversant la petite halle pour rejoindre la grande rue, les paysannes étaient accueillies par les offres des merciers et autres déballeurs, clamant à qui mieux mieux :

— V'là d'la belle ganse, mesdames, des cravates bon marché !

— Voyez les beaux chapeaux !

— Voyez les beaux tissus !

— Approchez-vous, mesdames, faites votre choix !

Clémence ne vendait toujours pas ses poulets et Maria trouvait le temps bien long : aussi la petite fut-elle toute joyeuse quand, vers midi, Paul et Lucie Bouguin la vinrent chercher pour déjeuner. Le frère et la sœur insistèrent beaucoup, mais vainement d'ailleurs, pour emmener Clémence. Elle se décida seulement à céder les poulets au coquetier Bidaut — avec une diminution de cinq sous par paire sur le prix que Suchot lui avait offert au début, — afin que Maria pût lui aider, avant son départ, à transporter la petite corbeille de pommes d'api, de l'auberge où ils avaient dételé, au point de la grande rue où s'installaient les fruitiers.

Les Bouguin habitaient à l'extrémité de la ville, du côté d'Hirson, près de la Ryse, une petite maison passablement ancienne qu'un jardinet en terrasse séparait de la route; ses hauts murs bien crépis, ses angles de pierre dure, sa porte et ses fenêtres ogivales la différenciaient un peu de ses voisines, lui donnaient un soupçon de coquetterie. Dans le jardinet, les jacinthes et les primevères montraient, toutes ruisselantes de pluie, leurs jolies fleurs aux nuances diverses.

M. Bouguin, un bel homme, avec une forte moustache blonde dans un visage grassouillet, était sérieux, paisible et peu causeur. Sa femme, au contraire, avait le même air de vivacité, de gaieté, la même élocution facile que Paul et Lucie. Tout de suite elle débarrassa Maria de son chapeau et de son fichu de laine, et la fit asseoir près du fourneau pour sécher ses habits imprégnés d'humidité.

Tout, dans cette cuisine, était en ordre parfait : le grand fourneau, fraîchement nettoyé à la mine de plomb, reluisait d'un bout à l'autre, et brillaient aussi les chandeliers posés sur la cheminée, et les plats, les grils, les cafetières

accrochés au-dessus. Une petite table carrée voisinait près de la fenêtre avec le bureau-secrétaire où le père combinait ses plans, établissait ses factures ; deux lits garnis de rouge occupaient le fond.

On passa dans la salle à manger, — une jolie pièce au carrelage net, au plafond très blanc, aux murs tapissés de papier olive à dessins grenat ; sur la cheminée de marbre noir, une pendule de bronze se mirait dans une glace à l'encadrement de bois fauve ; pour tous meubles, un buffet, une table ronde, que dominait une magnifique suspension, et une machine à coudre recouverte de sa caisse. — Cette salle était, les jours ordinaires, l'atelier de couture de madame Bouguin : elle y régnait sur une demi-douzaine de jeunes babillardes, ouvrières et apprenties.

Paul ouvrit une porte qui donnait accès dans la troisième pièce du logis, la plus belle :

— Mademoiselle, je vous présente la chambre de ma sœur et notre commune salle d'étude ! dit-il à Maria.

Du seuil la fillette jeta un coup d'œil chargé de respectueuse admiration sur cette chambre

au parquet ciré que meublaient deux lits avec rideaux genre ancien, — dessins gros-bleu sur fond crème, — une armoire de noyer, une commode-toilette et une petite table encombrée de livres.

On se mit à table. Le déjeuner fut animé, grâce surtout à Paul et à Lucie qui bavardaient sans relâche. Ils semblaient être avec leurs parents sur un pied de grande familiarité, les appelant « papa » et « maman » comme au temps de la prime jeunesse. Tout en restant toujours affectueux, ils jouaient aux enfants gâtés, certains que leurs boutades seraient prises en bonne part. Madame Bouguin s'occupait de la cuisine, du service. Au dessert seulement, elle put s'asseoir tranquille : elle en profita pour taquiner Maria, l'invitant à venir apprendre la couture chez elle, disant qu'elle en ferait sa bru ensuite.

— Ah ! mais, voyons, maman, tu aurais dû au moins me consulter ! dit Paul d'un air sérieux.

Il dévisagea la jeune fille qui, rougissante et confuse, regardait son assiette.

— Mademoiselle Maria est, je crois, très

méchante; nous ne nous entendrions pas... Mais, après tout, on peut toujours prendre ses précautions, se munir d'une solide matraque!... Tant pis, le sort en est jeté: mon devoir de bon fils m'obligeant d'obéir à ma mère, je dis oui... Et vous, mademoiselle?...

— Mademoiselle a perdu sa langue aujourd'hui... Elle ne répondra que dans cinq ans! fit Lucie, très gaie de la voir si troublée.

Et M. Bouguin, qui roulait une cigarette, conclut d'un ton sentencieux :

— Ça pourrait arriver, parbleu! Il arrive des choses plus difficiles...

Quand Maria voulut aller rejoindre sa mère, Paul et Lucie manifestèrent le désir de l'accompagner. Il n'y eut pas d'opposition. Ils partirent donc tous les trois. Le temps paraissait vouloir se remettre au beau : on apercevait des parcelles de ciel bleu par les déchirures des nuées grises. Dans la grande rue, c'était un fourmillement de campagnards en blouses souillées, dont beaucoup avaient encore à la main le fouet ou l'aiguillon avec lequel ils

avaient touché leurs bêtes. Ils semblaient circuler sans but, formant çà et là des groupes où l'on commentait la vente et les épisodes de la foire. Les femmes se tenaient de préférence sur les côtés, devant les bazars d'articles de Paris ou les étalages des marchands de vaisselle, répandus à même le sol. Les enfants étaient attirés par les alléchantes installations des vendeurs de gâteaux, de bonbons. De pimpantes jeunes filles, arrivées sur le tard, se promenaient par deux ou trois, désireuses de faire admirer leurs toilettes au public de la rue avant d'aller au bal.

— Voyez, dit Paul, pour ces demoiselles, la foire, c'est le bal ; pour leurs mamans, c'est le marché aux volailles ; pour leurs pères, le marché aux bestiaux ou l'auberge... L'expression : « aller à la foire », a des sens très différents selon qu'elle est prononcée par les uns ou par les autres.

— Assurément ! fit Maria.

— Tu parles comme un livre, mon frère ! appuya Lucie.

Il reprit :

— N'est-ce pas que les paysans sont bien

plus sympathiques pendant leurs travaux, avec leurs habits enduits de terre, que dans cet endimanchement inusité, dans cette oisiveté qu'ils voudraient joyeuse et dont profitent surtout les aubergistes et cafetiers?... Je ne vois pas pourquoi viennent ceux qui n'ont rien à faire, sauf, bien entendu, les jeunes qui s'ébattent dans les salles de danse... Croyez-vous qu'ils s'amuse, tous ceux qui sont là, dans la rue? Allons donc! ils s'embêtent, s'entretiennent avec d'autres qui s'embêtent de même et qu'ils embêtent encore plus, et voilà leur seule perspective: car, en admettant même qu'ils entrent dans quelque débit, le plaisir de siroter des consommations sur des tables poisseuses ne les empêchera pas de s'embêter. Il y a, sans doute, dans le nombre, beaucoup de gens intelligents qui comprennent qu'ils seraient mieux chez eux; mais, pour ne pas paraître originaux, ils se résignent à faire comme les autres, à s'ennuyer sous couleur de s'amuser... Les humains de toutes conditions sont très moutons de Panurge. Chacun agit, non par goût personnel, mais pour se conformer aux usages en cours, pour faire comme

les autres. Et c'est pour cela que subsistent indéfiniment tant d'usages ineptes...

Ils étaient arrivés à hauteur d'un rassemblement assez considérable, formé autour d'un camelot qui vendait pour un franc un couteau à cinq lames, avec un diamant à couper le verre, une montre et sa chaîne, une garniture de boutons « presque en or ».

L'homme bonimentait d'une voix éraillée ; avec force détails, il présentait chaque objet, indiquait sa valeur courante, prouvait clair comme le jour que, pour se procurer les trois pièces en magasin, il fallait quinze francs au bas mot.

— Mais aujourd'hui, messieurs et dames, ce n'est pas quinze francs, ni même dix francs, ni même huit, ni même cinq, ni même quatre, ni même trois, ni même deux...

A bout de souffle, il prenait haleine et aussitôt repartait :

— Pas même un franc cinquante, pas même vingt-cinq sous... La montre, on la donne ; la garniture de boutons, on la donne ; le couteau est vendu un franc... A qui les dix derniers ?

Des mains se tendirent. Presque indistincte-

ment, enrôlé de plus en plus, le camelot clamait :

— Vendu à monsieur!... Vendu à madame!... Plus que cinq!... A qui les derniers?

Le premier acheteur avait été un jeune campagnard en blouse à boutons, chapeau cabossé, molletières de cuir. Il avait la figure glabre, le menton proéminent, et clignait des yeux, toujours, comme en face de quelque soleil invisible. Naïvement, il fit observer que la montre n'allait pas.

— Ça vous épate? fit le camelot, ironique. Eh bien, moi, je suis encore plus épaté que vous... Vous ne savez pas de quoi?

Et, sans lui donner le temps de se reprendre :

— C'est de constater qu'un garçon de votre âge puisse être assez bête (il insista sur le mot) pour croire qu'on va lui donner pour vingt sous un couteau, des boutons et une montre qui marche... N'êtes-vous pas de mon avis, ma belle demoiselle?

Il s'adressait à une petite jeune fille aux bonnes grosses joues fraîches, dont le front portait comme ornement trois mèches tirebou-

chonnantes de cheveux noirs, échappés du capulet gris. Elle était au premier rang, à côté du jeune homme glabre, sur lequel, maintenant, cinquante paires d'yeux moqueurs étaient braquées. Mais la fraîche petite, au lieu de répondre, suivit le dadais honteux qui s'esquivaît.

Paul Bouguin et ses deux compagnes s'étaient arrêtés aussi pour entendre le camelot; seulement, arrivés tard, ils se trouvaient presque en dehors du groupe. Les deux partants les frôlèrent : et voilà que Maria poussa un cri de surprise en reconnaissant Francine Lacroix, sa petite amie d'enfance, la fille de leurs voisins.

— Comment, toi ici ?

— Et toi aussi !...

Elles s'embrassèrent. Puis Francine expliqua posément que le garçon à la montre était Jean Peyrat, le fils de son maître. Ils avaient amené ensemble et vendu une bande de « nourains¹ » ; ils s'en venaient de déjeuner et se promenaient un peu avant de reprendre la

1. Jeunes pores, ayant de trois à six mois.

route du Géraïn. Elle demanda des nouvelles de Jonçay.

— Viens donc avec nous, dit Maria, je vais rejoindre ma mère.

Francine accepta, et ils montèrent la grande rue tous les quatre, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré Clémence vendant ses pommes. Elle était sur le trottoir, devant une pharmacie, debout auprès de sa corbeille encore à demi pleine; elle avait acheté un pain qu'elle mangeait avec un morceau de fromage apporté dans sa poche : c'était son repas ordinaire des jours de marché. De temps à autre, elle s'interrompait pour répondre aux acheteurs et compter un ou deux quarterons. Mais il n'y avait pas grande presse, car la rangée était longue des corbeilles de pommes et de fruits confits, sans compter les voiturettes d'oranges des ambulants : — il fallait attendre une demi-heure parfois pour vendre un quarteron. Aussi Clémence se décida-t-elle à céder son reste, en bloc, à un revendeur.

Alors chacun tira de son côté. Francine, disposée à partir, se mit à la recherche de Jean Peyrat. Paul et sa sœur, après avoir donné

rendez-vous à Maria pour le lundi suivant, jour de la rentrée, redescendirent vers chez eux. Clémence et sa fille regagnèrent l'auberge où les attendait Charlot, qu'elles attelèrent aussitôt pour le retour.

IX

Quatorze mois plus tard, — au 10 juin de l'année suivante.

C'était le dimanche de la Fête-Dieu et jour de grande animation à Rigny, en raison de la procession traditionnelle. Pour la cérémonie, toutes les maisons du bourg s'étaient tapissées de draps blancs, sur la façade desquels faisaient relief des fleurs épinglées; la grande croix de la place avait été transformée par Ressot, le jardinier des Saurêts, en un magnifique reposoir. Précédant le cortège, des petites filles tout de blanc vêtues jetaient sur la chaussée des pétales de roses; les « Enfants de

Marie », ayant en sautoir un large ruban bleu, s'avançaient groupées autour de la bannière de l'Immaculée-Conception que portait mademoiselle Marguerite Maugenest, leur présidente; quatre paysans portaient saint Roch sur une civière; quatre notables, dont Vaureil, soutenaient le dais sous lequel le prêtre, en ses riches ornements des jours de gloire, présentait d'un geste majestueux le Saint Sacrement dans sa prison d'or. Une fois de plus, les pompes du culte avaient charmé l'auditoire simple, tous les ruraux laborieux qui trouvaient là un spectacle de mystère et de beauté capable de leur faire oublier pour un temps la tâche quotidienne. M. Albert Breuron et sa mère, *pour montrer le bon exemple*, avaient assisté à la cérémonie en tête de leurs serviteurs, de leurs métayers, de leurs ouvriers.

Maintenant, c'était à Jonçay entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Sous l'acacia, au bord du chemin, à l'extrémité de la cour des Vaureil, Lacroix, le journalier, très attentif, battait sa faux. Sa vue avait baissé : comme il ne s'était pas encore décidé à acheter des lu-

nettes, il considérait de près le fil tranchant du taillant clair, qu'il frappait à coups précipités. A moitié de son travail, il leva la tête, entendant des pas : Vaureil s'en venait le rejoindre, muni aussi de sa faux, de son enclume, de son marteau.

— *Tè!* vous voulez faire comme moi, dit Lacroix.

— Oui, le temps a l'air de se mettre au beau : je fâcherai demain le haut de mon Chaumat¹; le foin y est tout versé et les poules, qui se promènent dessus du matin au soir, le salissent et le font pourrir.

Après une pause, ce fut son tour de questionner Lacroix :

— Et vous, où donc allez-vous travailler, cette semaine?

— A Siraudin; il paraît qu'il n'y a pas mal de trèfle à faucher.

A l'ombre de l'acacia fleuri, Vaureil s'installa près de son voisin et, sans plus rien dire, se prit à battre aussi. Sur le sonore acier des

1. Dans toutes les exploitations de la région du centre, le pré le plus rapproché des étables — dont il reçoit les égouts — porte le nom de « Chaumat ».

faux, les coups de marteau multipliés formèrent un carillon assourdissant et ininterrompu qui se répercuta, en échos divers, dans tous les bâtiments du hameau.

La soirée était limpide et belle. La nature, toute fraîche encore des dernières pluies, rayonnait joyeusement sous les caresses du soleil printanier. Les volailles s'ébattaient avec des piaulements heureux; des bourdonnements monotones d'insectes passaient; des papillons jaunes, des papillons bruns, des papillons roux, des papillons noirs tachetés de blanc voletaient à hauteur d'homme, nombreux; rapides et légères, les hirondelles, autour des bâtiments, décrivaient des courbes savantes : les fauvettes, les loriots, les coucous et les huppes confondaient leurs modulations variées dans les buissons et sur les arbres des prés voisins; des roucoulements de tourterelles, des appels de cailles, des piailleries de moineaux s'y adjoignaient parfois. De l'acacia, très en beauté avec sa parure de grappes blanches, pressées au point de paraître se joindre toutes, tombaient des parfums vanillés, grisants; des odeurs pénétrantes de roses et d'œillets arri-

vaient des jardins; les haies envoyaient aussi des aromes de chèvrefeuille et d'églantine, auxquels se mêlaient les exhalaisons des aubépines finissantes qui, perdant leurs pétales, s'enlaidissaient. Toutes ces senteurs champêtres mettaient de la volupté dans l'air tiède. Et les herbes, les buissons, les arbres, avaient conservé sur leur jeune verdure, d'une dernière averse de la matinée, des gouttelettes cristallines qui miroitaient au soleil, joliment.

Durant les quinze jours précédents, le vent de sud-ouest avait dominé, avec un ciel nuageux et des pluies fréquentes. Pendant cette période néfaste, Vaureil, chaque matin, à l'heure du déjeuner, avait répété, d'un air mélancolique :

— Il ne fera pas encore beau aujourd'hui!...
On entend les cloches de Rigny et le train de Cos.

Il se désolait de plus en plus devant la persistance du mauvais temps, alors qu'une période de soleil était si nécessaire pour terminer les binages et commencer les fauchaisons, — sans compter que cette humidité prolongée retardait l'épiage des blés et compromettait la floraison des seigles.

Mais, ce soir-là, tous les signes annonçaient un beau temps durable : les nuages, plus vaporeux et plus légers, se détachaient; le ciel était très clair au couchant et l'on percevait distinctement la sonnerie des cloches de Vazeuil, preuve que le vent s'était tourné au nord. Et Vaureil, très fort en pronostics, était bien content : à l'unisson de la nature, il se sentait en joie.

— Allons, papa, je vais te dire au revoir...

Les deux hommes, d'un même mouvement, levèrent la tête : Francine et Maria étaient devant eux. Francine, qui avait passé la journée à Jonçay, devait rentrer chez ses maîtres, les Peyrat, du domaine de l'Ermitage, au Gérardin, derrière Bloux.

— Tu pars déjà, petite? dit Lacroix, sans se déranger.

— Mais oui, il est l'heure : j'ai du chemin à faire, tu sais; et la nuit n'est pas loin...

La Saint-Jean était proche; et Francine était venue annoncer à ses parents que sa maîtresse s'offrait à la réengager pour un an, avec augmentation de trente francs, et leur demander l'autorisation de conclure le marché.

La mère avait dit :

— Je préférerais pourtant te voir plus près de nous... Mais, si tu tiens à rester là-bas, je ne veux pas te contrarier.

— Si tu te trouves bien, c'est inutile de changer, avait déclaré le père.

Munie de leur assentiment, elle se préparait donc à entamer chez les Peyrat un troisième bail.

— Au revoir, papa ! Au revoir, monsieur Vaureil.

— Au revoir, porte-toi bien ! fit Lacroix d'un ton indifférent.

Il ne s'était pas même levé pour l'embrasser ; il continua de frapper sa faux.

Bras dessus, bras dessous, les deux petites s'éloignèrent par la grande rue, qui, avec des détours sans nombre, gagnait la route de Bloux. Elles devenaient femmes, leur seizième année allait sonner bientôt. Francine était tout à fait développée ; ses jeunes seins gonflaient son corsage, ses joues étaient roses, sa bouche vermeille, ses yeux noirs avaient des regards curieux et lascifs, et toujours des mèches provocantes frisottaient sur son front. C'était une

belle fille gaie et saine, ardente au travail, ardente aux plaisirs.

En Maria, plus tardive et plus timide, l'œuvre de transformation avait aussi commencé. Son buste s'arrondissait, sa taille se dessinait, sa figure se colorait et le charme de ses yeux gris clair devenait plus langoureux. Seulement, elle conservait cet air un peu mélancolique qui lui était propre.

Au temps de leur enfance, Francine l'avait taquinée souvent au sujet de cette gravité triste qui régnait sur son visage.

— Comment! tu as toujours des habits frais qui te vont bien; tu as quasi à discrétion des confitures et des fruits, des tartines de miel et de beurre; ta mère est toujours là pour te droloter, et tu n'es pas encore satisfaite!

Vrai, elle ne pouvait admettre cela, la petite rieuse aux yeux noirs.

A elle manquaient toutes ces bonnes choses : elle ne connaissait guère les chatteries; elle avait usé toutes les nippes portées autrefois par ses sœurs aînées; et, souvent, sa mère étant en journée, elle restait seule, tout à fait seule.

Quand il lui avait fallu, à douze ans, quitter

Jonçay pour s'en aller en service, elle avait encore trouvé Maria bien chanceuse. Mais, comme toujours, sa bonne humeur native avait triomphé vite de la tristesse qui la poignait au départ. Elle le disait souvent, qu'elle était la plus malheureuse et la plus gaie.

Leur amitié n'avait pas souffert de leur différence de situations et de caractères. Pourtant, depuis qu'elles étaient séparées, depuis surtout que Maria était entrée à Sainte-Anastasia, un peu de défiance réciproque se glissait entre elles. Mais rien, en apparence, n'en subsistait, ce soir-là : on les eût dites de goûts et de pensées absolument identiques, les deux petites amies d'enfance, en les voyant qui s'en allaient, enlacées, dans cette rue ombreuse. Elles babillaient sans relâche, et le rire de Francine était si clair, si communicatif, que Maria riait aussi, de bon cœur et bruyamment...

Depuis deux ans déjà Francine fréquentait les salles de danse, et c'est des plaisirs du bal qu'elle parla d'abord, puis, à voix basse, mystérieusement, elle finit par confier à sa compagne un gros secret : elle avait un bon ami, qui était son danseur attitré, et qui l'accom-

pagnait à la pâture lorsqu'elle gardait ses moutons, le dimanche soir.

— Ah ! fit Maria. Et comment s'appelle-t-il, ton bel amoureux ?... Il est vrai que ça ne m'avancera guère de savoir son nom : je ne connais pas les garçons du Gérardin...

— Mais celui-là, tu le connais.

— En es-tu bien sûre ?

— J'en suis bien sûre, tu l'as vu un jour.

Et, après une dernière hésitation, elle finit par dire :

— C'est Jean Peyrat, le garçon des maîtres... Mais, par exemple, n'en souffle mot à personne, je t'en prie !...

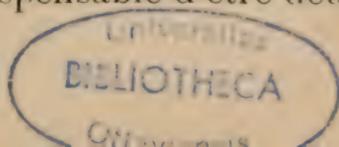
Maria n'avait pas revu le fils Peyrat depuis l'incident du camelot, à la foire de Cos ; mais elle se ressouvint de lui instantanément : ce visage glabre aux yeux clignotants, au menton proéminent, lui avait déplu. Elle éprouva une sensation de mécontentement lorsque Francine poursuivit :

— Ce qu'il y a d'embêtant, c'est que je ne pourrai jamais l'attraper ! Les parents ne voudront rien savoir : ils sont trop riches. C'est avec une comme toi qu'il se mariera...

Puis, sans transition, Francine parla du corsage écossais qu'elle avait acheté pour l'été, puis d'un chapeau dont elle rêvait; — et cela faisait bien mieux son affaire que la divulgation de ses amours, chose grave qui l'obligeait à être circonspecte, réfléchie, sérieuse.

Maria fut de retour à Jonçay vers sept heures. Vaureil et Lacroix, leurs faux battues, s'étaient attardés à causer; et d'autres étaient venus les rejoindre sous l'acacia : Clémence, le père Pinel, rose et blanc, la mère, obèse et catarrheuse, même Raspaut, le boiteux à mine cadavérique, et la mère Lamoine, rouge et tremblante. C'était une assemblée générale du hameau.

A part la mère Lamoine et la mère Lacroix, qui continuaient de s'en vouloir à mort, les habitants de Jonçay se parlaient tous, ce qui ne les empêchait aucunement, d'ailleurs, de se dénigrer beaucoup par derrière. Vaureil et Pinel s'étaient encore entr'aidés pour les foins, l'année d'avant : ils s'en tiraient bien mieux de la sorte, pour le chargement surtout, où il est presque indispensable d'être deux hommes.



Aussi Pinel avait-il été très étonné d'entendre Vaureil battre sa faux, alors qu'il ne l'avait pas prévenu.

— Comme ça, vous commencez demain, Louis ? dit-il en l'abordant.

— Sans malheur, oui.

Ce fut proféré comme une menace, de sa voix brève et forte si caractéristique ; et Vaureil, en même temps, tiraillait sa barbe drue. Rien qu'à la manière dont il dit cela, le vieux voisin le comprit mal disposé à son égard.

— Chacun fera donc les foins pour son compte, cette année ? interrogea-t-il, après une hésitation.

— *Tè!* vous le savez bien, c'est convenu depuis l'année dernière.

— Je sais, oui... Mais vous étiez de mauvaise humeur alors, et j'avais pensé que, peut-être, le moment venu...

La voix rude de Vaureil l'interrompit :

— Ne me parlez plus de travailler ensemble... C'est fini et bien fini.

C'est que, l'année précédente, un événement malheureux était venu détruire l'harmonie de leur entente. Les foins du père Pinel étant les

plus mûrs, ils les avaient levés d'abord avec plein succès. Mais, le soir même du jour où ils attaquaient ceux de Vaureil, un malencontreux orage était survenu, préluant à deux semaines pluvieuses. Et, grincheux, le petit homme avait déclaré qu'on opérerait dorénavant chacun pour soi, qu'il ne voulait plus s'exposer, en aidant les autres, à manquer les bons jours. Il avait répété cela quotidiennement, durant tout l'hiver, en constatant la maigreur inusitée de ses vaches, qu'il attribuait à la mauvaise qualité du foin.

— Voilà!... sans notre système de travail à deux, j'aurais commencé huit jours plus tôt, et mon Chaumat et mon pré de la fontaine eussent été rentrés en bonnes conditions... Laisser son travail en retard pour faire celui des autres, non, non, ça ne peut pas être avantageux.

Et puis, au fond, il estimait que le père Pinel était bien vieux et qu'en s'associant à lui désormais il ferait un marché de dupe...

Lacroix s'entretenait avec les femmes. Il leur expliquait maintenant que, si le temps se fût mis au beau dès le matin, les journaliers au-

raient gagné au moins vingt sous de plus par jour : car la loue avait lieu pour eux, chaque dimanche, à l'issue de la première messe, sur la place.

— Mais, à huit heures, il tombait encore de l'eau, dit-il; on ne pouvait guère prévoir une soirée si belle. Vous allez voir que la semaine va être superbe et qu'on va faire de l'ouvrage en abondance... Et on nous paie cinquante sous au lieu de quatre francs que ça vaudrait. Les journaliers ont toujours de la chance! Après tout, c'est peut-être le métier qui le veut...

Il sourit, en pinçant ses lèvres minces, de son ordinaire sourire énigmatique, qui laissait ignorer s'il était révolté ou seulement accablé.

Comme il parlait de s'en aller travailler un peu à son jardin, en attendant la nuit, Clémence le plaignit de n'avoir jamais de repos, pas même le dimanche.

— Du repos, oh! si j'en aurai... quand je serai avec les autres, là-bas, sous les sapins... Mais, avant d'être crevé, jamais, par exemple!

Et, sur son visage ascétique reparut le même sourire.

La mère Lamoine entretenait la mère Pinel de son vieux, qui ne pouvait ni vivre ni mourir; et Raspaut racontait qu'on lui donnait dix sous par jour, au château, pour faner dans le parc.

Le père Pinel, visiblement, s'affectait de la décision notifiée par Vaureil. Il aima mieux se retirer que de garder là un air mécontent, gêné.

— Allons, mère, tu ne viens pas faire la soupe? dit-il en s'éloignant.

— Ça me fait penser, Maria, qu'il nous faut aller ramasser des petits pois pour demain! dit Clémence.

Ce fut le signal de la dislocation. On se souhaita le bonsoir; chacun partit de son côté.

Maria, la cueillette terminée, s'attarda au jardin pour aspirer encore avec délices l'air embaumé de cette soirée radieuse. En bordure de l'allée centrale, il y avait, à droite et à gauche, une rangée d'œillets blancs, roses et pourpres mêlés, qui, tout épanouis, formaient deux longs rubans délicatement nuancés et parfumés. Alors,

quand le soleil — grosse boule de pourpre aux rayons sans ardeur — eut sombré derrière la colline du bois des Fées, tandis que les jeunes verdures du vallon peu à peu, sous l'ombre envahissante, prenaient une couleur plus austère, elle cueillit, de-ci, de-là, quelques tiges fleuries dont elle fit un gros bouquet; et, rentrée à la maison, elle mit ce bouquet dans un verre d'eau, sur la cheminée.

— C'est donc pour de bon que nous ne faisons pas les foins avec les Pinel, cette année? demanda Clémence, au moment de la soupe. Pourtant ça nous rendait service, et à eux aussi, les pauvres vieux!

Vaureil fourragea dans sa barbe noire.

— Tu le sais bien, que je ne veux plus de ce truc-là! Je l'ai assez dit, l'année dernière, pour que personne n'ait à m'en reparler, cette année... Nous nous arrangerons comme nous pourrons, et eux de même. Ils feront venir de Cresset leur grand mange-tout de fils! conclut-il, ricaneur.

Tout l'été, Clémence dut grimper sur les chars, se débattre dans l'encombrement des fourchées que Vaureil, toujours pressé, lui

passait en hâte. Mais elle s'en tirait encore mieux que Maria, de qui pourtant le poste était moins dur. Novice et peu forte encore, la petite crut souvent suffoquer de chaleur et se fit bien du mauvais sang, au fenil surtout. Il y eut une voiture notamment, parmi les dernières, qu'il fallut décharger très vite : l'orage menaçait et une seconde voiture était bonne à rentrer; Maria, qui recevait et écartait le foin, tout en haut, manquait d'espace, d'air et de lumière : son domaine, enserré entre les deux côtés de la toiture, se restreignait de plus en plus; le manche de sa fourche heurtait à chaque instant les tuiles et les solives; et l'amoncellement du fourrage mettait là une chaleur intense. La jeune fille haletait; elle n'était pas débarrassée d'une fourchée qu'une autre lui arrivait.

— Pas si vite!... cria-t-elle, n'en pouvant plus.

La mère, qui était au bas du fenil, à proximité de la fenêtre, redit cela au père, qui était sur la voiture. Tout à la fièvre du travail, harcelé par les grondements précurseurs de l'orage, Vaureil ne se rendait pas compte de la

peine qu'avaient en haut sa femme et sa fille. Il s'interrompit une minute, déclara de bonne foi qu'il faisait les fourchées petites et gémit sur la faiblesse des femmes. Il s'attendrit pourtant quand ce fut fini et qu'il vit Maria descendre. Elle était exténuée; sa voix était rauque, pénible; sa respiration brève, saccadée; la poussière du fourrage mêlée à la sueur masquait d'une boue noirâtre sa figure convulsée par l'effort; de nombreuses brindilles piquaient ses cheveux ébouriffés, d'autres éraflaient son cou délicat et, par le bâillement de la camisole dégrafée, il s'en était introduit jusqu'aux seins.

— Tu as bien peiné, petite, je vois ça : il faut boire, pour te remettre, une tasse de vin sucré.

Clémence, l'examinant à son tour, dit d'une voix larmoyante et un peu révoltée :

— Il faut d'abord qu'elle se change, elle n'a plus un fil de sec : c'est une sauce à attraper le coup de la mort, si l'on ne se méfie pas... Il nous faudra prendre quelqu'un : elle se tue, cette pauvre enfant...

Mais les ouvriers étaient chers : les Vau-

reil firent, sans l'aide de personne, tous leurs grands travaux, et Maria eut à plusieurs reprises l'occasion de se fatiguer autant.

X

C'était « la Bonne-Dame d'Août », la fête patronale de Rigny. Dans toutes les maisons il y avait des invités. Chez Vaureil, la mère Denier — la mère de Clémence — était venue de Vazeuil avec Henriette et Jeanne, les filles de son fils Antoine, chez qui elle habitait ; et un petit cousin de Vaureil, Paul Baudonnet, garçon boulanger à Saint-Ponayre, arriva comme on allait se mettre à table.

Pendant le déjeuner, qui dura trois heures, Vaureil fut loquace, jovial : c'était toujours ainsi lorsqu'il faisait un repas copieux. Il emplissait les verres par larges rasades, se plai-

gnant de ce qu'on ne fît pas honneur à son vin.

— Mais buvez donc, bon sang!... Mère, les nièces, et toi, Paul, un peu de courage, voyons! Ce n'est pas si souvent que vous êtes mes hôtes! vous n'avez pas besoin de ménager le vin.

Puis, orgueilleux comme toujours :

— Vous croyez peut-être qu'il va manquer! Ne craignez rien : on vient seulement de percer le tonneau. Nous n'en faisons pas une grande consommation, aux jours ordinaires; mais nous augmentons la ration aux jours de fatigue, et nous sommes à même de traiter comme il faut les parents et les amis qui viennent nous voir.

— Vous faites joliment bien de ne pas vous en priver, mon cousin! dit le boulanger; vous avez de quoi vous tenir heureux en travaillant, il faut en profiter.

— Dame, écoute, ce n'est pas pour me vanter, mais je suis sûr qu'il y a bien des bourgeois qui ne sont pas aussi heureux que moi. Je suis mon maître, je cultive ma propriété comme je l'entends, et j'ai de l'argent pour

faire mes affaires... Et puis j'en réserve tous les ans, de l'argent... Je pense que la petite ne sera pas à plaindre plus tard : tout cela sera pour elle !

Et, là-dessus, il causa de sa fille :

— La Maria n'a pas mon caractère. Rien ne lui manque, on peut le dire; malgré cela, il y a des jours où elle n'a pas l'air content!... Il est vrai que nous l'avons fait travailler un peu ferme cet été, mais ça ne peut pas lui faire de mal; d'ailleurs j'ai toujours dit que je ne voulais pas en faire une « feignante... » Enfin, quoique je m'aperçoive bien de ses crises de mauvaise humeur, je n'ai pas l'air d'y porter attention, et ça roule tout de même.

Clémence faisait le service; elle s'asseyait néanmoins de temps en temps. A un moment donné, elle voulut trinquer avec ses convives. Vaureil, un peu éméché, dit bien haut, levant son verre :

— A ta santé, ma femme !

Et, à la société :

— J'ai une bonne femme, vous savez; je vous souhaite à tous, les jeunes, de vous marier aussi bien que moi.

Puis, se tournant vers sa belle-mère :

— Oui, mère, votre fille est une bonne femme; elle est économe, courageuse, et sait tirer parti de sa marchandise. Oh! je reconnais qu'elle a une large part dans les résultats que nous obtenons.

Il riait, de plus en plus content de lui; les autres riaient aussi, le félicitant de savoir apprécier les mérites de sa femme. Maria, qui jugeait tous ces propos déplacés, souffrait, et son silence était comme une protestation.

Après les chansons, — deux romances languoureuses filées par Jeanne, et *la Voix des Chênes*, par le boulanger, — les jeunes filles, ennuyées d'être à table, sortirent sous prétexte de faire un tour de jardin. Clémence et sa mère, au coin de la cheminée, devisaient confidentiellement. Seuls à table, Vaureil et Baudonnet sirotèrent des liqueurs en fumant. Vaureil prolongea une diatribe contre les dépenses inutiles et toutes les sottises des jeunes gens, qui ne connaissent pas la valeur de l'argent; il prôna les avantages de l'économie, fit l'éloge de la vie simple d'autrefois. Sans broncher, avec un sérieux imperturbable qui dissi-

mulait sa furieuse envie de rire, le jeune homme subit cette leçon de morale. Heureusement, l'horloge sonna la demie de quatre heures, et, malgré son état d'exaltation, Vau-reil songea qu'il était grand temps de traire les vaches.

— Clémence ! hé, la bourgeoise ! cria-t-il, nos pauvres bêtes ne font guère la fête ; nous les oublions : elles devraient être aux champs.

Baudonnet profita de cette circonstance pour s'éclipser, aller retrouver les jeunes filles au jardin. Là, il se départit de la correction qu'il observait jusqu'alors : très blagueur, il débita des gaudrioles, des phrases à double sens qui amusèrent beaucoup Henriette et Jeanne, — bien qu'elles fussent loin de tout comprendre, — mais que Maria jugeait malhonnêtes.

Vers six heures, en un seul groupe joyeux, tous les jeunes gens quittèrent Jonçay pour gagner le bourg. A Maria et à ses hôtes s'étaient joints Francine Lacroix et son frère Jacques.

Même en ce jour de fête, la famille Lacroix n'avait pas été réunie. Le fils aîné et les deux

filles qui suivaient, mariés tous les trois, avaient fait savoir qu'ils ne viendraient pas. Et la mère, comme les autres dimanches, était allée, dès le matin, chez Grenier, l'aubergiste-buraliste, à l'entrée de Rigny, pour rincer les verres. Le père avait donc préparé la soupe et reçu tout seul ses deux jeunes enfants.

Maria était maintenant radieuse, parce qu'elle avait permission d'aller au bal. Depuis quelque temps, cette pensée du bal l'attirait comme le mystère des pays inexplorés attire l'explorateur. Mais sa mère s'était toujours opposée à ce qu'elle fréquentât les bals de quinzaine chez Grenier, dans la crainte qu'elle ne prît goût aux plaisirs vulgaires et aux contacts douteux. Et Vaureil appuyait cette défense, disant qu'elle était d'une situation trop élevée pour fréquenter ces bals où n'allaient que des filles très pauvres, servantes ou métayères. Jamais la jeune fille n'avait cherché à forcer la consigne, mais elle avait, certain jour, adressé une requête à sa mère :

— Pour la Bonne-Dame, tu me permettras bien d'aller voir un peu danser, dis, maman ? Je voudrais, au moins une fois, me rendre

compte par moi-même de ce qu'est une salle de danse.

— Si tes cousines viennent, oui, je te permettrai, ce jour-là, d'aller au bal avec elles...

Et, de fait, sans observation, on l'avait laissée partir. Clémence resterait à la maison avec sa mère. Vaureil, quand toutes ses bêtes seraient en ordre pour la nuit, s'en irait chercher les jeunes filles et les ramènerait « point trop tard ».

Le trajet fut gai. Le boulanger, venu à bicyclette, voulut tout de même faire le chemin à pied, pour ne pas quitter les filles, et s'institua le boute-en-train du groupe. Le plus silencieux était Jacques : sa timidité s'accroissait au milieu de cette allégresse. Par contre, sa sœur était la plus riieuse ; elle sautillait, tout enfiévrée déjà du plaisir futur ; ses beaux yeux noirs pétillaient, et les mèches folles de son front avaient un air plus aguichant. Un instant, elle retint Maria en arrière et lui dit que Jean Peyrat devait venir et qu'elle ne se sentait pas de joie.

Cependant Baudonnet ne pouvait se dispenser de rentrer chez son patron à huit heures

pour préparer ses levains. Il n'eut que le temps d'offrir aux filles deux tournées de chevaux de bois, puis il réenfourcha sa « bécane » en maugréant.

Tandis que Maria et ses cousines assistaient au départ du jeune homme, Jacques et Francine s'esquivèrent, l'un parce qu'il n'avait pas confiance en sa galanterie et qu'il préférait ne point assumer le rôle de chevalier servant, l'autre parce qu'elle tenait à rencontrer Jean Peyrat au plus tôt.

Les trois cousines, pendant vingt minutes, firent les cent pas sur la place, où des groupes, débouchant de toutes les routes, s'assemblaient. Les gamins animaient de leur exubérance endiablée les entours des chevaux de bois et des baraques ; ils soufflaient dans des musettes et dans des mirlitons ; quelques-uns même possédaient des pétards, qu'ils lançaient dans des groupes, heureux de voir se récrier les femmes peureuses. M. Albert Breuron, venu vers cinq heures, avait fait des largesses à ceux qui s'ébattaient alors sur la place : il aimait à se constituer ainsi, auprès des enfants, une réputation de bourgeois généreux et pas fier.

La nuit tombait. Au fond de la place, le parquet, dont la tente énorme cachait le mur de l'église, commençait à se garnir. C'étaient surtout les jeunes gens étrangers à la localité qui venaient danser là. Henriette, Jeanne et Maria furent, un long moment, accoudées sur la barrière de ce parquet, au dehors, d'où elles voyaient tous les entrants, tous les danseurs, et d'où, en tournant la tête, elles pouvaient regarder les promeneurs et les groupes de la place. Puis les deux sœurs parlèrent de se rendre au bal Grenier. Maria, elle, ne voulait aller qu'au bal Rambert, plus « distingué », où son père leur avait donné rendez-vous. — Chez Grenier, c'était le bal populaire, le lieu de réunion habituel de la jeunesse du pays. Chez Rambert, on ne dansait que le soir de la fête : les garçons prétentieux y fréquentaient, et les filles « très bien » y étalaient leur suffisance, sous le chaperonnage de mesdames leurs mères. Mais Henriette et Jeanne n'avaient pas, à l'endroit du bal populaire, les mêmes préventions que Maria : elles s'y trouvaient, au contraire, tout à fait dans leur élément, étant très paysannes à tous les points de vue. Elles

se ressemblaient beaucoup : de grande taille l'une et l'autre, elles avaient toutes deux le visage bistré, le nez busqué, les yeux trop enfouis. Henriette, l'aînée, qui n'avait pourtant que vingt-deux ans, était un peu fanée déjà : aux coins de ses paupières, de petites rides se voyaient, et elle surveillait son rire pour ne pas montrer au-devant de sa bouche le vide cruel d'une dent tombée. Jeanne, qui touchait à vingt ans, avait l'avantage d'une physionomie plus ouverte et plus gaie, d'une voix plus nette. Toutes les deux étaient bavardes et hardies.

Il y régnait déjà, à ce bal Grenier, un tohu-bohu épouvantable. Les danseurs, des adolescents avinés, débraillés, cyniques, jetaient des cris sauvages, des interpellations osées, des blasphèmes. Les filles semblaient provocantes et perverses, ou bêtement passives : Maria fut bien vite éccœurée.

Entre deux danses, un grand blond qui circulait autour des banquettes, l'air stupide, aperçut Jeanne et Henriette et vint s'asseoir auprès de celle-ci. Leur conversation prit tout de suite le ton intime, et bientôt ils partirent

danser ou plutôt piétiner péniblement comme les autres, entre les groupes compacts de spectateurs.

Maria questionna Jeanne :

— C'est son amoureux. à Henriette, sans doute?

— Oui... mais, par exemple, j'ignore si c'est bien sérieux...

Après la danse, Henriette revint s'asseoir sur la banquette et, sans plus de façon, le galant s'assit sur les genoux de sa « cavalière ».

— Eh bien, as-tu rencontré Boursat? demanda-t-il à Jeanne.

— Oh! non... Je ne sais pas même s'il viendra.

— Assez, assez!... Ce n'est pas la peine de faire l'ignorante avec moi, tu comprends... Il n'est pas loin : je l'ai vu, il y a un quart d'heure à peine.

L'orchestre préludait pour une mazurka : Henriette et le grand blond retournèrent danser.

— Quel est ce Boursat? demanda Maria.

— C'est un garçon de chez nous, répondit Jeanne, que je connais particulièrement.

Puis, baissant la voix :

— C'est le mien, Boursat, mon petit bon ami... Mais n'en parle pas à tes parents, ni surtout à la grand'mère ! Elle se fâcherait joliment : il n'a pas encore fait son service.

— Ni à la grand'mère, ni à personne, tu peux être tranquille.

— A la bonne heure !... Dimanche dernier, nous avons rencontré, à Vazeuil, Gagnère et Boursat... il s'appelle Gagnère, celui de ma sœur... et nous leur avons dit que nous viendrions à la fête de Rigny : alors ils ont promis d'y venir aussi. Le complot était fait, comme tu vois... A propos, si nous te laissons quelquefois seule, tu n'auras pas peur, hein ? D'ailleurs, tu connais tout le monde ici.

— Oh ! non, va, je n'aurai pas peur.

Mais Jeanne ne l'entendait plus : un petit brun voûté, à figure chafouine, s'avancait vers elle, souriant.

— Tiens, regarde, Maria, celui qui vient, c'est Boursat.

Et Maria resta seule. Elle était assise presque à l'extrémité de la banquette gauche, en un

point relativement paisible. Il y avait à côté d'elle, dans l'angle à demi obscur, un groupe de matrones à forte corpulence, — bonnes femmes d'au moins quarante ans, — qui, ayant leurs filles dans la salle, s'étaient installées là pour exercer sur elles une vague surveillance, ou simplement pour lorgner, épier les petites intrigues, jacasser sur l'une et sur l'autre. A sa droite, Maria avait, par contre, tout l'essaim des jeunes danseuses en cheveux, corsages clairs, rubans de couleur autour de leurs gorges nues. Pendant les danses, le rang s'éclaircissait, il y avait de larges espaces vides. Mais, aux minutes d'intervalle, les filles revenaient toutes, prenaient place, en une poussée formidable, et, la banquette ne suffisant plus, les dernières s'asseyaient sur les genoux des autres : certaines de celles-ci, même, en devaient supporter deux ou trois ; des garçons venaient aussi doubler les rangs.

Une de ces poussées d'après la danse donna pour voisine immédiate à Maria une pauvre fille qui semblait vieille et dont le visage disgracieux était tavelé de taches noires. C'était une servante de ferme, étrangère à la com-

mune, venue là, en ce jour de liberté, pour voir s'agiter les plus belles. Et qui sait? Bien que n'ayant jamais été courtisée, ni adulée, elle conservait sans doute l'espoir de trouver un jour quelque garçon à qui elle paraîtrait moins laide, qui la prendrait en pitié, lui parlerait d'amour, l'épouserait. N'était-ce pas dans l'attente de celui-là qu'elle affectait encore une certaine coquetterie, avec son corsage blanc à pois roses, son ruban grenat et sa chaîne en argent? Il y avait peut-être bien dix ans qu'elle fréquentait ainsi les bals, ne dansant qu'aux rares occasions où les filles manquaient, et toujours avec des cavaliers timides et maladroits qui n'avaient pas le choix. Et cette éternelle rebutée n'était pas encore désillusionnée!

Maria, très sincèrement, la plaignait... C'est qu'elle avait le temps de réfléchir, la petite : sa première séance de bal lui valait tout de suite une leçon de vie. Elle comprenait maintenant pourquoi ses amies d'enfance, et sa camarade Francine en particulier, avaient l'air de ne plus vivre que pour aller danser : apparemment c'était moins pour la danse elle-

même que pour les intrigues qui se nouaient et se développaient dans les salles de bal. Dans ce brouhaha, parmi cet étrange concert de cris, de blasphèmes et d'obscénités, les filles étaient joyeuses, animées, intéressées : le bal, c'est la chasse aux maris !

De loin en loin, Henriette et Jeanne venaient s'asseoir près d'elle, causaient deux minutes et se sauvaient. Maria comprit qu'elle leur était importune. Alors, dans cette foule affolée de plaisir, elle se sentit plus solitaire qu'aux heures où elle gardait les vaches au pré de la fontaine.

A tous les jeunes gens qui la demandaient pour danser, elle répondait invariablement :

— Merci, monsieur, je ne sais pas...

Les filles étant abondantes, ce soir-là, les inconnus n'insistaient guère ; mais il n'en était pas de même des jeunes garçons de Rigny qui avaient été ses camarades de catéchisme et qui la tutoyaient : de ceux-là, elle avait de la peine à se défaire. Finalement elle se laissa convaincre par l'un d'eux et partit avec lui pour une polka. Le manque d'habitude fit qu'elle eut le vertige ; à la fin, quand

son danseur, après l'avoir embrassée, l'abandonna, elle faillit choir, eut du mal à regagner sa place.

Quelques instants plus tard, Maria fut accostée par Francine Lacroix, sa camarade, qui semblait légèrement dépitée.

— Eh bien, Maria, t'amuses-tu un peu ?

Et, comme Maria lui objectait qu'elle en était bien empêchée, ne sachant pas danser :

— Bête, va ! C'est justement des soirs comme ça qu'on apprend : c'est tellement serré que personne ne peut voir si l'on danse bien ou mal ; et puis on ne risque pas de tomber, on est calé de partout.

— Tu as bien raison ! dit Maria, qui s'efforçait de sourire.

Et, après un silence :

— Ton Jean n'est donc pas venu ? Je ne l'aperçois pas.

La petite brunette eut une moue :

— Il est bien venu ; nous nous sommes rencontrés tout à l'heure, là, près de l'église. Seulement, ma chère, figure-toi qu'il est un peu lancé : il m'a laissée pour aller boire, mais il doit me rejoindre ici...

Francine reparut, entraînée pour une valse par un garçon qui n'était pas Jean. Réconfortée par les joyeux propos de sa camarade, Maria fit bon accueil au premier danseur qui la vint demander. Mais comme ils pivotaient sur place, ne pouvant se mettre en mouvement faute d'espace, le garçon lui débita un compliment grossier, suivi d'une invitation à faire un tour de promenade au dehors. Confuse et froissée, elle ne voulut même pas achever la danse accordée. Elle n'eut plus que le désir de voir paraître son père.

— Tiens, tu es donc là toute seule, Maria ?

Abîmée dans ses réflexions, la jeune fille regardait distraitement les guirlandes de papier, jaunes, bleues et roses, qui couraient au plafond, mal éclairées par trois lampes à pétrole, dont la poussière et la fumée voilaient d'une buée sale la lumière maigre. Elle baissa les yeux sur celui qui lui parlait avec un étonnement craintif, d'abord, puis avec un sourire de satisfaction : elle avait reconnu Jacques Lacroix. Il demeurait planté devant elle, avec son allure gauche de bon géant qui n'ose rien.

— Oui, comme tu vois, mon pauvre Jacques, je suis toute seule : si tu veux me tenir compagnie?...

— Je ne demande pas mieux.

Il s'assit près de la jeune fille, et répondit à toutes les questions qu'elle s'avisa de lui poser sur les uns et les autres; tout en répondant, il caressait doucement l'une de ses mains, qu'elle lui abandonnait de bonne grâce. Il faisait très chaud : des relents de souffles avinés, de tabac, d'eau de Cologne et de sueur viciaient l'atmosphère qui devenait irrespirable. Henriette, Jeanne, Francine avaient disparu tout à fait.

Au long des banquettes, trois ivrognes titubants passaient, embrassant les filles et les interpellant. Ils allaient, débraillés, le geste canaille et le regard abruti, ayant à la bouche des cigarettes éteintes; et ils parlaient d'une voix rauque.

— Et va donc, « wagon » ! .. c'est plus de ton âge !

L'un d'eux disait cela méchamment, arrêté devant la pauvre fille en corsage à pois roses,

immobile à droite de Maria. Il disait cela pour faire de l'épate, avec un faux accent voyou, traînard, insupportable.

Le second redoubla :

— Regardez-moi ce beau visage ! Quel tableau !

Et, pour ne pas être en reste, le troisième y alla aussi d'une phrase spirituelle :

— Si ce n'était de sa figure qui la défigure, elle ne serait pas trop mal !

Au milieu du tohu-bohu, les faits et gestes des ivrognes n'étaient guère remarqués : leurs paroles se perdaient, ainsi que les mille bruits du bal, dans une seule rumeur bourdonnante et confuse. Les voisins immédiats de la pauvre fille — Maria, Jacques et quelques autres — furent seuls témoins de son trouble et de son impuissance devant ces lâches insultes que personne ne devait relever. En s'entendant dire ainsi publiquement qu'elle était laide et qu'elle était vieille, elle eut sans doute l'intuition que c'était fini, absolument fini, que jamais aucun garçon ne voudrait d'elle, que son lot était de vivre solitaire, dédaignée, bafouée par tous. Et, dès qu'ils l'eurent laissée,

elle se retira : on la vit s'enfoncer dans la cohue des danseurs ; elle dut gagner la sortie, se réfugier dans quelque endroit désert pour pleurer à l'aise l'écrroulement de son suprême espoir.

Cependant les trois ivrognes continuaient leur promenade titubante. Repoussés par les danseurs qui s'apprêtaient pour un quadrille, ils se jetaient sur les spectateurs des banquettes, leur écrasant les pieds, s'accoudant au mur par-dessus leurs têtes.

Maria, tout à l'heure, avait tressailli en reconnaissant, dans le premier de ces garçons avinés, Jean Peyrat, l'amoureux de Francine. Son visage glabre au menton proéminent avait une telle expression de bestialité stupide qu'elle se blottit au long du mur, effrayée, lorsque parvenu à sa hauteur, il fixa sur elle ses gros yeux aux clignotements rapides. Après un instant, il prononça, enthousiaste, avec son même faux accent faubourien :

— C'est qu'elle est *rien chouette*, la petite *même* !... Faut que je t'embrasse, mon bijou...

Et, sans attendre plus, il posa ses mains sur les épaules de la jeune fille interloquée, lui appliqua deux gros baisers sur les joues.

Maria sentit le rouge de la honte l'empourprer en même temps que l'odeur du souffle aviné lui donnait des nausées.

Mais ce n'était pas tout : le deuxième ivrogne dit à son tour :

— Moi aussi, moi aussi!... C'est vrai que vous êtes jolie, mam'zelle.

Mais Jacques, s'étant levé, se plaça devant Maria et, de ses bras robustes, écarta les importuns.

— Halte-là, les enfants! Vous êtes soûls! allez vous coucher.

Ils le contemplèrent, surpris, ne sachant trop s'ils devaient rire ou se fâcher. Mais, plus sots que méchants, comprenant peut-être, d'ailleurs, qu'ils n'étaient pas en état de lutter, ils n'insistèrent pas. Peyrat seul eut une velléité de révolte :

— C'est pas la peine de *rouspéter*!... est-ce que tu penses qu'on va te la manger, ta femme?

Plus sage, le troisième dit :

— *Tè!* il y a le type!... Ça m'étonnait aussi, de voir toute seule cette charmante petite... Son type la garde : laissons-les!

Il gagna, suivi des deux autres, le coin sombre des matrones et cria philosophiquement :

— Nous allons embrasser les belles-mères : ce sera moins scabreux !

De fait, ils se mirent tous les trois à bécoter les bonnes femmes, tout en leur contant des boniments salés qui les faisaient rire.

Maria tremblait, toujours troublée, fort pâle. Jacques se rassit auprès d'elle, lui reprit la main.

— Ils t'ont fait peur, ces farceurs-là ?

— Dame, ce sont de bien vilains messieurs... Je ne ferai pas de compliment à Francine du fils de son maître : c'est lui qui m'a embrassée.

— Ah ! c'est le fils Peyrat ? fit-il, songeur.

Peut-être savait-il que ce garçon courtisait sa sœur : il le suivit du regard, le vit monter sur l'estrade et déranger les musiciens de l'orchestre.

— Tu n'as pas l'air de t'amuser : veux-tu que nous dansions ? proposa Jacques d'une voix tendre.

— Non, pas ici... Je voudrais que tu me conduises chez Rambert : j'y trouverai peut-être mon père ; il doit sûrement être arrivé.

Ils se levèrent et Jacques, marchant le premier, joua des coudes pour se frayer un passage ; derrière lui, Maria se hâtait, baissant les yeux, craignant d'être observée. Pour déboucher dans la rue, il fallait traverser la cuisine ou la salle du café : ils choisirent la cuisine. L'escalier qui desservait le premier étage partait de là. Le jeune homme, l'indiquant à sa compagne, ajouta mystérieusement :

— Tiens, c'est par ici que les amoureux vont se cacher ; il y a, au premier, des chambres discrètes à leur intention... Je crois justement que tes cousines descendent...

Maria, levant les yeux, aperçut, en effet, Henriette et Jeanne escortées de Gagnère et de Boursat ; tous les quatre paraissaient très gais, très animés. Vite, elle et Jacques se rejetèrent dans l'ombre : ils ne voulaient pas être des gêneurs.

Mais cela les rapprocha du réduit où la mère Lacroix, accroupie devant un baquet d'eau tiède, rinçait hâtivement les verres que les filles de service apportaient du café. Jacques

lui dit quelques mots ; et la petite, après une hésitation, se montra aussi :

— C'est ici que vous faites la fête, Nette ? Est-ce bien amusant ?

— Pas trop... Ah ! tiens, c'est toi, Maria !

— Mais oui, et avec Jacques pour cavalier ! dit-elle bravement.

— Par exemple, ça m'étonne de lui !... il n'est pourtant guère galant, d'habitude !... Allons, tâchez de vous distraire le plus possible : c'est de votre âge... On n'est pas si longtemps jeune !... Moi, je profite quand même un peu de la musique : tenez, on joue une valse... Puis, j'entends les cris, les exclamations des gueulards, les chocs de pieds des chahuteurs, les plaintes des clients grincheux qui viennent ici relancer madame Grenier, les colloques souvent assez vifs de celle-ci avec ses serveuses : c'est ma part de fête !...

Et elle recommença de plonger ses verres : l'eau du baquet, dans la demi-obscurité, semblait noire.

La nuit était calme et chaude et, sous la scintillation d'innombrables étoiles, le ciel

apparaissait d'un magnifique bleu turquoise. Maria respira longuement, comme sortant d'un cauchemar.

— Accepte mon bras, dit Jacques, soudain résolu : nous ferons un tour sur la place.

— Non, non : nous pourrions rencontrer mon père, et il se fâcherait.

— Mais tout le monde, ce soir, se promène ainsi : regarde plutôt !

En effet, bras dessus, bras dessous, maints couples circulaient lentement. Des familles s'en allaient ; les parents traînaient par la main leurs enfants chargés de jouets et de vases gagnés aux loteries, portaient les tout petits ensommeillés.

— Non, répéta-t-elle encore, il y a trop de méchantes langues : nous nous en repentirions par la suite.

Elle était troublée de se voir ainsi toute seule avec Jacques : elle s'imaginait commettre une action très vilaine et répréhensible dont on lui demanderait compte, — ses parents, d'abord, et, peut-être aussi, le bon Dieu et la Vierge, plus tard.

Silencieusement, par le chemin le plus court,

ils gagnèrent le bal Rambert, à l'angle de la place et de la route de Cos. A ce bal Rambert, il y avait plus d'orgueil et d'ostentation, moins de laisser-aller, moins de sauvagerie primitive, beaucoup plus de malice et pas plus de morale. Les garçons gardaient une tenue correcte ; les filles avaient un air plus compassé ; les menus scandales se cachaient mieux ; là on s'attachait à sauver les apparences.

Dès qu'elle fut installée, Maria, impatiente de rencontrer son père, pria Jacques d'aller voir s'il n'était pas dans une des salles du café. Pendant l'absence de son compagnon, elle eut la surprise d'aviser Paul Bouguin, de Cos, qui dansait avec une petite maigriote aux yeux égrillards, aux cheveux fous. Lui l'aperçut aussi et, sitôt la polka terminée, il vint, avec sa toujours même assurance de beau parleur, lui offrir ses hommages. Il était en jaquette noire, un camélia piqué à la boutonnière ; ses cheveux blonds étaient peignés à la dernière mode ; et son visage fin, d'être coloré par la chaleur et l'exercice, avait un charme inaccoutumé. Maria consentit à danser avec lui une scottish, mais la maigriote aux yeux égrillards

et aux cheveux fous, qui les regardait, sembla fâchée.

— Vous avez abandonné votre cavalière habituelle, dit Maria ; elle nous fait de vilains yeux. Allez donc bien vite la rejoindre !

— Bah ! Quelque autre se dévouera... C'est une petite de Cos, une voisine... Elle est venue avec son frère, qui est un de mes bons camarades.

Il omit d'avouer que cette jeune fille était depuis quelque temps son amie très intime, et que cette fugue à Rigny avait été préméditée entre eux depuis plusieurs jours.

Jacques reparut : il avait fouillé les deux salles du café Rambert, puis était allé chez Verjat, le troisième débitant, puis avait fait le tour de la place, et tout cela sans découvrir Vaureil.

Comme il achevait de rendre compte de sa mission à sa compagne désappointée, un homme de Siraudin se présenta.

— Ah ! enfin, te voilà, petite !... Je suis chargé de te dire que ton père ne viendra pas : il a été indisposé, ce soir. Ta mère te prie bien de rentrer de bonne heure avec tes parentes.

Cette nouvelle affecta beaucoup la pauvre. Ah ! misère ! il était donc dit qu'elle n'aurait que des ennuis au cours de cette soirée, après laquelle elle avait tant soupiré, dont elle s'était promis tant de joie ! Elle souffrit de se sentir naïve et inexpérimentée dans cette cohue de la fête où elle devinait des embûches et des pièges. Maintenant, elle n'avait plus que le désir de se retrouver dans la petite maison de Jonçay, de se coucher tranquille en son lit du coin gauche.

— Tu sais, Maria, dit Jacques, je suis à ta disposition pour te reconduire jusqu'à la porte de chez vous quand tu voudras t'en aller.

Elle lui sut gré de cette phrase obligeante qui venait à point secourir sa désolation secrète. Mais, en même temps, elle fut tentée de s'effrayer un peu parce qu'il la prenait ainsi sous sa protection, qu'il lui témoignait tant de prévenance. Il était déjà plus familier : il se permettait de longs regards tendres. Certes il avait été jadis le compagnon de ses jeux enfantins : était-ce une raison suffisante pour expliquer, pour excuser son empressement ?... Mais voilà qu'elle aussi l'examina

bien en face, et tout de suite elle fut rassurée : non, non, il ne pouvait avoir de projets malhonnêtes, ce bon géant à figure timide. Elle eut même une idée plaisante : elle lui trouvait une tête de dogue très fidèle et très aimant. Elle établit un parallèle entre Castor et lui : c'était, chez l'un et chez l'autre, le même bon regard adoucissant la physionomie rude.

— Tu m'avais promis qu'ici nous danserions, dit Jacques brusquement.

— Eh bien, à ta disposition !

Il ne connaissait que la polka : ils en firent deux et, entre les deux, une mazurka qu'ils dansèrent en polka... Ça ne se voyait pas : on était bien trop serré !

Chez Rambert, — bal chic, — dans l'intervalle qui séparait les deux parties d'une même danse, les jeunes gens offraient le bras à leurs cavalières et les groupes circulaient autour de la salle en devisant... Ce qu'il était fier, le brave Jacques, de figurer dans le cortège avec Maria ! Il avait parfois, à l'adresse des spectateurs rangés sur les banquettes, des regards qui voulaient dire :

« Hein, moi aussi, j'en ai une ! » et ce n'est pas la plus mal, encore !... »

Mais ses allures de « pas dégourdi » et son costume de coutil déjà passé le faisaient remarquer parmi les autres, commis de magasin, fonctionnaires aux mains blanches, artisans, beaux parleurs et ruraux fortunés : les malveillants le dévisageaient en chuchotant.

Malgré sa timidité, malgré sa gaucherie, il continuait d'être plein d'attentions pour sa compagne, — peiné seulement de ne pouvoir toujours lui murmurer des douceurs, comme faisaient à leurs cavalières les élégants du bal. Il se torturait le cerveau — en vain, hélas ! — pour inventer de jolies phrases.

Maria se plaignant d'avoir soif, il lui offrit un rafraîchissement, qu'elle refusa par appréhension de se montrer dans le café avec lui. Paul Bouguin avait disparu, ainsi que la maigrïote aux cheveux fous.

« A minuit, pas plus tard, vous rentrerez bien gentiment vous coucher », avait dit Clémence aux trois jeunes filles lors de leur départ.

Maria se rappela tout à coup cette parole, à

laquelle d'abord elle n'avait pas attaché autrement d'importance, croyant que la présence de son père la dispenserait de toute initiative. Elle la rapprocha du nouvel avis transmis par l'homme de Siraudin : « Dites à Maria que je l'attends de bonne heure... » Et, fiévreusement, elle consulta sa petite montre, qui marquait onze heures dix. Alors elle s'agita, fit part à Jacques de sa crainte : elle ne pourrait retrouver ses cousines assez tôt pour obéir aux injonctions de sa mère.

— Il faut, vois-tu, que nous nous mettions tout de suite en campagne pour les dénicher.

Ils sortirent, retournèrent chez Grenier, où ils rencontrèrent Henriette et Jeanne valsant avec leurs cavaliers habituels.

Aussitôt la danse terminée, Maria joignit Henriette, que Gagnère enlaçait dans un coin.

— Je t'annonce, ma cousine, que mon père n'est pas venu, et, si nous voulons être rentrées à minuit comme nous l'avons promis, il est grand temps de partir.

— Mon oncle n'est pas là ? Tant mieux !... Nous resterons autant que nous voudrons, au

moins... Tu comprends que je m'en bats l'œil, de ce que nous avons promis ! C'est à présent qu'on s'amuse le plus.

Et Jeanne, qui s'avavançait, conclut :

— Nous filerons à deux heures, pas avant ! Ce n'est qu'une fois par an la fête de Rigny, après tout !

— Mais ma mère se fâchera, et puis notre grand'mère...

— Oh ! bien, si tu t'inquiètes de ça !... Elles auront deux peines, parbleu, celle de commencer et celle de finir.

Alors Maria dit résolument, désignant Jacques :

— Vous savez que j'ai un compagnon de route qui m'emmènera quand je voudrai ; mais vous ne serez nullement forcées de venir avec nous : Francine va être bientôt prête et nous nous en irons tous les trois.

C'était un mensonge : elle n'avait pas revu Francine ; mais elle voulait leur faire croire que tout était réglé ainsi, car les cousines auraient refusé d'admettre qu'elle dût partir seule avec Jacques. Henriette et Jeanne se regardèrent. Cela les ennuyait, au fond, de rentrer seules,

très tard, dans cette maison étrangère : elles se firent suppliantes.

— Il ne faut pas partir sans nous, voyons, ma petite Maria : tu patienteras bien encore un moment.

— Veux-tu que nous retournions un peu chez Rambert ? dit Jacques ; et, quand tu en auras tout à fait assez, nous reviendrons prendre ici tes cousines ?

Elle y consentit et demeura une bonne heure encore.

Devant l'auberge Grenier, ils se trouvèrent enfin, tous les six pour le départ : Maria et Jacques, Henriette, Jeanne, et leurs amoureux. Gagnère et Boursat, à cause de Maria, semblaient embarrassés ; ils se tenaient un peu à l'écart, l'air piteux.

— C'est qu'ils voudraient nous accompagner, hasarda Jeanne. Et qui nous empêche de nous en aller tous, bras dessus bras dessous?... Allons, Maria, ouvre la marche avec ton voisin.

— Bien sûr ! dit Jacques ; ce sera comme un cortège de noces.

— Allons, je veux bien ! acquiesça enfin

Maria, que des scrupules contradictoires tourmentaient.

Elle accepta le bras de Jacques; ils partirent. Jeanne suivit avec Boursat, mais en réservant tout de suite un intervalle de dix mètres. Et derrière eux, Henriette, avec Gagnère, agit de même.

La lune était couchée, mais les milliers de petites étoiles scintillaient toujours dans le ciel azuré, perçaient les ténèbres d'une demi-clarté délicieuse. La chaussée de la route s'apercevait en avant, très loin, blanchâtre entre les haies noires et la grande ombre des champs. Une légère brise de nord-est atténuait la lourdeur de l'atmosphère estivale. Maria, qui ne s'était munie d'aucune pèlerine, d'aucun fichu, frissonnait au souffle de cette brise fraîche. A vrai dire, son émotion d'être seule dans la nuit au bras d'un garçon aurait suffi à la faire un peu trembler...

Ils s'en allaient très sages, sans presque se rien dire. Le silence nocturne est une cause de trouble chez les êtres jeunes et d'un naturel peu téméraire. Aussi Jacques parlait-il moins encore que dans les salles éclairées de Rigny.

Mais il se grisait de ce tête-à-tête inespéré, si doux, et qui lui ouvrait par instants des perspectives radieuses.

Les deux autres couples suivaient sans hâte, laissant à dessein s'augmenter les distances ; même ils faisaient halte dans toutes les taches noires que les arbres de la bouchure projetaient sur la chaussée blanche. Jacques et Maria, qui se retournaient fréquemment, s'égayèrent de leur manège : ils semblaient apprécier de haut, en personnages sérieux que n'intéressent guère ces futilités, les façons des amoureux. Des garçons les dépassèrent qui, très gais, un peu avinés sans doute, chantaient la « Tyrolienne des Pyrénées » :

Halte-là ! halte-là ! halte-là !...

Les montagnards, les montagnards...

Halte-là ! halte-là ! halte-là !...

Les montagnards sont là !

Ils chantaient en chœur ce refrain qu'ils répétaient quatre ou cinq fois de suite. Instinctivement, Jacques et sa compagne s'approchèrent du fossé pour se blottir dans l'ombre de la haie.

— Encore deux qui ne se font pas de bile ! dit l'un des chanteurs qui les avait aperçus. Ce qu'il y en a, ce soir des fricassées de museaux !

Un autre ajouta une ineptie plus grossière, et Maria se pressa contre son cavalier, craintivement. Mais ils arrivaient à la grande rue de Jonçay ; ils s'y engagèrent et firent halte, attendant les autres, cependant que les jeunes gens s'éloignaient dans la direction de Vazeuil, en chantant toujours :

Halte-là ! halte-là ! halte-là !...

Les montagnards, les montagnards...

Alors Maria eut pour son ami une pensée de gratitude :

— Je t'ai fait passer une triste soirée, mon pauvre Jacques...

— Une très bonne soirée, au contraire !... Et si tu me disais que cela t'a fait plaisir que je te tienne compagnie, je serais tout à fait heureux.

— Mais sûr que cela m'a fait plaisir !... Et beaucoup !... affirma la jeune fille, spontanément.

— Merci, petite, merci, répliqua-t-il, très ému.

Et soudain, audacieux, pour lui faire com-

prendre quels sentiments l'agitaient, il l'enlaça de son bras robuste, l'attira tout contre lui et l'embrassa fraternellement.

— Ma récompense ! dit-il. Est-ce de bon cœur, au moins, que tu me la laisses prendre ?

Elle ne répondit rien. Mais comme il semblait vouloir s'enhardir, mettant un baiser passionné sur sa nuque, dans les cheveux rebelles :

— Assez ! dit-elle, lâche-moi...

Et elle se dégagea brusquement. Il reprit, très doux :

— Tu es fâchée ?

— Non, mais...

— Un peu, je vois ça... Allons, tu me pardonnes, dis?... Je vais être soldat dans trois mois : je m'en irai bien loin ; tu seras mariée quand je reviendrai ; jamais plus, peut-être, je n'aurai l'occasion de t'embrasser...

Il parlait à mi-voix, d'un ton infiniment attristé, comme suppliant ; elle en fut remuée, et, en guise de réconciliation, elle lui serra la main.

Castor était alarmé par ces chants qu'il entendait sur la route : il aboyait en avançant

toujours; et, quand il fut près de sa jeune maîtresse, il la flaira, quêtant une caresse. Heureuse de sentir le gîte proche, Maria frôla plusieurs fois de sa main la grosse tête tigrée du berger-dogue.

Jeanne et Boursat arrivaient enfin, et l'autre couple n'était plus qu'à dix mètres. En une dernière embrassade très correcte, le petit brun et le grand blond prirent congé de leurs bonnes amies. Jacques resta jusqu'au bout le compagnon des trois jeunes filles. Seulement, sous prétexte que la rue était trop cahoteuse, Maria refusa son bras. Mais, devant la maison, elle lui dit de nouveau :

— Allons, merci, merci bien !

Et cela était si sincère qu'il en fut encore délicieusement remué.

Francine ne rentra que vers quatre heures du matin, en même temps que sa mère.

Dans la journée, après déjeuner, la mère Denier, avec Henriette et Jeanne, repartit pour Vazeuil; Jacques s'en fut à Saint-Ponayre et Francine au Gérain.

XI

Du côté de Fléchaux, le soleil vif et rouge avait surgi, et il s'élevait rapidement, tout en gagnant sur Saint-Ponayre. Les coteaux étaient baignés par sa lumière matinale, mais dans la vallée, au long du ruisseau, un peu de brume floconneuse traînait encore, qui s'allégeait, s'amenuisait avant de se dissiper tout à fait.

Vaureil et sa fille, avec les quatre vaches attelées à la charrue, pénétrèrent dans leur champ de Terrefort, qui venait de produire la récolte de froment : il s'agissait de le labourer tout de suite afin qu'on le pût ensemen- cer en orge, en avoine d'hiver et en seigle. Il y

avait eu, l'avant-veille, un orage qui avait donné de l'eau, assez, croyait Vaureil, pour permettre de labourer aisément. Clémence, habituellement, allait toucher les vaches, mais, très souffrante d'une migraine, ce matin-là, elle n'avait pu partir, et Maria, bien à contre-cœur, la suppléait.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le bas du champ pour commencer, une dizaine de perdrix grises s'envolèrent précipitamment d'un sillon et disparurent vers Fazière. Mais l'une, après s'être enlevée péniblement, retomba cinquante mètres plus loin. Comme elle courait très vite pour se réfugier dans la bouchure, Castor lui donna la chasse. Vaureil, qui tournait la tête pour suivre des yeux l'envol des oiseaux, abandonna la charrue et s'élança lui-même en brandissant l'aiguillon.

— Attrape-la, Castor, attrape-la!...

Il n'épargnait pas sa peine, le brave Castor, mais elle se cachait si bien qu'il ne pouvait la découvrir sous les buissons.

Alors Vaureil passa dans le champ de Siraudin, où il y avait, doublant la bouchure, un grand fossé tout plein de ronces qui pouvait abriter la

pauvre petite blessée. Il gratta de sa gaule dans l'épineux fouillis, finit par apercevoir la perdrix qui filait en dessous, mais ne put l'empoigner dans les feuilles sèches. Ayant hélé le chien, il se jeta au milieu des broussailles, déchira son pantalon, ses mains. Au bout du fossé, entre des racines d'érable où elle s'était tapie, elle fut saisie par Castor qui la roula entre ses dents, la meurtrit, la souilla, jusqu'au moment où son maître survenant lui fit lâcher prise.

C'était une perdrix de l'année, pas bien grosse : elle avait été blessée, sans doute, le jour de l'ouverture, deux semaines auparavant ; depuis, elle avait mené une existence lamentable, abandonnant ses compagnes dès la première alerte de la matinée, les rejoignant seulement le soir, à la tombée de nuit propice : ç'avait été un long martyre de deux semaines dans cette vie de deux mois...

Maria touchait les vaches en petite camisole du matin ; son grand chapeau de paille abritait l'ébouriffement de ses cheveux non peignés.

— Allons, Mignonne, Rosée, marchez un

peu, voyons!... vous autres aussi, Brunette, Finette!...

Vaureil avait raison : la terre argileuse était suffisamment trempée ; le soc l'entamait sans effort. Un sillon brun, d'où s'exhalait une fumée légère, se déroula bien vite au long du champ ; deux pies, une demi-douzaine de bergeronnettes sautillaient sur les mottes humides, cherchant des insectes, des larves, des vers.

— Allons donc, Brunette, Finette!...

C'était d'un ton quelque peu indifférent que Maria commandait les bêtes ; son regard errait à l'horizon, vers la côte du bois des Fées, et son esprit était souvent plus loin encore. Le soleil montait toujours : il avait conquis tous les replis du vallon ; nulle trace de brume ne subsistait. Mais cette chaude lumière de septembre n'éclairait plus que des chaumes nus, des jachères jaunies, des guérets grisâtres. Il n'y avait de fraîcheur verte que dans les rares prairies non pâturées ; en leur verdure, les colchiques d'automne mettaient le contraste de leurs demi-cercles roses.

— Allons, mes belles, marchez vite, voyons!...

Aux Cornillards, on battait à la machine. Maria contemplait, par instants, les tourbillons de fumée noire qui s'élevaient en spirales épaisses vers le grand ciel bleu. On entendait le bourdonnement de la batteuse et le bruit continu des volants de la locomobile motrice. On voyait même les hommes s'agiter sur les meules, transportant les gerbes, entassant la paille.

Lorsque les vaches s'écartaient de la ligne droite ou bien quand elles n'allaient pas assez vite, Vaureil, mécontent, grommelait un vilain mot, même une apostrophe irritée, — juron ou blasphème ; — alors Maria les touchait de son aiguillon et les excitait d'une voix un peu tremblante.

Mais le travail étant si facile, le père était plutôt de bonne humeur, et, tout en regardant avec satisfaction la terre retournée, la terre productive et bonne qu'il aimait tant, il causait de ses travaux passés, de ses projets, de ses espoirs. Il avait nivelé jadis et patiemment épierré toutes les pièces de sa propriété. Dans cette Terrefort même, il avait défriché un bas-fond broussailleux, inculte ; il avait défoncé un

large espace de sous-sol caillouteux, extrait de gros rochers un peu partout; et il voulait maintenant combler la mare, à droite de la claie, parce qu'elle ne conservait pas l'eau, et en creuser une nouvelle au coin opposé, là où la terre était le plus argileuse; il voulait arracher un gros chêne creux et greffer dans la bouchure du haut deux pommiers sauvageons... Avec force détails il racontait à Maria tout cela; mais il se doutait bien que ces choses l'intéressaient peu, car elle bâillait fréquemment, s'ennuyait.

— Ce n'est pas dans tes goûts, ma fille, le travail de la campagne.

— Ça dépend quelle sorte de travail! Bien sûr qu'à toucher les vaches, je ne m'amuse guère...

— J'en ai bien connu, autrefois, des femmes qui étaient bouvières et qui travaillaient toujours dans les champs...

Maria ne répondait pas et Vaureil continuait, citait des exemples, faisant des comparaisons entre l'autrefois qu'il regrettait et l'à présent qui l'attristait. Ces explications, que la jeune fille avait entendues trop souvent, lui devenaient agaçantes, oiseuses.

Le soleil montait toujours ; l'atmosphère devenait lourde ainsi qu'aux jours d'orage. Les bergeronnettes, les pies continuaient à frétiler autour de l'attelage et deux corbeaux disgracieux étaient venus aussi, qui mangeaient des vers dans le sillon nouveau.

Le chapeau ramené sur les yeux, s'efforçant de grossir sa voix, Maria répétait sa mélopée douce :

— Allons, marchez, Rosée, Mignonne, Brunette, Finette!...

Entre temps, elle s'absorbait dans une rêverie machinale. Il y avait plus de quinze jours déjà que la « Bonne-Dame » était passée : bien des épisodes qui, sur l'heure, lui avaient semblé importants n'avaient plus en sa mémoire qu'un relief insignifiant, se perdaient dans le vague de l'oubli où s'abîment toutes choses. Mais ce qu'elle n'oubliait pas, c'était son découragement d'enfant timide, sa tristesse dans la salle de bal, parmi la foule grossière des amuseurs ; et ce qu'elle n'oubliait pas non plus, c'était la constance de Jacques Lacroix à lui être agréable, c'étaient ses pressions de mains, ses regards, son baiser passionné de la

fin, et toute la tendresse inexprimée qu'elle avait devinée en sa façon d'être.

— Tu ne vois donc pas, Maria, la Brunette qui a quitté la raie ?

Cette interruption du père vint troubler sa songerie. Elle allongea la gaule, piqua la vache pour qu'elle revînt au sillon, puis elle s'efforça de ne penser à rien, de s'appliquer seulement à la bonne direction des bêtes. Mais la songerie se continua malgré tout.

Le dimanche précédent, comme elle partait pour la grand'messe, le père Pinel s'était trouvé dans le chemin et, toujours gai, il l'avait félicitée d'être très belle, lui avait dit qu'elle n'allait pas manquer d'avoir bientôt des amoureux. Toute rougissante, elle s'en était défendue, se disant trop jeune.

— Allons, avait-il repris, nous verrons ça, si tu es trop jeune!... Mignonne comme tu l'es et fille unique, tu vas voir s'ils tardent à rappliquer, les épouseux!...

Elle comprenait que le père Pinel avait été sincère : des jeunes gens n'allaient pas tarder à venir qui déclareraient l'aimer de toute leur âme, alors qu'ils guigneraient peut-être seule-

ment le patrimoine familial. Que leur répondrait-elle, à ces soupirants plus ou moins enflammés? Comment saurait-elle choisir celui qui la devait posséder à jamais dans le mariage? Y en aurait-il un qui lui ferait battre le cœur plus fort et plus vite, un qui serait le préféré, l'élu, et vers qui tendraient toutes ses pensées? Non, il ne lui semblait pas qu'elle pût aimer ainsi un jeune homme... Puis elle essaya de se représenter comment devrait être le garçon qui lui agréerait comme mari : elle le voudrait tranquille et réservé, avec de l'intelligence et du cœur, un peu de savoir-vivre, une certaine délicatesse de sentiments. Mais voilà : s'en trouverait-il un réunissant ces qualités? Parmi ceux qu'elle connaissait, aucun ne lui semblait approcher de son idéal, sauf peut-être Paul Bouguin, le frère de Lucie ; — mais ses manières aisées, son parler facile l'intimidaient un peu, maintenant qu'elle était redevenue campagnarde. — Dans un autre genre, Jacques Lacroix l'avait quasi réalisé le soir de la fête, son idéal : elle se sentit rougir...

— Allons, Rosée, Brunette, Finette !...

— Mignonne, veux-tu avancer, sacré chameau ! fit Vaureil en même temps.

Les rudes apostrophes du père contrastaient singulièrement avec les exhortations calmes de la fille, et plus encore avec ses pensées.

L'imagination de Maria continuait de vagabonder. Quel avenir serait le sien ? Quelle destinée lui était réservée ? Son mariage déciderait presque entièrement de tout : alors cet acte lui apparut quasi effrayant, tellement il était gros de conséquences. Et il lui vint une idée philosophique :

« Nous avançons dans la vie, ignorants, chaque jour, de ce que sera l'étape du lendemain. Nous allons comme la goutte d'eau que l'inévitable courant entraîne vers la rivière, vers le fleuve et vers la mer. Nous sommes roulés inconsciemment par le courant des jours, qu'on ne peut ni remonter, ni descendre plus vite... Et cela est très triste, à moins que ce ne soit très heureux... »

Le sifflement de la locomobile, aux Cornillards, fit tressaillir la jeune fille, perdue en ses réflexions. Ce coup de sifflet annonçait le repas du matin : le bourdonnement décrut,

puis s'arrêta ; la fumée, la poussière s'allégèrent ; les ouvriers quittèrent les meules

« Les pauvres gens l'ont bien gagné, leur déjeuner ! » se dit Maria.

Elle contempla ensuite leur œuvre, à eux : trois planches — de dix sillons chacune — étaient retournées déjà, formant un rectangle brun, — rougeâtre même aux veines de pure argile, — qui tranchait sur le blanc sale du chaume.

Guêtré jusqu'aux genoux, précédé d'un grand lévrier couleur feu, arriva Vincent, l'un des gardes des Saurêts. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'aspect bonasse, malgré sa grande réputation de sévérité. Il parla du temps et du gibier ; il eut une phrase de mépris pour le vieux Pinel, bien facile à tenir à présent ; il raconta que M. Albert Breuron venait de partir pour un voyage en Angleterre et ne rentrerait qu'à la fin d'octobre... Vaureil, très affable, lui donnait la réplique, questionnait, s'intéressait. Après dix minutes de conversation, Vincent se retira ; il franchit la bouchure de gauche, passa dans un pré de Siraudin, où pâturait

une bande de génisses. Le lévrier, en flairant, les effraya : elles se rapprochèrent les unes des autres, pour se mettre en état de défense et quelques-unes beuglèrent. De les entendre, cela fit beugler aussi les vaches de l'attelage, surtout la Rosée qui, ayant un tout jeune veau, était plus impressionnable. Vaureil jura, selon sa coutume, et Maria, par des paroles douces, essaya de les calmer. Castor aboya et s'en fut rejoindre dans le pré de Siraudin le camarade couleur feu. Les vaches apaisées, Vaureil bougonna contre ce « sacré feignant » de garde, qui faisait des brèches dans toutes les bouchures.

Aux Cornillards, le mécanicien siffla pour la reprise, et, sur les meules, on vit de nouveau s'agiter les batteurs. Maria, que ces divers épisodes avait distraite un peu, se remit à s'ennuyer. Elle avait faim, n'ayant mangé le matin qu'un minuscule croûton de pain ; elle était très lasse, car, une raie sur deux, il lui fallait marcher dans le guéret, où ses sabots s'emplissaient de terre ; enfin elle avait bien chaud, car le soleil dardait ses rayons brûlants et l'atmosphère restait lourde d'électri-

cité latente. Mais ce ne fut qu'à neuf heures et demie que le père donna le signal du départ : ils dételèrent les vaches, qui commençaient à haleter ; ils secouèrent leurs sabots et s'en furent, silencieux, à pas lents.

A la maison, il y eut une discussion au sujet de cette perdrix que Castor avait prise.

— Tiens, mère, en voilà pour trente sous ! dit Vaureil tout d'abord, tendant l'oiseau à Clémence.

Et il ajouta :

— Il faudra la vendre aujourd'hui : par ce temps orageux, elle serait vite gâtée.

— C'est une jeune, plutôt petite, et amaigrie d'avoir trop souffert, dit Clémence en l'examinant ; et puis le chien l'a abîmée : on ne la vendra peut-être pas vingt sous....

— Si nous la mangions ? proposa Maria. Jamais encore je n'ai eu l'occasion de connaître le goût de la perdrix.

Mais le père répondit vivement :

— Trop cher pour nous, ça, ma fille !... Tu vois bien qu'il n'y a pas à manger là dedans pour vingt-cinq ou trente sous...

Maria n'insista pas, mais Clémence adopta son idée :

— On pourrait la mettre avec des choux. Ça nous ferait un bon goûter.

— Un goûter coûteux surtout... Et nous n'en aurions pas gros chacun !

— Nous en aurions bien assez, d'autant qu'il ne m'en faut guère à moi, aujourd'hui !... Et ça contenterait la petite.

— Allons ! eh bien, dame ! puisque que tu t'es mis ça dans la tête, fais donc à ta volonté !

— Si ça ne te va pas, la Maria ira la vendre à Rigny. Voilà tout.

— Je dis que c'est de l'argent jeté là-bas ; mais mangeons-la, mangeons-la, puisque vous y tenez !

C'était dit d'une voix enrouée où perçait la colère. Le ton démentait absolument les paroles.

Deux heures plus tard, la perdrix fut vendue vingt-deux sous par Maria, qui avait fait exprès le chemin du bourg.

Dans la soirée de ce même jour, vers trois heures, le facteur vint chez les Vaureil. Le

père battait son froment dans la grange, dont les deux portes charretières étaient ouvertes. Comme au vieux temps, il écosait encore au fléau toute sa récolte. Il s'était bien servi de la machine, une année d'abondance; mais il n'avait jamais voulu recommencer, ayant trouvé que cela revenait trop cher et que le travail n'était pas aussi bien fait : — en règle générale, il n'était content que du travail qu'il faisait lui-même. — Pendant les mois d'août et de septembre, il employait donc à battre, dans la chaleur et la poussière, la majeure partie de ses journées. Il accomplissait de bon cœur cette besogne de forçat, sous la double puissance de l'habitude et de l'intérêt. Il battait seul toujours, ne voulant pas engager d'ouvriers, trop coûteux en cette saison. Du matin au soir, on entendait les coups espacés, sourds et mélancoliques du fléau s'abattant sur la paille. Quand il y a, pour battre, une équipe de deux ou trois hommes, les coups, se succédant sans interruption presque, forment un ensemble harmonique, qui n'est pas sans charme; mais l'unique coup de l'unique batteur est triste profondément.

Très fier était Vaureil de battre ainsi toute sa récolte et il se moquait des autres petits cultivateurs qui recouraient à la machine. Deux fois par semaine, sa femme et sa fille venaient lui aider pour le vannage : Clémence tournait la manivelle ; Maria formait du grain nettoyé un tas, peu à peu grossi, dans lequel son père plongeait les mains voluptueusement, comme dans un tas d'or.

Le facteur, qui venait de Siraudin, passa devant la grange ouverte. Castor, qui était couché au milieu de l'entrée, avec mission d'empêcher les poules de picorer le grain battu, se leva en grognant sans aboyer, engourdi et las à cause de la chaleur. Le facteur le caressa pour l'apaiser et, sans s'arrêter, il cria gaiement à Vaureil :

— Trop chaud, mon ami, pour battre!... Vous allez étouffer.

— Que non!... Je suis habitué à la misère...

Le facteur tira l'entrousse, salua les femmes et, jovial, tendant une lettre à Maria :

— Tiens, des nouvelles de ton amoureux.

Elle répondit, très étonnée :

— Merci bien, monsieur François.

Il sortait déjà, son sac étant vide ; il se hâtait de rallier le château, où on le faisait rafraîchir parce qu'il rapportait à Cos le courrier à expédier.

La jeune fille était fort troublée de recevoir une missive dont elle ignorait la provenance. Elle la tourna et la retourna, étudia le timbre, constata qu'elle venait de Saint-Ponayre. Elle l'ouvrit et lut ceci, tandis que son visage se colorait jusqu'au rouge, puis au pourpre.

Saint-Ponayre, 1^{er} septembre.

« Ma chère Maria.

» C'est une démarche bien hardie que je viens faire auprès de toi, mais tu l'excuseras, je l'espère, et monsieur et madame Vaureil seront assez bons pour me pardonner aussi. J'en suis arrivé à ne plus pouvoir vivre : je préfère tout, même les plus mauvaises nouvelles, à la tristesse de ne pas savoir...

» Je te dirai donc que je suis attiré vers toi par un sentiment du cœur bien vif et que je pense à toi à toute heure du jour, et la

nuit quand je ne dors pas, et quand je dors aussi, dans mes rêves... Ma chère Maria, il y a longtemps que je t'admirais pour ta beauté, ta façon de parler, tes manières d'être avec le monde, mais je n'aurais jamais osé te le dire sans ce hasard qui nous a fait passer la soirée ensemble pour la fête de Rigny. C'est bien cela aussi qui a fait éclater mon amour plus fort qu'avant. Tu es si jolie, si aimable et tu parais si bonne!... Tu es si au-dessus des autres!... Oui, il y en a bien, des filles qui sont loin de te valoir et qui se moquent de moi parce qu'elles ne me trouvent pas assez dégourdi ; mais toi, au contraire, tu semblais te plaire en ma compagnie... Oh ! que j'aurais voulu pouvoir t'exprimer tout ce que je ressentais ! Et tu t'excusais de me faire perdre ma soirée... Mais c'est la plus belle soirée de ma vie que j'ai passée pour la fête !

» Seulement, ma chère Maria, tu vas sans doute me mépriser parce que je ne suis qu'un pauvre domestique qui n'a que ses bras pour toute fortune, et que ma situation est trop inférieure à la tienne. Je voudrais bien que tu ne sois pas plus riche que moi... Ou, plu-

tôt, non (car cela n'est pas un souhait en ta faveur), je voudrais être riche, moi, non par ambition, mais pour être digne de toi.

» Et il y a encore autre chose : mes trois années de service à accomplir. Je ne puis pas me dire bon à marier.

» Je comprends bien tout ça, mais après beaucoup d'hésitations, je me suis décidé quand même à t'écrire pour te faire part de mes sentiments. Si je n'ai pas de réponse ou une mauvaise réponse, je ne serai toujours pas plus malheureux qu'avant, et je serais tellement heureux si ta lettre me laissait un peu d'espoir !

» En terminant, je t'affirme que jamais un autre ne t'aimera mieux que moi, et que jamais je n'aimerai une autre fille autant que toi : et je t'affirme cela parce que j'en suis sûr.

» Reçois, ma chère Maria, mes salutations empressées autant que respectueuses.

JACQUES LACROIX,

» A la Grange-Neuve, commune de Saint-Ponayre »

A part quelques fautes d'orthographe, la

lettre était correcte, et une telle sincérité en émanait que Maria en fut émue. Elle fut aussi émue et toute en désarroi parce qu'elle se voyait forcée de faire à ses parents des aveux sur l'emploi de son temps la nuit de la fête. (Elle avait éludé adroitement les interrogations de sa mère touchant les détails de cette soirée, par crainte qu'elle ne lui fit des reproches.)

Clémence avait lâché son travail de couture : elle la regardait, questionneuse. Sans dire un mot, Maria lui donna la lettre et, baissant la tête, elle cacha son visage dans ses mains. La mère se récria :

— Tiens, c'est de Jacques Lacroix ! Une lettre d'amour !... Ah ! par exemple !...

Vaureil arriva sur ces entrefaites. Comme tous les campagnards, dont les journées s'écoulaient d'habitude sans nul imprévu, il était très curieux ; la moindre chose qui lui semblait sortir de l'ordinaire l'intriguait fortement : or, la visite du facteur était un événement d'importance.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? demandait-il, tout en se dirigeant vers le placard où

l'on plaçait les ustensiles de cuisine, la vaisselle et le seau d'eau.

Clémence dit d'un air tranquille :

— Oh! rien!... C'est une lettre pour la Maria.

Il but, coup sur coup, deux grandes tasses d'eau fraîche, puis toussa et cracha, la gorge irritée de poussière.

Après quoi, il vint s'asseoir sur la table, les jambes pendantes.

— Eh bien, voyons, de quoi s'agit-il?

Maria conservait son attitude piteuse d'enfant prise en faute. Ce fut encore la mère qui se chargea d'expliquer :

— Je te dis bien, c'est une lettre pour la petite : un garçon qui l'a vue à la fête et qui voudrait lui faire la cour.

— Quoi! un amoureux!...

Il ricana d'un gros rire et fourragea dans sa barbe rude :

— Ah! voilà qu'ils viennent déjà : ils savent bien qu'il y aura quelque chose à prendre... Qu'est-ce qu'il dit donc, ce beau garçon?

Vaureil lisait un peu l'imprimé; mais tout manuscrit lui semblait indéchiffrable

— Lis voir ! ordonna-t-il à sa femme.

Clémence obéit sans réplique ; il écouta gravement d'abord, puis avec un sourire de plus en plus malicieux et narquois. De temps à autre, il interrompait :

— Ah ! vous vous connaissez ?... Vous avez dansé ensemble pour la fête ?... Eh bien, il n'y a pas de mal ; lève donc la tête, voyons, Maria.

La pauvre enfant subissait un supplice intolérable : il lui semblait avoir au cœur la pointe d'une lame aiguë qui s'enfonçait davantage à toute phrase nouvelle, avivant chaque fois la douleur première. Un instant, pour se soumettre à l'ordre de son père, elle se résigna à montrer son visage pourpre, aux yeux gros de larmes ; mais, presque aussitôt, elle recommença de l'abriter dans ses mains.

Quand la mère énonça la signature suivie de l'adresse, Vaureil, d'un bond, descendit de la table.

— Quel est donc ce Jacques Lacroix ?... Ce n'est pas le garçon des voisins, le Jacques de la Nette, je suppose ?

— Mais si, c'est lui ! murmura Clémence.

Alors un accès de colère sauvage crispa la figure de Vaureil, et il tira sa barbe, plus furieusement :

— Ah ! c'est lui !... Eh bien ! il ne manque pas de toupet, ce gamin-là !... Un domestique !... Le fils d'un journalier et d'une laveuse de lessives ! non, c'est trop fort !... Comme ça, voilà un monsieur qui s'imagine que c'est pour lui donner notre fille que nous l'avons fait instruire comme une demoiselle ! Il s'imagine que c'est pour ses beaux yeux que nous travaillons ! Imbécile, va !... Je n'aurais jamais cru qu'un individu qui n'a rien, rien, rien, pas même peut-être des chemises à se mettre sur le dos, puisse avoir la bêtise ou l'audace de demander Maria, qui aura bien trente mille francs un jour : dame ! notre endroit, tel qu'il est, vaut vingt mille francs comme un sou ; et notre argent... et nous en mettons de côté tous les ans, de l'argent... C'est au moins sa vieille rosse de mère qui lui a fourré ça dans la tête ; ce n'est pas lui qui en aurait eu l'idée seul : il n'est pas assez dégourdi... Je me charge de lui dire son fait, à cette charogne de Nette !

Un blasphème trois fois répété acheva le déluge de paroles. D'ailleurs, après une pause de quelques instants, Vaureil recommença, s'en prit à sa fille :

— Et toi, Maria, tu lui as permis de te parler!... Je ne comprends pas ça, par exemple!... Mais il faut savoir qui tu es, ma fille, réfléchir un peu à ta position et ne pas te laisser fréquenter par le premier venu... Un domestique, est-ce possible, mon Dieu, est-ce possible!...

En proie à une surexcitation croissante, il martela de ses poings la table, continua son monologue haché qui finissait par n'avoir plus le moindre sens. Maria pleurait, avec de gros sanglots étouffés, la tête dans les mains toujours. La mère se taisait, immobile, mélancolique : non pas qu'elle fût, au même degré que son mari, scandalisée de la hardiesse de Jacques, mais cette lettre lui prouvait que sa fille était réellement en âge de se marier, qu'elle se donnerait à un étranger, qu'elle irait habiter ailleurs, dans une famille étrangère, qu'elle ne serait plus la compagne de tous les instants, — et la vieille demeure, après, serait sans charme...

Le soleil déclinant frappait en plein dans la fenêtre nue, traçant une longue rayure blanche sur le carrelage gris. Un orage éclatait vers le nord : on entendait, venant de Vazeuil, le grondement lointain du tonnerre. Maria, dans la même posture, sanglotait toujours.

— Enfin, que vas-tu lui dire, à cet abruti-là? demanda le père. Le mieux serait de ne pas lui répondre du tout.

Cette fois, la jeune fille leva la tête et, plus calme, presque résolue :

— Je vais lui écrire qu'il ne compte pas sur moi, que vous le trouvez trop pauvre, voilà tout. Mais je ne lui ferai pas l'impolitesse de le laisser sans nouvelles.

Elle expliqua toutes les allusions de la lettre à la soirée du 15 août; elle conta l'idylle de ses cousines, son désœuvrement, la rencontre de Jacques, ses attentions, ses prévenances : elle n'omit que le baiser passionné de la fin.

— Ah! oui, je comprends. Bien qu'il ait l'air bête, c'est un malin, c'est un rusé : tu vois à quoi il tendait, hein?

Vaureil se radoucissait peu à peu, sa fatuité lui revenait :

— N'aie crainte, va, il s'en trouvera bien d'autres pour te cajoler ! Si l'on t'avait connue pour ce que tu es, ce n'est pas un, mais dix, qui se seraient efforcés de te plaire, le soir de la fête... Aujourd'hui tout le monde court après l'argent.

Et il conclut :

— Une autre fois, garde tes distances ; ne permets plus au premier venu de t'accompagner : tu peux épouser bien mieux qu'un domestique, vois-tu, ma fille.

Observant qu'il s'apaisait, Clémence hasarda l'opinion qu'il serait ridicule de relancer la Nette pour un acte de son fils qu'elle ignorait sans nul doute : et il voulut bien promettre de laisser la voisine tranquille.

Cependant une pensée cruelle obsédait Maria :

« Ainsi, toute fille dont les parents ne sont pas *très pauvres* ne peut être aimée pour elle-même ; on la demande en mariage uniquement parce qu'elle a une situation avantageuse... »

Cette pensée lui fit mal. Était-ce vraiment dominé par de méchants calculs d'intérêt que Jacques s'était montré si dévoué, si amical, si

raisonnable? Quel abîme de monstrueux égoïsme était donc le cœur humain, alors!... Non! elle se dit que cela ne devait pas être, et se promit de lui garder toute sa sympathie...

Dans la courte lettre qu'elle lui écrivit le lendemain, elle l'avertit qu'il n'eût pas à espérer la réalisation de son rêve amoureux, mais elle lui laissait entendre qu'elle aussi regrettait cette différence de conditions, cette barrière qui les séparait... Elle l'éconduisait avec des formes, avec de la douceur : pour panser cette blessure qu'elle était obligée de faire, elle envoyait un baume généreux...

Et ce fut l'épilogue banal de sa première histoire d'amour.

XII

Cette même année, à la rentrée d'octobre, Paul Bouguin, recommandé par le maire de Cos, conseiller général, fut nommé instituteur-adjoint à Rigny. — L'année d'avant, il avait enseigné, pour ses débuts, dans un hameau éloigné, en montagne, où les habitants étaient arriérés et les communications difficiles, et il préférait avoir un poste aux environs, à cause surtout de la petite maigriote aux cheveux fous qui lui prodiguait ses faveurs.

Après la Toussaint, Maria Vaureil commença d'aller travailler chez madame Desvaux, la

couturière de Rigny : elle voulait y faire un stage de quelques mois pour se perfectionner dans l'art de la couture ; une bonne ménagère doit être experte en tout. Elle arrivait, le matin, vers huit heures, apportait son « goûter » dans un petit panier, comme au temps de ses années d'école, et regagnait Jonçay à la nuit tombante.

Madame Desvaux était la femme du menuisier ; elle habitait sur la place, en face de la croix, tout près de l'auberge Rambert, où Paul prenait pension. En passant pour aller déjeuner, il souriait à Maria et à ses compagnes de travail, qui levaient les yeux vers ce beau blond toujours gai et pas fier, et lui rendaient son sourire. Lorsqu'il disposait d'un moment, il entrait dans l'échoppe où travaillait Desvaux, échangeait quelques phrases avec lui, puis pénétrait dans l'atelier de couture, — atelier moins clair, moins propre, moins vaste que celui de sa mère à Cos. — Quand les trois ouvrières et les quatre apprenties étaient présentes, il n'y avait plus la place de s'y retourner. Néanmoins, et peut-être plus encore en raison du manque d'espace, Paul semblait

s'y plaire. C'est qu'il était là dans son élément. Dès sa prime jeunesse, il avait aimé à tâter les étoffes, à jouer avec les bobines de fil, à frôler les ouvrières. Précocement, longtemps avant l'âge de la puberté, il avait trouvé un plaisir voluptueux à respirer l'arome de leurs chignons, à glisser sa main dans leurs nuques lorsqu'elles étaient penchées sur leur ouvrage, à palper leurs formes, à sentir le contact de leur peau fraîche. C'est ainsi qu'il était devenu de bonne heure le séducteur type, pour qui l'art des phrases ensorceleuses et des attouchements grivois n'a plus de secret. Il eut vite fait de devenir le grand ami des trois filles du bourg qui étaient les ouvrières attitrées de madame Desvaux. Mais à Maria il s'abstenait de débiter des fadaïses.

Lucie était à Montcenin, pensionnaire chez la receveuse des postes, qui l'initiait aux arcanes de son métier. A sa sortie de Sainte-Anastasie, Lucie s'était d'abord mise au travail de couture avec l'intention de succéder à sa mère ; mais, à la suite d'un séjour qu'elle avait fait avec son frère chez cette receveuse de

Montcenin, leur cousine, elle s'était engouée de l'administration, avait eu le grand désir de devenir fonctionnaire aussi. Deux ou trois fois par an, elle écrivait à Maria de longues missives affectant la forme de journal intime ; dans l'intervalle, elle lui adressait des cartes postales illustrées avec quelques phrases amicales.

Un jour, Paul entra dans l'atelier de couture, une lettre à la main.

— Mademoiselle Maria, j'ai à vous donner d'excellentes nouvelles de ma sœur. Elle est allée dimanche en promenade avec la receveuse et son mari ; ils ont dîné à la campagne chez un propriétaire vigneron, qui a un fils charmant : elle ne s'ennuie pas, comme vous voyez !... Ah ! elle me charge de vous embrasser en son nom : vous permettez, n'est-ce pas ? que je fasse tout de suite la commission ?

— Mais vous l'avez très bien faite, je vous remercie...

— Non, puisque je dois vous embrasser de sa part.

Maria, toujours craintive et timide, balbutia, rougissante :

— C'est vous qui le dites, monsieur Paul...
Elle n'a pas mis ça.

— Mais si, je vous assure, c'est écrit en toutes lettres ici.

Il s'approcha, montra de loin la missive, et, d'un ton de prière :

— Allons, tout de même... puisque c'est vrai...

— Non... Vous ne me faites pas voir : ce n'est pas vrai... laissez-moi tranquille.

— Ah ! mon Dieu, en voilà des façons, pour un malheureux bécot ! fit l'une des ouvrières ; il ne veut pas te manger, bête : laisse-toi donc embrasser et que ce soit fini!...

Mais elle fixait les yeux sur sa besogne, semblant très résolue à ne rien accorder. Alors le jeune homme, d'un mouvement souple et gracieux, s'agenouilla près d'elle, l'embrassa bien fort, aux rires du groupe amusé, tandis qu'elle, toute confuse, écarlate, ayant conscience d'être ridicule, s'efforçait de rire aussi...

Quand elle s'en allait, vers quatre heures, il se trouvait à l'entrée du bourg, revenant de mettre en route les élèves de la campagne.

Alors, il faisait quelques pas avec elle, l'accompagnait même parfois jusqu'à la Vernette, par mesure d'hygiène, disait-il, pour prendre un peu d'exercice. Maria, gênée de sa présence, ne lui parlait guère et marchait très vite, afin qu'il renonçât à la suivre. Il en vint à se demander s'il n'y aurait pas moyen d'amadouer cette petite sauvage.

A Jonçay, les soirées d'hiver étaient monotones. Vaureil fumait sa pipe en écosant des haricots ; Clémence filait du chanvre au rouet ; Maria tricotait ou cousait. Tous trois étaient installés autour du foyer et travaillaient à la lumière pâlotte d'une petite lampe à essence posée sur un guéridon mal raboté. Il y avait bien une grosse lampe à pétrole qui faisait davantage clair, mais la petite était moins coûteuse d'entretien et on s'en contentait le plus souvent, malgré l'avis de Maria qui ne pouvait la souffrir.

— Il faut t'habituer à l'économie, ma fille, disait Vaureil, sentencieux.

Clémence s'opposait aussi à l'emploi de la grosse lampe, sous prétexte que leur travail,

à tous les trois, ne suffirait pas à payer l'éclairage. D'ailleurs on se couchait tôt.

Dans ces moments d'intimité paisible, Vaureil s'épanchait librement, parlait de ses projets, de ses espoirs. Il y avait trois pièces de la propriété du père Pinel qu'il convoitait ardemment, et, d'une façon grossière et brutale, il formulait sa pensée :

— Quand un des vieux d'en bas aura « levé les jambes », ça se vendra sûrement, et, s'il y a moyen, j'achèterai le petit Champ du jardin, le Champ des fougères et le Pré fleuri : ça ferait bien mon affaire.

Maria était toujours profondément choquée de cette phrase où il établissait que la mort des voisins lui serait une cause de satisfaction personnelle.

Quand il en avait fini avec ces discours-là, Vaureil ne tardait guère à se laisser envahir par la somnolence ; et le silence régnait, lamentable, seulement troublé par le tic tac de l'horloge, le bruissement du rouet en marche et le *cri-cri* d'un grillon familier.

Quelquefois, quand la Nette n'était pas allée en journée, elle venait passer la soirée chez

les Vaureil. Elle économisait ainsi sa lumière et son bois, car Lacroix, qui faisait des drainages pour le château, se couchait régulièrement une demi-heure après être rentré, dès qu'il avait mangé son assiette de soupe et fumé sa pipe. La Nette renseignait les Vaureil sur les petits événements du pays. Ils savaient par elle que tel colon allait quitter sa ferme à la Saint-Martin, que tel autre avait des dettes partout, que tel mariage se mijotait dans l'ombre, que telle femme était enceinte, que telle fille se conduisait mal, que telle personne allait mourir, et bien d'autres choses encore... Elle parlait aussi de ses enfants, et en particulier de son Jacques, soldat dans un régiment d'infanterie à Langres, et de sa Francine, toujours travailleuse et sage.

— Si les parents y consentaient, disait-elle, je crois bien que Jean Peyrat la prendrait pour femme ; mais ils ne voudront jamais ! Ils n'ont que lui d'enfant et ils sont les plus riches métayers du Gérain : de tous les côtés ils ont de l'argent placé : je crois même qu'ils cherchent à acheter une petite propriété...

Elle dit, un autre soir :

— Jean Peyrat, voilà un garçon pour toi, Maria ! Il faudra que je te l'amène.

Maria revit l'individu au visage glabre, aux yeux clignotants, au menton proéminent, qui l'avait insultée, étant ivre, le soir de la fête.

— Je vous en prie, Nette, ne vous donnez pas cette peine : la Francine n'a rien à craindre de moi à ce sujet, je vous l'affirme !

— La Francine n'est pas assez bête pour mettre son idée sur lui, je pense : il est bien trop riche...

Ainsi les veillées étaient plus animées et se prolongeaient plus qu'à l'ordinaire quand la Nette était là. La « quenouillée » de chanvre de Clémence s'amincissait et le fil gris s'enroulait à la bobine alourdie qui tournait plus difficilement.

Les Lacroix étant illettrés, quand Jacques écrivait, la mère venait tout de suite faire lire la lettre à Clémence ou à Maria, et le soin des réponses leur incombait aussi ; — réponses brèves et banales écrites sous la dictée malhabile de la Nette : le temps, la santé, les petites misères en faisaient l'invariable fond.

Jamais la voisine n'avait parlé de la déclaration d'amour de Jacques, qu'elle ignorait ou feignait d'ignorer.

En somme, la vie de Maria était très monotone. Elle n'avait pas d'amies intimes ; ses meilleures camarades, c'étaient les couturières du bourg, ses compagnes de travail chez madame Desvaux ; encore ne pouvait-elle s'intéresser à leurs propos frivoles où dominaient les médisances, les railleries méchantes, les développements d'espairs romanesques et chimériques. Mesdemoiselles Maugenest, les filles de l'adjoint, la jugeaient trop paysanne, et les autres paysannes la trouvaient trop distinguée. Mesdemoiselles Maugenest devenaient de plus en plus prétentieuses : Marguerite cultivait la mandoline, Alice s'essayait à la peinture. Au surplus elles servaient de demoiselles de compagnie à madame Breuron. Aux rares instants où elles conversaient avec Maria, elles causaient modes, littérature, théâtre, musique, d'après leurs journaux, leurs livres ; elles étalaient leur savoir, écrasaient de leur supériorité cette petite voisine arriérée qui, souffrant d'avoir

l'air sot, ne chercha plus qu'à les éviter.

Maria trouvait surtout longues les soirées des dimanches. Il faut que les heures de repos soient occupées comme les autres : elles sont lourdes d'ennui si l'on n'a pas pour les employer un plaisir, une distraction quelconque. Maria faisait de la dentelle au crochet, ce qui est un petit travail récréatif et permis. Elle aurait aimé à lire, mais elle n'avait ni journaux ni livres et ne savait où s'en procurer. Son père, du reste, n'eût pas toléré qu'elle dépensât de l'argent à ces fantaisies inutiles.

XIII

Or, Paul Bouguin offrit un jour à Maria de lui prêter des livres. Il y avait à Cos une bibliothèque populaire gratuite; le jeune homme y puisait largement, et, comme il passait chez ses parents les deux jours de congé hebdomadaires, il lui était facile d'être toujours fourni. Maria accepta l'aubaine avec empressement; et dorénavant elle eut toujours un volume en cours de lecture.

Le soir, quand le père était au lit, Maria dévorait en hâte quelques pages, jusqu'au moment où la mère, ayant fait sa prière, couvrait le feu et insistait pour la faire coucher. Elle

obéissait de mauvaise grâce, ennuyée de n'avoir pu davantage poursuivre sa lecture.

Mais elle se rattrapait le dimanche : elle rentrait tout de suite après la messe et, sitôt rangée sa toilette de sortie, elle s'installait au coin du feu, lisait toute la soirée.

Paul mettait d'ailleurs du discernement dans son rôle de pourvoyeur : il prenait garde de ne pas donner à la jeune fille de livres trop osés qui l'eussent offusquée, choquée. Même il prit à cœur de former son goût, de l'habituer à ne pas considérer uniquement l'intrigue, de lui découvrir l'intérêt réel et les beautés de la pensée écrite. Et ses conseils ne furent pas absolument perdus.

Un roman d'Alphonse Daudet, *Jack*, que Maria lut parmi les premiers, lui arracha des larmes sincères et contribua à la faire réfléchir.

« C'est bien vrai, songeait-elle, qu'il y a des êtres sur qui la fatalité semble s'acharner : du jour même de leur naissance ils sont des parias, et la vie n'est pour eux qu'un martyre continu. Souvent les mieux intentionnés, les meilleurs, les plus sages souffrent — comme

Jack — de leurs intentions, de leur bonté, de leur sagesse. »

Passant en revue les familles de Rigny sur qui elle possédait le plus de renseignements, elle concluait que toutes avaient leur lot de souffrance imméritée.

« Et la cause en est souvent dans la façon d'agir ou de penser de ceux pour qui les autres ont le plus d'affection ou dont ils attendent le plus de bonheur ! Il y a des époux qui souffrent l'un par l'autre, des parents qui souffrent par leurs enfants, des enfants malheureux par leurs parents, quelquefois même — ô ironie ! — par l'excès d'amour de leurs parents. Chaque créature a sa croix, chaque famille a sa plaie... On s'attache bien pourtant à sauver les apparences : on blague, on rit, on se montre gai pour voiler sa mélancolie, pour dissimuler sa misère. Mais, derrière le masque d'optimisme, il n'y a partout que discorde et souffrance!... »

Pendant les heures calmes de la veillée, Maria philosophait ainsi mentalement. Quand ses parents lui parlaient, elle semblait sortir d'un songe, était rarement capable de répondre sans faire répéter la question. Elle commençait

à connaître le terrible dédoublement du moi, cet apanage des êtres dont la vie intime est puissante : elle faisait des rapprochements entre l'état moral des héros entrevus dans ses livres et le sien propre, et se découvrait journellement de nouvelles impressions identiques aux leurs et, conséquemment, de nouvelles causes de souffrance morale. Elle finissait par confondre dans une même réprobation les idées mesquines de ses parents et leur bon sens pratique. Elle croyait que son père devenait de plus en plus égoïste, autoritaire et grossier, que sa mère tournait au rôle d'inconsciente machine à travail, alors que c'était elle seulement qui changeait, qui se laissait prendre à la magie du beau style, s'imprégnait d'idées étrangères et méprisait la vie matérielle.

Le père et la mère n'étaient pas sans s'apercevoir du changement.

— Il n'y a que tes doigts qui agissent, Maria ! faisait parfois Vaureil. Tu es dans les nuages : au diable tes sacrés livres ! Je ne voudrais pas qu'il en entre un à la maison...

Quand Paul venait à l'atelier des couturières, Maria en avait du plaisir ; et, quand il se

trouvait sur la route, le soir, elle ne hâtait plus le pas pour le quitter. C'est qu'il était maintenant le bon complice avec qui seul elle pouvait causer de certaines choses. Ils échangeaient leurs jugements, se citaient les épisodes qui les avaient le plus frappés dans chaque ouvrage. Lui fut content de voir qu'elle s'initiait à la beauté littéraire; — satisfaction de professeur dont les leçons ont fructifié, vanité de mâle heureux d'orner l'esprit d'une belle jeune fille, et peut-être aussi arrière-pensée de ce genre :

« Ce ne serait pas si bête de me faire aimer par l'amie de ma sœur et de l'épouser plus tard !... »

Dans les romans, il est toujours question d'amour : de façon toute naturelle, ils en vinrent à deviser sur ce sentiment, puis sur le mariage. Ils étaient d'accord pour professer qu'il doit y avoir entre les fiancés affinités morales, estime et amour, et d'accord aussi pour constater que ces conditions essentielles ne sont pas souvent réunies. Paul avait même une définition brutale :

— Le mariage n'est souvent qu'un marché

où deux adversaires sont aux prises ; une affaire conclue dans un esprit de mauvaise foi réciproque, avec la complicité des familles, des amis... Souvent même les intéressés ne jouent que le rôle de figurants. Ils ne se sont jamais vus ; et, après trois ou quatre rencontres où tout est non seulement banal, mais truqué, hypocrite, ils s'unissent pour la vie !... Dans l'intimité du ménage, les caractères se dévoilent enfin, et la déception est souvent cruelle ! Il faut bien avouer que c'est le contraire qui serait étonnant...

Maria reconnaissait la vérité de tout cela ; elle était ravie d'entendre Paul tenir ces raisonnements sérieux ; elle en concevait de l'admiration pour le jeune homme, et ses regards plus tendres la laissaient deviner.

Lui, cependant, avec sa verve de beau parleur, poursuivait :

— Oui, la connaissance préalable me semble être la condition essentielle de tout bon mariage. Et, l'acte accompli, les époux, fixés sur leurs qualités et leurs défauts, devraient se tracer à eux-mêmes une règle de conduite et s'en écarter le moins possible... L'un et l'autre,

bien entendu : car le mariage ne doit pas être l'association d'un maître et d'une esclave, mais de deux égaux... Je suis féministe : j'éprouve un profond mépris pour les hommes qui, trop mielleux avant, sont trop méchants après, C'est d'un monstrueux égoïsme qu'un mari agisse selon son bon plaisir et ne puisse supporter que son épouse en fasse autant. Je ne vois pas qu'un ouvrier ait le droit de se montrer brutal envers sa bourgeoise parce qu'elle dépense trop en frivolités de toilette ou en friandises pour les enfants, quand lui dépense bien davantage à l'auberge et en tabac. Je ne vois pas que le fainéant puisse exiger de sa femme qu'elle soit courageuse, le bavard qu'elle soit discrète, le vaniteux qu'elle soit modeste, le grincheux qu'elle soit rieuse et d'humeur égale, etc... Au reste, si je n'admets pas le mari potentat, je n'admets pas non plus qu'il soit l'adorateur soumis aux caprices de son idole : son vrai rôle est d'être le guide sérieux, l'ami qui persuade et non le maître qui commande, le très affectueux compagnon qui, considérant l'amour éthéré comme une fiction de poète, accepte de bonne grâce et

sans en être affecté les réalités de la vie commune... L'effort vers le mieux, la tolérance réciproque sont la vraie sagesse du mariage. Dans les inévitables malentendus, d'un côté comme de l'autre, s'expliquer sans emballer, se rappeler que douceur fait plus que violence, céder si l'on n'est pas certain d'avoir raison, tout est là. C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'harmonie, la tranquillité, sont possibles.

— Si l'on réfléchissait à toutes les conséquences du mariage, ou si l'on observait seulement autour de soi les anciens ménages qui ne mettent guère en pratique vos si justes théories, je crois bien, dit Maria, que personne ne se marierait.

— Assurément, les exemples abondent de mariages malheureux ; les fiancés le savent bien, mais ils espèrent toujours pour eux-mêmes un sort meilleur. La nature a doué chacune de ses créatures d'une somme d'illusions que la connaissance des déboires d'autrui ne peut guère entamer... Et puis, voyez-vous, Maria, trop réfléchir à l'avenir est chose mauvaise ; il ne faut, à mon avis, ni se réjouir d'avance

des joies possibles, ni s'affecter des malheurs probables. Chaque événement se produit à son heure et il est toujours temps de s'en réjouir ou de s'en affecter, le moment venu : ce n'est point vivre sagement que de spéculer sur les émotions futures.

Paul, ce jour-là, monta jusqu'aux Saurêts, où il allait demander des boutures à Ressot, le jardinier. C'était une soirée de mars, lumineuse et douce. Les prairies du château avaient verdi, et, dans les bouchures, les bourgeons d'épines se muaient en feuilles. La Vernette roulait des eaux presque limpides, en dépit de leur senteur schisteuse. Des violettes, des pervenches, des coucous, des petites marguerites ornaient le rebord des fossés. Et les moineaux piaillaient d'amour.

Malgré les invites de la nature et l'occasion propice, le garçon n'essaya pas de faire dévier la conversation du général au particulier : il se serait fait scrupule d'avoir de mauvais desseins sur Maria ; et, pour sa vague pensée de mariage possible, il jugeait préférable de s'en

tenir à cette conversation amicale, jugeant avec raison qu'il s'imposait ainsi, plus que par une cour banale, à l'esprit de la jeune fille.

Après Pâques, les beaux jours d'avril, à Jonçay, faisant succéder les besognes multiples à l'accalmie de l'hiver, Maria cessa d'aller travailler chez madame Desvaux. Paul la regretta ; et, au fond d'elle-même, elle regretta Paul.

XIV

— Il faut pourtant que l'on commande l'armoire et le lit de la petite ! On ne peut pas retarder ça plus longtemps : elle a déjà trouvé des amoureux ; un de ces quatre matins, elle voudra se marier et son ménage ne sera pas prêt.

Harcelé par ce raisonnement de Clémence, Vaureil s'était enfin décidé à faire exécuter aux bâtiments les réparations reconnues urgentes et sans cesse ajournées.

Il s'agissait d'abord de supprimer le four de la maison d'habitation et de bâtir, à la place, une belle chambre neuve où l'on installerait

les meubles de Maria; puis, de construire dans la cour un petit local spécial contenant le nouveau four et où l'on pourrait placer une chaudière pour cuire les pommes de terre des cochons; enfin, de restaurer les toitures, le grenier, les crépis.

Des charretiers amenèrent de Cos de la pierre et de la chaux, et Vaureil avec ses vaches alla querir du sable dans la Vernette, au pont, près de Rigny.

Les maçons vinrent au début d'avril. Ils s'occupèrent d'abord d'édifier en bordure de la rue, non loin de l'acacia, le petit local pour le four.

Cela mettait dans le hameau une animation inaccoutumée. La mère Lamoine, Raspaut, le père Pinel, la Nette, quand elle ne travaillait pas hors de chez elle, venaient successivement, chaque jour, rôder autour du chantier, dans la cour encombrée de matériaux, où l'on aspirait l'odeur du mortier frais. Les maçons demandaient toujours quelque chose, et cela faisait rager Vaureil, obligé, pour leur complaire, de délaissier ses travaux de culture, d'esquinter ses vaches à des charrois mul-

tiples. D'ailleurs, il était encore plus fâché quand l'entrepreneur, qui avait d'autres constructions en train, arrêtait temporairement la besogne.

A la fin du mois, un après-midi de grand vent, Maria, seule à la maison, cousait. Ses parents étaient au labour. Pas de maçons : les murs du petit local étaient d'ailleurs à hauteur de charpente et les charpentiers s'obstinaient à ne pas venir.

Soudain parut à la porte un soldat, en capote bleue, avec une musette brune en sautoir.

— Bonsoir, Maria, fit-il timidement, tirant l'entrousse.

— Tiens ! bonsoir, Jacques, répondit-elle après quelques secondes d'hésitation.

C'était, en effet, Jacques Lacroix. Il était pâli, la barbe non faite, l'air plus gauche que jamais dans son accoutrement de pioupiou. Il arrivait à l'improviste, en congé de convalescence d'un mois, à la suite d'un séjour à l'hôpital pour une bronchite ; il n'avait pas annoncé sa maladie, craignant d'effrayer sa mère plus que de raison.

— J'ai trouvé porte close chez nous : tu ne pourrais pas me dire où sont mes parents ?

— Oh ! si : ton père travaille à l'écorçage dans les taillis des Saurêts, et ta mère doit être à Villiers pour une lessive.

— C'est embêtant : je vais être obligé de compter les clous jusqu'à ce soir.

— Eh bien, tu attendras là !... Assieds-toi donc : tu es sûrement fatigué d'avoir fait un pareil voyage en sortant de maladie... Et il t'a fallu venir à pied de Cos.

— Je suis un peu fatigué, oui, mais je vais avoir le temps de me reposer.

Il baissait la tête et tortillait avec ses doigts l'extrémité de la courroie de sa musette. Les tourterelles, dans leur cage de bois, roucoulaient.

— Tu vois, elles vivent encore, mes pensionnaires, dit Maria.

— Je le vois, répondit-il.

Et il s'assit.

— Dis-moi, reprit la jeune fille, tu as peut-être faim.

— Oh ! non, j'ai mangé à Maleville.

— Ça ne fait rien : il y a longtemps !... Et

quand on relève de maladie, on a toujours faim.

Bien qu'il protestât, elle découvrit le foyer et fit cuire sur les braises deux œufs sur le plat, qu'elle lui servit avec un reste de lard, du fromage et de la confiture de poires ; elle alla aussi chercher un pichet de vin.

La vérité était que Jacques avait très faim, n'ayant mangé à Maleville qu'un bâton de chocolat et deux sous de pain, faute de ressources pour se restaurer à l'auberge : aussi fit-il honneur au repas improvisé. A la fin, comme Maria lui apportait un biscuit pour tremper dans son vin, il dit, très ému :

— Mais, ma pauvre Maria, tu es donc bien bonne... Si tes parents n'étaient pas aussi riches, tu aurais peut-être voulu de moi...

— Il ne faut plus songer à moi pour le mariage, Jacques, balbutia-t-elle ; mais, sois tranquille, tu en trouveras bien d'autres qui me valent.

— Jamais je n'en aimerai une autre comme je t'aurais aimée.

Entra Castor, précédant d'une dizaine de pas Vaureil et Clémence, qui revenaient des

champs avec les vaches liées. Jacques s'en fut à leur rencontre, le képi à la main.

Après les salutations premières, il ajouta :

— La porte de mes parents était fermée, je suis venu me réfugier chez vous.

— Tu as bien fait, dit Clémence.

Mais Vaureil, moitié ironique, moitié sérieux, inclinant la tête, fermant un œil, comme toujours lorsqu'il voulait faire l'intéressant, se prit à le tancer de la belle manière :

— Je ne te défends pas d'entrer chez nous, mais c'est inutile que tu fasses les yeux doux à Maria, tu sais : elle n'est pas pour toi, je te le déclare tout net. Et, puisque l'occasion s'en présente, je tiens à te dire que j'ai admiré ton toupet d'oser ainsi lui écrire : n'y reviens pas, hein ? si tu veux que nous restions amis...

Le pauvre garçon manipulait son képi entre ses gros doigts.

— Mais je n'ai pas insisté, monsieur Vaureil !

Tout penaud, il alla prendre sa musette à la maison et se retira, prétextant son intention

de dire bonjour aux Pinel et d'aller ensuite au-devant de sa mère.

Maria en voulut à son père d'avoir accueilli de cette façon un malheureux soldat malade et harassé de fatigue, qui était, pour un moment, leur hôte. Jacques ne s'attarda guère à Jonçay. Peut-être souffrait-il du voisinage de la jeune fille, qu'il aimait et à laquelle il n'osait plus même parler ; peut-être se reconnaissait-il gèneur au foyer de ses parents, car sa mère refusait d'aller travailler comme de coutume, disant qu'elle devait le soigner un peu. Or, il savait bien que la misère leur était un ennemi toujours assaillant, contre lequel ils avaient besoin de lutter sans la moindre trêve. Toujours est-il qu'il partit dès le surlendemain pour Saint-Ponayre, où habitaient ses anciens maîtres et l'une de ses sœurs aînées, et qu'il passa chez ceux-là une bonne partie de sa convalescence.

Quand le petit local du four fut terminé, les Vaureil y transportèrent la table, l'armoire, les ustensiles de ménage, et en firent leur cuisine provisoire ; les lits furent installés dans la

grange avec le reste du mobilier. La maison évacuée devint la proie des maçons, qui l'éventrèrent : elle apparut béante, son pignon démoli. Et la cour restait encombrée de matériaux ; et toujours quelque chose manquait...

— Quelle ruine et quel embarras ! disait souvent Vaureil.

Très mécontentes de leur installation provisoire, Clémence et Maria se plaignaient aussi. A vrai dire, le local du four était une bien petite cuisine, d'autant que les maçons y déposaient leurs paniers le matin et venaient y faire chauffer leur soupe à huit heures et à midi ; et la grange était une peu confortable chambre à coucher.

Mais enfin, l'avant-veille de la « Bonne-Dame-d'Août », ils purent réintégrer la maison agrandie et restaurée. La nouvelle chambre, destinée à Maria, était coquette avec ses murs blancs, ses carreaux rouges, sa petite cheminée de bois peinte en noir, ses solives bien propres qui sentaient le neuf. D'ailleurs, la grande pièce, retapée, avait bon air aussi : on avait blanchi les murs, réparé le carrelage et

refait le plancher du grenier ; la vieille poutre noire et la pierre de la cheminée, d'un jaune fumeux, tranchaient seules parmi les teintes fraîches du reste.

On remit les vieux meubles à leur place dans cette grande pièce ; et, dans l'après-midi, Vaureil s'en fut à Rigny avec la charrette à vaches pour prendre chez Desvaux le lit et l'armoire de Maria.

— Voyez donc, Nette, mon ménage qui arrive ! dit la jeune fille joyeusement à la mère Lacroix, qui cueillait des haricots dans son jardin.

Vaureil et Desvaux, aidés par les femmes, descendirent avec précaution les meubles, qu'on établit aussitôt dans la chambre neuve. Ils étaient en noyer, de l'ordinaire style Renaissance : on les déclara magnifiques.

— Je voudrais bien, dit la Nette, avoir les pareils pour ma Francine !

Maria répondit, un peu malicieuse :

— C'est inutile, son futur a tout ce qu'il faut.

Elle pensait à Jean Peyrat, le garçon à la figure glabre et au menton proéminent qui lui

avait tant déplu. La voisine le comprit et riposta tout de suite :

— Bête, va !... Parler d'un garçon comme ça pour la Francine !... Il est pour toi, je te l'ai bien déjà dit.

XV

Ce même été, un vent de mort passa sur Jonçay. Ce fut d'abord le père Lamoine, le vieux paralytique, qui s'éteignit enfin, achevé par une nouvelle attaque. On en conclut partout qu'il était bien débarrassé, et sa vieille eut du mal à dissimuler sa joie.

Moins de deux semaines après, ce fut le tour de la mère Pinel. Un simple rhume, trop négligé, tourna en bronchite, la mit bien vite, à cause de son catarrhe, dans un état inquiétant. Pourtant elle persistait à faire péniblement son travail d'intérieur, ne se souciait même pas de se préparer quelque

tisane et ne voulait pas entendre parler de médecin.

— Oh ! bien, s'il fallait prendre une consultation et se droguer chaque fois qu'on est malade, on n'en finirait pas...

Elle voulut même, un samedi qu'elle était très souffrante, s'occuper de cuire les trois miches de pain que la Nette lui avait pétries. Mais quand le pain fut sorti, elle se coucha, n'en pouvant tout à fait plus. Elle eut une très mauvaise nuit ; le lendemain elle ne put se tenir levée : elle avait d'épouvantables suffocations, des faiblesses. Alors elle comprit qu'elle allait mourir, et, dans un moment d'accalmie, elle dit à son mari :

— Mon pauvre vieux, tu devrais bien faire télégraphier à notre garçon à Cresset : ça me ferait tant plaisir de le revoir encore une fois !... S'il ne vient pas à temps, dis-lui qu'il m'a fait verser bien des larmes, mais que je lui pardonne tout, à condition qu'il ait soin de toi, à présent... Ah ! quel ennui je vais te causer, de partir dans un pareil moment !... Si j'avais seulement duré quelques semaines encore, jusqu'après la moisson !... le temps est

si précieux, à cette époque, et les ouvriers si chers !

Une suffocation l'arrêta. Ce fut le commencement de l'agonie : elle mourut vers deux heures, la nuit suivante, sans avoir pu reconnaître son fils arrivé au crépuscule.

Le père Pinel engagea la Nette pour tenir provisoirement son ménage.

XVI

Un dimanche de septembre, Vaureil, étant allé chez le notaire de Vazeuil, eut à faire, au retour, de très graves confidences.

— Tu ne sais pas, Clémence, monsieur Ravier m'a dit...

Il s'interrompit, regarda tour à tour Clémence, qui pliait des vêtements, et Maria, assise, qui jouait avec la chatte noire sans paraître faire attention. Il reprit, d'un ton plus mystérieux :

— Surtout, pas un mot, ni l'une ni l'autre!... c'est bien entendu?... Monsieur Ravier m'a dit que l'endroit du père Pinel allait se vendre

avant qu'il soit longtemps. Le garçon continue à manger « barre et barrillon » ! Le vieux ne peut plus parvenir à payer les intérêts : il y a des hypothèques pour une somme supérieure à la valeur de la propriété ; et il y a aussi des billets... Le notaire dit que ça va se vendre par justice avant la fin de l'année.

Clémence, apitoyée, répondit :

— Pauvre père Pinel ! il aura peut-être une bien triste fin de vie...

— Ça, oui ! dit Vaureil, indifférent ; je ne sais trop ce qu'il va devenir, une fois son bien vendu... Mais, après tout, il a bien cherché ce qu'il trouve à présent : s'il n'avait pas tant poussé son garçon à faire le gros monsieur, il n'en serait pas là.

Maria ne caressait plus la chatte, mais elle demeurait assise, les bras tombants, silencieuse, et ses grands yeux couleur de ciel avaient une étrange fixité. Cela lui était pénible d'apprendre qu'on allait le dépouiller, ce brave père Pinel, si gai et si bon, qu'on allait vendre la terre qu'il avait tant travaillée, la maison où il avait si longtemps vécu, qu'il allait quitter Jonçay et qu'il serait malheureux...

— Enfin, ça va être le moment d'essayer de nous agrandir un peu...

Cette phrase du père vint troubler la mélancolique rêverie de la jeune fille. Il n'avait, lui, nul serrement de cœur à la pensée de ce départ : il allait pouvoir saisir une portion des dépouilles des vieux avant même qu'ils eussent tous deux « levé les jambes ». Et il faisait, une fois de plus, l'énumération des pièces convoitées : le Champ du jardin, le Champ des fougères et le Pré fleuri. Accoudée au pied du lit, Clémence écoutait, très attentive. Elle dit :

— C'est que nous n'avons guère d'argent ; la construction a coûté beaucoup et nous ne pouvons pas nous mettre au dernier sou : il faut bien garder quelque chose pour quand nous marierons la petite !

— *Tè!* nous pouvons faire plus de cinq mille francs en rassemblant tout... Quant à la petite, au lieu de lui fournir une dot importante, nous lui assurerons un revenu annuel : ça n'en vaudra que mieux... Et puis, si elle attend encore un peu, nous en aurons vite gagné, de l'argent!... Pas vrai, Maria ?

— Oui, oui, fit la jeune fille d'une voix blanche, sans trop comprendre.

Les poussins piaulaient à la porte : ce lui fut un prétexte pour s'esquiver.

— Je vais leur donner à manger, maman, dit-elle en sortant.

Elle n'y pouvait plus tenir : le tranquille égoïsme de ses parents la révoltait. Les poussins la suivirent docilement jusqu'à l'étable à débarras, où elle leur jeta du petit grain. Elle s'en fut ensuite soigner les lapins ; il y en avait une fameuse bande : cinq, demi-adultes, plus dix jeunes, sortis du nid depuis deux semaines, qui venaient se former en cercle autour de leur mère, au beau milieu de la cabane et attaquaient avec un appétit féroce le tas de luzerne et de feuilles de choux. Leur repas était fertile en épisodes comiques : deux ou trois broutaient la même feuille, qu'ils cherchaient à s'enlever mutuellement ; d'autres se dressaient sur le derrière pour atteindre un brin d'herbe ; et le moindre bruit les faisait s'interrompre, dresser les oreilles, se sauver tous, car ils étaient très poltrons. Pendant ce temps, la mère mangeait sans discontinuer, gravement, avec un air de

condescendance pour les enfantillages de sa progéniture. Maria s'amusait, d'habitude, à les observer, mais elle avait en ce moment l'esprit trop troublé pour s'intéresser à ce tableau gentil.

Au jardin, où elle se rendit alors, rien non plus ne put la distraire : ni les raisins mûrissants, ni les géraniums en pleine terre, ni les reines-marguerites, ni les résédas n'eurent le pouvoir de retenir son attention. Elle consentit pourtant à caresser Castor : il la regardait de ses bons yeux tendres qui voulaient être consolateurs.

XVII

En un jour de mélancolie intense, le père Pinel annonça lui-même à la Nette la vente prochaine de sa propriété par autorité de justice. D'ailleurs, les allées et venues du notaire, de l'huissier, et la double visite d'un avoué de Maleville, ne pouvaient laisser de doutes à personne.

Or, Francine avait apporté à sa mère des vêtements à raccommoder, que celle-ci lui reporta, justement, quelques jours après avoir ouï les confidences du vieillard. Sachant que les Peyrat parlaient depuis longtemps d'acquérir « un endroit », elle profita de cette

occasion pour leur faire part de la nouvelle ; elle ajouta que cette « locaterie » de Pinel pourrait sans doute faire leur affaire. Les Peyrat dirent qu'en effet ils se lassaient d'être métayers, qu'ils emploieraient volontiers leur avoir à acheter une petite exploitation où ils s'installeraient ; ils ajoutèrent qu'il leur serait dur de quitter la commune du Gérardin, mais ils lui demandèrent néanmoins toute sorte de renseignements sur l'étendue de la propriété, l'état des bâtiments et la valeur du terrain. La Nette comprit à leurs questions qu'ils essaieraient probablement d'être acquéreurs.

— Je crois que les maîtres de la Francine vont taper sur l'endroit du père Pinel, dit-elle aux Vaureil, le lendemain. Si jamais ils devenaient nos voisins, ce serait pour le coup, Maria, que nous te marierions avec le Jean !

Maria répondit comme de coutume qu'elle ne voulait pas de lui, qu'elle le laissait à sa camarade... Mais une secrète inquiétude perçait sous le ton enjoué de ses paroles : elle eut comme un pressentiment que des calamités se préparaient pour elle.

XVIII

De grand matin, Vaureil et sa fille étaient sur la route, menant à Hirson, pour y vendre leur vache Brunette qui avait un petit veau de huit jours. Ils étaient partis vers trois heures, car la distance était longue, quatre lieues passées. Maria, en voiture, avec le petit veau qui beuglait, tirait fréquemment sur les guides pour empêcher Charlot de prendre le trot. Vaureil, à pied, touchait la vache, et cela ne lui donnait pas grand'peine, car la pauvre bête suivait de près la voiture, levant la tête vers son petit, auquel elle répondait.

Ils furent à Cos vers cinq heures. Ensuite,

la route se peupla, car cette foire d'Hirson était importante : ils distinguaient dans l'obscurité des formes de bêtes vaguement blanchâtres.

La nuit d'octobre était sombre et la fraîcheur devint pénétrante à mesure qu'approchait l'aurore. Les kilomètres sont longs à tirer, dans cette obscurité et cette fraîcheur des nuits finissantes, pour la conduite aux foires des animaux étonnés. La brume se mit : lorsqu'ils traversèrent la Ryse, au delà de Cos, elle enveloppait déjà d'une épaisse draperie la rivière et ses abords ; elle forma bientôt une trame humide et très dense qui voilait tout, — le ciel et l'horizon, les arbres et les haies du bord de la route, et ce qui allait devant et ce qui venait derrière. — Derrière et devant, le nombre des groupes de bêtes augmentait ; il en sortait de tous les chemins adjacents : bœufs, vaches, taureaux qui mugissaient, moutons qui bêlaient, cochons qui grognaient, tout cela conduit par des gens qui criaient.

La vache étant demeurée en retard, Maria put s'intéresser à l'aventure d'un pauvre vieux bonhomme arrêté au bord de la route avec

deux cochons gras. Elle le connaissait un peu, car il habitait entre Cos et Rigny. Il lui raconta qu'il était parti à dix heures du soir, prévoyant qu'il aurait bien des misères, mais espérant tout de même arriver au petit jour. Tout d'abord, ça n'avait pas été trop mal ; mais, au pont de la Ryse, l'un des cochons s'était couché. Après un moment, sous les coups, il s'était décidé à se lever, à repartir ; il avait marché encore un tantinet, d'une allure plus lente, ses courtes jambes vacillant, comme trop faibles pour conduire plus loin la masse de lard qu'elles portaient ; et il avait fini par s'étaler de nouveau, là où il était encore. Depuis une grande heure il répondait par un grognement d'indifférence et de lassitude aux coups et aux objurgations de son maître ; il semblait être devenu insensible à la souffrance, il opposait la force d'inertie aux corrections et aux reproches. Son compagnon s'était couché aussi, et maintenant, gagné par l'engourdissement, il paraissait, comme l'autre, incapable de poursuivre.

Le malheureux vieillard parlait d'aller querir dans le voisinage une voiture. Mais il ne

savait où s'adresser. Et il se lamentait, se désolait, sans agir.

La circulation était sans cesse plus considérable. Dans un roulement monotone de voitures, dans un tintement de sonnailles, passaient marchands, fermiers, bouchers et charcutiers, tous ceux qui avaient intérêt à être au champ de foire dès l'ouverture. Chaque fois que survenait une voiture, Maria détournait beaucoup la sienne, dans la crainte qu'elle ne fût accrochée. Elle ne regardait pas tous ces gens emmitouflés qui filaient dans le brouillard. Cependant, sous l'épaisseur des brumes, perceait peu à peu la lumière du jour, terne et triste.

A Hirson, vers sept heures, dans la rue qui aboutissait au champ de foire, les Vaureil, avec leur équipage et leur vache, cheminaient parmi le défilé bruyant du bétail. Les groupes se croisaient, se confondaient et se séparaient à grand'peine. Les vaches, avec des beuglements de chagrin, couraient après leurs veaux ; les taureaux, accouplés par des cordes, s'emmêlaient ; les porcelets se perdaient au milieu des trou-

peaux de moutons. Des bouviers, avec leurs bâtons aiguillonnés, frappaient et piquaient à tort et à travers, en criant fort, et les bergères faisaient entendre leurs plaintives mélodées d'appel :

— Papin!... mon gros!... Papin¹!...

L'agitation de ce fouillis d'êtres dans la brume matinale était triste, profondément.

Au champ de foire, il y avait déjà du monde. Les premiers arrivants avaient attaché leurs bêtes aux barres de fer disposées parallèlement de distance en distance, et les survenants se bouscuaient pour tâcher d'avoir un endroit favorable.

— Place, s'il vous plaît! lançait fréquemment Vaureil, qui tenait l'âne par la bride et se frayait un passage avec difficulté.

Derrière Maria, qui touchait la vache, on criait aussi : « Place! » ou bien : « Attention! » Chaque fois, elle se retournait, craintive : des bêtes étaient près de la bousculer. Elle se garait à grand'peine ; et, cinq pas plus loin, la scène se renouvelait.

1. Vieille formule qu'emploient toutes les bergères.

Après de multiples hésitations sur le choix de l'emplacement, Vaureil finit par s'arrêter : il étala sur le sol une poignée de paille mise à dessein dans la voiture et descendit le veau, qu'il attacha à un support des grandes barres de façon à lui laisser la faculté de se coucher sur cette paille; puis il défit la corde qu'il avait enroulée le matin autour des cornes de la Brunette et l'établit aussi à proximité.

Alors Maria, bien malaisément, regagna avec Charlot l'allée latérale, puis la rue, et enfin l'*Hôtel de la Croix-Blanche*, où elle détela et d'où elle se sauva bien vite pour rejoindre son père, parce que le garçon d'écurie lui décochait des propos grivois.

Au foirail, l'arrivée des bêtes continuait toujours; les rangs se serraient; il n'y avait plus de place autour des barres d'attache. Déjà les transactions s'engageaient et c'était un brouhaha prodigieux, un murmure confus de foule animée, que venaient scander de temps en temps les cris forts des retardataires non casés et les mugissements plaintifs des jeunes veaux auxquels leurs mères répondaient. Parce qu'ils jetaient le trouble, les sur-

venants étaient regardés de travers. Quelques-uns entravaient la circulation et ceux qui marchaient derrière et ceux qui étaient installés par là se fâchaient. Mais tout cela se distinguait mal dans l'épaisse trame brumeuse.

— Non, non, je ne me trompe pas : je dis bien quarante-deux pistoles... quatre cent vingt francs, si vous préférez... et je ne la vendrai pas à moins.

Vaureil répondait à un premier amateur, — un garçon, encore adolescent, sorte d'albinos à figure sournoise, qui venait de lui faire observer que « quarante-deux pistoles », ce n'était pas un prix possible pour sa vache, et qu'il devait sûrement se tromper.

— Eh bien, vendez-la à d'autres ! fit l'albinos en tournant les talons.

Il en vint d'autres, en effet, et avec chacun la bataille s'engagea à coups d'arguments. Les demandeurs s'efforçaient d'amoindrir la bête en proclamant ses défauts : — le devant mince, la tête trop allongée, les cornes mal placées, pas assez de pis, sans compter que

ses mauvais pieds trop larges devaient la rendre sujette aux boiteries... Et le veau n'était pas fameux !

Vaureil répliquait et faisait valoir les qualités de sa Brunette :

— Je vous dis, moi, qu'elle a un dessus comme on en voit peu, et des hanches parfaites.

Il montrait, à mesure, avec son bâton.

— Regardez ça, voyez cette largeur d'épaules... et la cuisse est-elle bonne, oui ou non?... Et c'est une bête qui peut être vendue de confiance, vous savez!... je ne lui connais pas de défauts : elle est douce comme un mouton, tranquille au pacage comme pas une; pour le travail, elle est aussi forte qu'un bœuf, et, pour le lait, elle peut contenter les plus difficiles.

Elle était, à la vérité, très mauvaise laitière, et c'était même pour ce motif qu'il la vendait. Les années précédentes, sitôt sevré son veau, elle avait retenu son lait et tari en un mois, complètement. Mais, à la foire, rien n'est mauvais de ce qui n'est pas visible. Au reste, l'acheteur, qui fait de la moindre déféctuosité

apparente un vice capital, sait à quoi s'en tenir et prend pour ce qu'elles valent les affirmations du vendeur.

Les marchands demandaient la Brunette avec la belle assurance que donne l'habitude; ils la jugeaient d'un coup d'œil et filaient plus loin. Les cultivateurs qui avaient besoin d'une vache pour leur cheptel s'arrêtaient davantage. Il en était d'inexpérimentés, de peu hardis, qui examinaient longuement la bête avant de s'informer du prix. Un petit jeune homme maigre déclarait avoir besoin d'une vache qui fût à la fois bonne travailleuse et bonne laitière, car il entrait, pour la Saint-Martin, dans une propriété sise à proximité de Saint-Ponayre, et il considérait la vente du lait, que sa femme porterait au bourg après chaque traite, comme une grande source de bénéfices. Ayant ouï d'un air très sérieux ces explications, Vaureil jura ses grands dieux qu'il ne saurait mieux tomber. Après un examen approfondi, suivi d'une pause de réflexion, le petit jeune homme offrit trois cent cinquante francs, puis s'en fut sans insister.

Maria observait et s'ennuyait; elle frisson-

nait, d'ailleurs, en dépit du grand fichu de laine dont elle était enveloppée comme d'un châle. Pourtant la brume se fondait en une multitude de petites gouttelettes claires, et des rayons de soleil commençaient à se jouer au travers. Bientôt la jeune fille put distinguer le foirail entier, et elle s'intéressa à en regarder successivement les différentes parties. A gauche et en avant étaient les bovins, — une infinité de bêtes de tout âge et de toutes catégories : bœufs gras et bœufs de travail sous le joug, vaches attachées, taureaux accouplés avec des cordes, ou libres par groupes. A droite, les veaux de lait étaient alignés au long du mur en un seul rang pressé. — En arrière régnait la gent porcine. C'était d'abord toute une série de bandes de nourrans et de petits goretts vifs et remuants : quelques-uns, très indisciplinés, s'échappaient, allaient se mêler aux bandes voisines, d'où l'on avait mille peines à les tirer. Plus loin, les porcs gras étalaient non-chalamment sur le sol leurs masses pesantes. C'était pour eux la clôture de cette heureuse période pendant laquelle ils avaient mangé tout leur saoul et dormi en conséquence; leur

triste martyre final commençait : marches pénibles, longs jeûnes précédant l'égorgement. Sur cet étalage de chair grasse veillaient des hommes à l'air minable, des femmes aux vêtements souillés; — métayers à qui la vente du lot de cochons assurerait de l'argent à toucher au règlement de fin d'année, petits locataires et petits fermiers comptant depuis des mois sur la recette de cette journée pour le paiement du terme à la Saint-Martin proche.

Entre l'emplacement des bovins et celui des porcs, un large passage était ménagé pour le service d'une annexe éloignée de cent mètres et réservée aux moutons, aux chevaux. Dans ce chemin, perpétuellement, circulaient des gens que leurs affaires appelaient à l'un ou l'autre endroit, et ceux, plus nombreux, qui n'avaient rien à faire qu'à observer, les dilettantes, les curieux. Aux ordinaires blouses bleues se mêlaient les pardessus, les peaux de chèvre luisantes des aristocrates du monde rural.

Il y eut un long temps d'accalmie, pendant lequel Vaureil se désolait, disant n'avoir pas de chance, désespérant de trouver un acheteur. A côté, l'albinos à figure sournoise venait de

vendre très cher une petite vache maigriote, parce qu'il avait su fasciner un grand rougeaud à l'air simplet. Et, sans désemparer, avisant un vieux bonhomme à barbe blanche qui vendait une fort belle vache, il réussit à embobeliner celui-là comme le précédent et à lui acheter sa bête très bon marché.

Cet albinos secondait son père, lequel était à la fois fermier et marchand. C'était le plus roublard des spéculateurs de la région : il roulait les uns et les autres, grâce à son coup d'œil très sûr, qui lui faisait apprécier à première vue la valeur exacte d'une bête, grâce aussi à son formidable bagou et enfin parce qu'il était toujours au courant des variations de prix. Parasite menant large vie et s'enrichissant aux dépens des producteurs toujours grugés, il était connu dans un rayon de dix lieues ; on le craignait, on l'admirait un peu, mais personne ne l'aimait. Le fils marchait sur les traces du père et promettait d'être digne de lui...

— Je mets trente-six : voulez-vous la vendre, oui ou non ?

Cela s'adressait à Vaureil. C'était le petit

jeune homme de Saint-Ponayre qui revenait à la charge; il s'efforçait de prendre un air très entendu, disant tout bas son prix, puis le proclamant bien fort, comme font parfois les marchands. Mais on voyait que cette science du marchandage était factice : dans sa façon d'opérer, dans le ton de sa voix, une gaucherie embarrassée se révélait qui trahissait son inexpérience. Il s'en retourna encore, après avoir insisté longtemps; il s'en retourna devant les serments répétés de Vaureil affirmant qu'il venait d'en refuser trente-neuf pistoles et qu'il ne la vendrait pas à moins de quatre cents francs.

— Eh bien, il fallait en profiter, vous savez!... Ce n'est pas moi qui vous la paierai trente-neuf, fit-il en s'éloignant.

Cette affirmation de Vaureil était une grosse malice, car personne ne lui en avait offert plus de trois cent cinquante francs.

— Pas de veine! disait-il à sa fille, je n'ai jamais été attaqué sérieusement.

Neuf heures sonnaient en ville : on commençait à sortir les bêtes vendues; le bon moment des affaires était passé. Survint un commer-

çant à qui la Brunette plut pour un appareillage; il la demanda tout d'abord pour trois cent trente francs, puis, de pistole en pistole, après une discussion d'une demi-heure et deux ou trois feintes d'abandon, il monta jusqu'à trois cent soixante-dix. Mais il se sauva tout de suite après avoir annoncé ce dernier prix.

Alors Vaureil regretta de ne pas la lui avoir « jetée au cou » : il craignit d'être obligé de la vendre à perte ou de la ramener.

Heureusement, revint le jeune homme de Saint-Ponayre; il était, cette fois, accompagné de sa femme, une petite blondinette au teint rose, l'air très enfant. Il lui montrait les différentes vaches qu'il avait remarquées, lui expliquant ce qu'il trouvait à chacune de bien et de mal et quel prix en demandait le vendeur. Elle les regardait avec une gentille moue, la petite blonde, ayant l'air de penser :

« Est-ce donc bien vrai que me voilà maîtresse de maison et qu'il me faut donner mon avis pour l'achat des vaches, moi qui jusqu'à présent ne m'étais inquiétée de rien au monde que de mes toilettes et des papotages du bal de chez nous !... »

Et ils finirent par se décider à prendre la Brunette. Après avoir longuement hésité, discuté, tergiversé, après avoir subi les attestations de Vaureil jurant plus fort que jamais qu'il en avait refusé davantage, qu'elle donnait du lait comme pas une et qu'elle était parfaite, ils l'achetèrent pour trois cent quatre-vingts francs.

Pendant toute la durée du débat, Maria n'avait cessé de faire la moue devant le cynisme de son père qui persistait à affirmer, à clamer des choses fausses. Quand le couple se fut éloigné, Vaureil déclara, l'air satisfait :

— J'espérais pourtant bien en faire quatre cents francs!... mais les affaires vont si mal qu'il faut encore être content de ça... Et puis je suis bien aise d'en être débarrassé, de cette charogne!

— C'est ennuyeux pour ces pauvres gens, fit Maria; eux qui désirent beaucoup de lait ils tombent justement sur une vache qui ne leur en fournira pas du tout... Pourquoi, papa, ne l'as-tu pas vendue au marchand, qui l'aurait emmenée loin? Il eût mieux valu agir ainsi que de tromper des gens du pays.

— Mais tu sais bien que le marchand ne m'en a pas donné aussi cher qu'eux !...

— Je sais bien !... mais eux, nous sommes exposés à les revoir souvent, et ils se fâcheront quand ils auront été à même de constater ce qu'elle est... Et puis, pourquoi leur as-tu dit tant de mensonges ?

Elle était gentille, la petite, toute rouge et tremblante d'émotion dans la révolte de son cœur honnête. Mais combien son père était dans le vrai lorsqu'il répondit :

— Que veux-tu, ma fille !... à la foire, chacun fait ce qu'il peut !...

Eh oui ! à la foire, et ailleurs, chacun fait ce qu'il peut pour gagner le plus d'argent possible, sans être arrêté par de vains scrupules quant au choix des moyens !

— Vous ne me connaissez pas ? ça m'étonne, diable m'étrangle !... Je vais pourtant à toutes les foires de Cos, de Cresset, de Vazeuil et d'Hirson... Je suis le père Peyrat, du Gérardin ; nous avons votre voisine pour servante.

— Ah ! c'est vous Peyrat !... Ma foi non, je ne vous connaissais pas...

C'était sur le champ de foire toujours, quelques minutes après la vente de la Brunette, que Vaureil et Peyrat liaient ainsi conversation. Peyrat était un grand au dos voûté, à la figure pleine et au sourire niais, avec une moustache et des favoris roux. Il était très paysan, écorchait le français plus que Vaureil et introduisait dans chacune de ses phrases, comme argument sans réplique, un : « diable m'étrangle ! » puissamment articulé ; — à tel point que, dans sa commune, si quelqu'un parlait de Peyrat, un autre reprenait aussitôt : « Ah ! oui... diable m'étrangle !... » Cette expression suffisait même à le désigner.

Maria, qui était à quelques pas, n'entendait rien de la conversation et regardait sans intérêt cet homme à barbe rousse qui parlait à son père. Mais elle eut soudain un tressaillement de les voir rejoints par un grand garçon à figure glabre qui fumait une cigarette : elle reconnut tout de suite Jean Peyrat, l'amoureux de Francine, le bêta de la foire de Cos, l'ivrogne du bal Grenier ; et elle comprit que le vieux était son père et qu'on s'entretenait, dans le groupe, de la propriété du père Pinel.

Une heure après, comme ils attendaient sur la route, vers les dernières maisons d'Hirson, au lieu indiqué par l'acheteur pour prendre livraison de la vache, Vaureil confirma la supposition de sa fille :

— Tu sais, la Nette avait raison : Peyrat, du Gérain, va donner sur l'endroit du père Pinel!... Il m'a parlé, à ce sujet tout à l'heure, sur le foirail : comme c'est un peu grand pour sa bourse, il serait tout disposé à me céder une pièce ou deux ; ça ferait notre affaire à tous... Si ça réussit, dans un an nous aurons les Peyrat pour voisins ; tu te marieras avec le garçon et, un jour, vous posséderez presque tout Jonçay!

— Oh ! ça, non ! il me déplait trop ! fit Maria vivement.

Le petit cultivateur de Saint-Ponayre et sa blondinette arrivaient avec la voiture à baudet du beau-père, sur laquelle ils hissèrent le veau après l'avoir fait têter ; puis ils soldèrent et s'en furent.

— A présent, ma fille, il nous faut aller manger ! dit Vaureil.

— Dame ! j'ai bien faim, répondit-elle.

Ils regagnèrent Hirson, croisant des bêtes qu'on déplaçait ou qu'on ramenait invendues. Les entours de la gare leur apparurent bondés de bétail, — une large tache blanche piquée de points bleus, comme le champ de foire le matin. — L'embarquement se poursuivait à la fois sur le quai ordinaire et sur deux quais mobiles, sans que la masse stagnante d'animaux eût l'air de diminuer. Les wagons étaient sur le point de manquer ; on avait télégraphié à Lancy pour en avoir d'autres, mais ils ne seraient pas là, sans doute, avant quatre heures de l'après-midi : des malheureux allaient être obligés d'attendre jusqu'à la nuit avec leurs bêtes.

Pour manger, Vaureil et Maria se rendirent à l'*Hôtel de la Croix-Blanche*, où était leur âne. Il était midi, le moment de la pire cohue : toutes les salles étaient envahies et ce ne fut qu'au bout d'un long quart d'heure qu'ils purent se caser dans un recoin de la cuisine. Une serveuse leur apporta sans plus tarder des assiettes et du vin, mais ils durent bâiller encore dix minutes avant d'obtenir du pain et un ragoût impossible, un ramassis de débris

de table d'hôte mélangés et amalgamés par la cuisinière dans une ample terrine de cuivre d'où elle tirait les portions de ceux qui mangeaient à bon marché. Pendant ces longs préludes, Maria avait pu voir de quelle façon l'on procédait, et l'appétit lui en était à moitié passé. Elle goûta cependant au ragoût, mais préféra bientôt grignoter du pain sec. Elle se trouvait contre la porte de la grande salle, où deux cents campagnards déjeunaient. Comme eux, presque tous étaient partis avec des bêtes au milieu de la nuit et ils avaient très faim. D'ailleurs ce déjeuner d'auberge, où la viande figurait, leur semblait un festin et ils bâfraient avec appétit les fricots nageant dans une sauce ignoble, les rôtis à demi cuits : ce spectacle distrait la jeune fille.

— Prends donc encore de la viande !

— Non, papa, j'en ai assez.

Vaureil se mit alors à sucer, un à un, le reste des débris ; puis il versa dans son assiette la sauce noirâtre figée au fond du plat, dans laquelle il émietta un gros morceau de pain, et cela fit une sorte de soupe épaisse qu'il happa avec sa fourchette.

Maria s'intéressait maintenant aux faits et gestes de la patronne, qui rudoyait les serveuses, s'efforçait de faire prendre patience aux entrants et s'avancait vivement avec un drelindin de ses poches gonflées de monnaie lorsqu'un partant cognait pour l'addition.

C'était le retour. Charlot marchait vite, car il suivait un poney noir qu'il ne voulait pas quitter. La route était sillonnée d'équipages ruraux : — voitures massives enduites de terre et de poussière que traînaient de grosses poulinières peu trotteuses, jeunes pouliches à demi dressées qui s'effrayaient, baudets en grand nombre. — Charlot rejoignait aux côtes le poney noir, qui le distançait en plaine ; une vieille jument grise venait derrière ; puis une pouliche baie, à très vive allure. Mais le poney bientôt prit une route perpendiculaire et Charlot se calma : sans paraître le moins du monde offusqué, il se laissa dépasser par la vieille jument grise, par la pouliche baie, et par d'autres chevaux, et par d'autres ânes. De pauvres gens s'en allaient à pied, s'aidant de leurs bâtons. A chaque roulement nouveau,

ils levaient les yeux, espérant que des places restaient libres et qu'on allait les inviter à monter. Mais les voitures étaient généralement bondées : elles passaient, et les malheureux piétons, toujours déçus, continuaient leur marche. Après Cos, les Vaureil rencontrèrent deux femmes de Rigny, qui avaient vendu leurs chèvres.

— On pourrait bien les amener, papa ? fit Maria.

— S'il n'y en avait qu'une, je ne dis pas ; mais deux, c'est impossible : nous serions trop serrés.

Un peu plus loin, elle intercédait de nouveau en faveur d'un homme de Vazeuil qui s'en allait seul et paraissait très fatigué. C'était à une descente et l'âne trottait vite ; le père tourna la tête et murmura hypocritement :

— Je regrette, mais tant pis ! il est déjà trop loin derrière... Si tu me l'avais dit plus tôt...

Il n'aimait pas à se gêner, à fatiguer son âne pour rendre service.

Maria fut froissée de ce mauvais vouloir ; des pensées tristes la hantèrent : elle eut peur de l'avenir...

Au sommet de la côte des Saurêts, elle eut tout de même une contemplation admirative pour le vallon familial ; elle regardait toutes ces chaumières, toutes ces fermes dont elle savait les noms, maisons de pauvres disséminées dans l'océan des cultures, et le grand clocher gris de Vazeuil portant bien haut sa flèche au-dessus des chênes verts, et le clocher moderne de Fléchaux, ajouré, prétentieux, blanchâtre ; et elle regardait aussi à gauche, par delà une indistincte vallée, la colline du bois des Fées, que le soleil couchant empourprait une fois de plus.

Son père aussi avait, d'un coup d'œil, pris possession du vaste panorama ; il le prouva par une réflexion avisée :

— Dis donc, petite, quelqu'un qui aurait tout ça !...

— Oui, il serait très riche ! répondit-elle, mécontente.

Le charme était rompu...

Le paysage, d'ailleurs, allait se rétrécissant à mesure que Charlot descendait la côte rapide ; quand l'équipage atteignit la rue de Jonçay, il ne s'étendait pas au delà des prés riverains du

Bizon, sur les bords duquel les hauts peupliers commençaient à secouer leurs feuilles d'or... La nuit était près de tomber lorsqu'ils arrivèrent.

XIX

Un dimanche de novembre, Peyrat, sa femme et son fils vinrent à Jonçay pour examiner la propriété du père Pinel. Vaureil les attendait; il les fit dételer dans sa cour et logea leur jument à la place habituelle de Charlot, dans l'étable à débarras. Et tout de suite ils partirent ensemble, visitant d'abord les bâtiments que le père Pinel, attristé et malade, leur montra en détail, puis, successivement, avec grande attention, les pièces de culture et les prés.

— La terre paraît rude, diable m'étrangle! faisait parfois Peyrat; c'est argileux, montueux,

dur à travailler ; ça ne doit pas être bon pour les pommes de terre.

Vaureil leur faisait voir, en même temps, sa propriété ; et, là, par contre, Peyrat s'extasiait toujours :

— Joli champ, diable m'étrangle!... Voilà un pré qui doit pousser!...

Et la mère et le fils outraient les éloges...

Quand ils furent de retour à Jonçay, Vaureil leur offrit d'entrer chez lui pour boire un verre de vin.

La table était garnie ; sur une nappe immaculée s'exhibaient la soupière et les assiettes fleuries des jours de fête. Vaureil dit, feignant l'étonnement :

— Ah ! ça tombe bien, le goûter est prêt. Vous allez manger la soupe avec nous, sans cérémonie...

C'était lui qui avait absolument tenu à faire préparer un peu d'extra, pour les inviter à manger. Il y avait la potée au jambon, une omelette et un morceau de veau rôti avec de la salade. La mère Peyrat, une petite femme à la bouche renfoncée, sans dents, qui parlait en un bredouillement mielleux, s'installa à table la première :

— Ma foi, puisque vous vous êtes mis en frais, nous allons rester : ça nous permettra de faire mieux connaissance... Venez donc vous asseoir à côté de moi, mam'selle Maria.

— Oui, tout à l'heure, madame Peyrat.

— Oh! je ne suis pas une dame et je déteste les manières. Appelez-moi Hélène : c'est par ce nom d'Hélène qu'on m'appelle toujours.

Elle causa beaucoup, beaucoup, pendant le repas; elle parla de sa servante, de ses fruits et de ses poulets, puis elle fit l'éloge de son fils, un si brave garçon et qui l'aimait tant!

— Certainement, madame, dit-elle en se tournant vers Clémence, certainement, s'il était parti pour être soldat, j'en serais morte de chagrin.

Elle était parvenue, en effet, à force de courbettes et de lèchements de pieds, à faire réformer Jean, — qui avait tiré au sort cette même année. Des messieurs puissants avaient daigné intervenir en sa faveur. Ç'avait été d'abord leur propriétaire, qui était l'ami d'un ex-député auprès duquel il avait agi, puis le curé, qui connaissait un oncle du médecin militaire, puis le neveu d'un beau-frère de Pey-

rat, qui était domestique chez le cousin d'un conseiller de préfecture. Grâce au bon vouloir adroitement exploité de ces trois personnages, Jean avait été réformé, on ne savait pour quelle infirmité bénigne, — varices ou myopie, — qui ne le gênait aucunement.

Tout de suite Hélène eut soin d'avertir les Vaureil de cette particularité, de dire que c'était uniquement par protection que son fils n'avait pas été soldat, mais qu'il n'avait sûrement rien de fâcheux dans son organisme. Et elle multipliait les racontars pompeux et ineptes, empreints d'un sentimentalisme pleurnicheur, qui exaspéraient Maria.

— Diable m'étrangle, c'est bien vrai ! confirmait le père, de temps en temps.

Jean ne rougissait pas des éloges ; il les amplifiait, au contraire.

— Ma mère a raison de tenir à moi : je travaille pour elle autant que la servante !... Je m'occupe des volailles, des lapins, même de battre le beurre, et je sais aussi traire les vaches.

Il parla de sa force, des luttes où il avait toujours été vainqueur, des prouesses qu'il

avait accomplies à faucher, à charger les gerbes, à porter des sacs lourds aux machines. Il avait réduit une pouliche méchante, que personne ne pouvait approcher, et dressé pour un voisin deux jeunes bœufs que lui et ses gens avaient abandonnés. Ces narrations étaient ornées de mots ambitieux et de blasphèmes fréquents.

Maria songeait :

« Il est menteur, prétentieux, sot et bavard... Il est pire que mon père pour étaler ses mérites, pour se targuer de choses qu'il n'a point faites, j'en ai la certitude... Il s'exprime plus mal, il blasphème davantage et sa conversation est peut-être encore moins relevée!... »

Jean en arrivait à conter ses exploits de fin danseur, de joueur malin, de buveur émérite :

— Nous avons bu un jour, à six, trente bouteilles de vin blanc, sans parler des gouttes avant et après... Les autres étaient saouls à ne plus pouvoir marcher ; eh bien ! moi je n'avais pas encore trop de mal.

La mère comprit que ces histoires de beuveries monstres pourraient impressionner défavorablement les Vaureil ; aussi s'empressa-t-elle d'ajouter :

— Certes, il s'est amusé comme tous les jeunes gens, mais il a cela de bon que jamais il ne se met en ribote... D'ailleurs, ce n'est pas son habitude de boire autant qu'il a l'air de dire : ce n'est pas un ivrogne, bien loin de là !...

Aussitôt la jeune fille eut cette pensée :

« Ce n'est pas du vin blanc, sans doute, qu'il avait bu l'année dernière, pour la « Bonne-Dame », lorsqu'il faisait le tour de la salle de danse en insultant tout le monde !... »

Plus Jean Peyrat donnait libre cours à sa verve, plus elle le trouvait stupide et grossier, et sa répulsion pour lui s'en accroissait. Le garçon, à la fin, remarqua qu'elle restait silencieuse et maussade, les yeux baissés sur son assiette ; alors il lui adressa la parole directement :

— Vous n'allez guère au bal, je crois bien, mam'selle Maria : vous devez vous ennuyer, le dimanche !

— Moi ?... non, pas trop... et pas du tout quand j'ai des livres... Lire est un de mes plus grands plaisirs... Et vous ?

— Moi, à part les almanachs, pour voir les

changements de lune, je n'ai pas touché un livre depuis ma sortie de l'école... Je n'aime pas m'abrutir à lire... et puis ça ne sert à rien !

— Mais si ! ça amuse et ça instruit... Les romans sont des histoires de personnages qui n'existent pas, j'en conviens, mais on en peut tirer malgré tout des leçons pour soi-même... C'est bien aussi utile de lire, en tout cas, que de boire à six, en moins d'un jour, trente bouteilles de vin blanc !

Devant ce coup droit qu'elle lui portait, Jean fut, un instant, abasourdi ; ses yeux clignotèrent plus encore que de coutume, ses lèvres se pincèrent, tout son visage glabre grimaça.

Il y eut un silence pénible, que vint troubler fort à propos le roucoulement d'une des prisonnières, dans la cage de bois accrochée au mur, près de la porte. Les Peyrat s'intéressèrent :

— Ce sont des colombes ? demanda Hélène.

— Non, ce sont des tourterelles des champs.

— Elles sont gentilles.

— Pour ce qui est d'être jolies, assurément qu'elles le sont, répondit Vaureil ; mais c'est

leur seule qualité ; elles sont d'un petit bénéfice, je vous en réponds !

Jean acquiesça promptement :

— Avec le grain qu'elles mangent, il vaudrait mieux nourrir une poule !

Et Maria eut de nouveau une petite méchanceté :

— A la bonne heure, monsieur !... Je vois que vous êtes pratique.

Le père Peyrat regarda l'horloge :

— Ça tourne, diable m'étrangle !... On ne s'ennuie pas, mais il faut pourtant parler de partir, surtout qu'il ne fait pas un joli temps..

Il n'était encore que trois heures, mais d'épaisses nuées grises voilaient le ciel ; le vent de Bloux soufflait fort ; la pluie était possible et l'obscurité du soir allait tomber bientôt.

Néanmoins, avant de prendre congé, les Peyrat s'entendirent définitivement avec Vau-reil au sujet de la propriété du père Pinel. Puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement que de s'adresser à ces gens de loi qui grugent le pauvre monde, ils décidèrent d'aller sans tarder à Maleville pour charger un avoué

de les représenter lors de la vente. D'ailleurs, Peyrat seul devait être en nom : si le bien lui était alloué, il céderait à Vaureil, avant que les actes définitifs fussent dressés, le Champ des fougères et le Pré fleuri.

XX

Au premier janvier, Francine ne vint pas comme à l'ordinaire souhaiter la bonne année à ses parents ; elle écrivit seulement une courte lettre, où elle donnait pour excuse de son abstention l'état de santé précaire de sa bourgeoise.

Mais, huit jours plus tard, sa mère reçut d'elle une seconde lettre qui l'étonna et lui fit tout de suite pressentir un malheur. Elle se rendit tout éplorée chez les Vaureil, et Maria lut à haute voix ces lignes dont l'écriture maladroite marquait, en plus de l'inexpérience coutumière, l'hésitation, l'émotion :

Le Gérain, 8 janvier.

« Mes chers parents,

» J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer : j'ai commis une faute... (*Il y avait là des traces de larmes sur le papier.*) C'est avec le garçon de la maison, Jean Peyrat... Il me promettait le mariage ; mais, à présent que je suis enceinte, il refuse de m'épouser ; il en est d'ailleurs empêché par ses parents, qui me trouvent trop pauvre. Mon cher père, ma bonne mère, pardonnez-moi. Je ne puis pas rester davantage dans cette maison : venez donc me chercher dimanche avec une voiture pour transporter ma commode.

» Pardon ! pardon ! pardon !

» Votre fille qui vous embrasse.

» FRANCINE LACROIX. »

La Nette fut abasourdie par ce coup imprévu :

— Eh bien, en voilà une affaire!... Pitié des anges, c'est-il malheureux!... Moi qui me réjouissais tant d'être sortie des plus grandes peines!... Nous arrivions à joindre les deux

bouts bien comme il faut, depuis que les enfants étaient partis. C'était notre seul bon moment, car bientôt nous serons vieux et ce sera la misère encore. Mais nous étions trop tranquilles : c'était visible que ça ne durerait pas !...

Des larmes coulaient sur ses grosses joues hâlées :

— La vieille Lamoine n'a pas fini d'en dire !... Et le père, comment lui annoncer ça, au père ?... Oh ! ma pauvre Maria, qu'a-t-elle été faire là, ta camarade !...

Maria songeait que cet événement était la suite naturelle et logique des amours de Jean et de Francine ; elle ne se sentait aucune velléité de blâmer son amie, comprenant qu'elle était bien plus une victime qu'une coupable. Une victime, oui, après tant d'autres, sur le grand chemin commun de la pauvreté et de la fatalité. Placée trop jeune dans les fermes, elle avait été exposée à entendre toutes sortes de conversations luxurieuses et grossières, de ces conversations qui sont comme un piment destiné à exciter les mauvais instincts. De bonne heure, le bal et ses intrigues l'avaient inté-

ressée ; elle avait été très fière d'être adulée et courtisée par le fils du maître : les empresses, les paroles douces et les belles promesses qu'il lui avait prodiguées avaient trouvé un écho en son pauvre cœur naïf, avide d'illusions, et elle s'était laissé prendre...

En rentrant de son travail, le soir, vers six heures, Lacroix posa son panier sur la commode, comme il en avait l'habitude, quitta le sac jeté sur ses épaules en guise de pèlerine, puis sa blouse, qu'il mit sur le dos d'une chaise, près du poêle, pour la faire sécher, car d'un ciel couleur de suie était tombée tout l'après-midi une pluie fine d'hiver. Alors seulement il vit que la Nette avait les yeux rouges et une physionomie de chien battu.

— Allons, bon ! dit-il, il est arrivé quelque chose : je parie que Jacques est malade ?

— Il ne s'agit pas de Jacques, mais de la Francine : elle est enceinte.

Le père ne fit pas d'éclat : son visage de travailleur fataliste conserva son expression habituelle d'énigmatique placidité ; à peine si une flamme passa dans ses yeux sombres.

Quand sa femme lui eût donné les quelques explications que contenait la lettre, il dit simplement :

— Eh bien ! il vaut mieux qu'elle nous ait prévenus que si elle avait eu, comme d'autres, l'idée de se détruire ou de détruire son enfant.

La Nette se rassura un peu : elle avait craint qu'il n'entrât dans une de ses terribles fureurs, d'autant plus redoutées qu'elles étaient plus rares.

— Oui, dit-elle, mais il nous faudra élever son petit, et ce sera la misère encore.

— *Tè !* est-ce qu'il y a pour nous dans la vie autre chose que de la misère ?

Puis il se mit à manger la soupe et les pommes de terre cuites à l'eau de tous les soirs, et il alluma son brûle-gueule, qu'il fuma auprès du poêle en se séchant les pieds.

Le dimanche matin, avec la charrette et l'âne de Vaureil, il alla chercher sa fille.

Ils furent à Jonçay vers midi. Francine était amaigrie et changée ; elle avait perdu la fraîcheur de ses joues et toute sa belle gaieté d'au-

trefois. Son père ne lui avait pas adressé la parole en route, et ce dédain muet lui avait paru plus amer que des reproches. A l'entrée de la ruelle qui desservait les vieilles maisons, Maria, accourue, lui tendit les bras : elle s'y précipita en sanglotant, bien heureuse tout de même de cette sympathie.

— C'est donc vrai, chérie, que tu me parles encore : j'avais tant crainte de te faire horreur !

Et Maria, pleurant aussi, de répondre :

— Oh ! par exemple, tu me juges donc bien méchante !

— Veux-tu venir jusque chez nous ? Tu tâcheras d'apaiser ma mère : j'ai peur qu'elle ne me reçoive mal.

La mère Lamoine était devant sa porte, aux aguets, de même que Raspaut, l'innocent : le visage terreux de celui-ci resta impassible, mais la trogne rouge et branlante de la première sembla rayonner de satisfaction.

— Ah ! te voilà ! fit la Nette à sa fille, avec une froideur qui ne présageait rien de bon.

— Oui, maman.

Et elle s'avança pour l'embrasser.

— Non ! non !... Ote-toi de là : tu me fais honte.

Alors Maria essaya d'intervenir :

— Ne soyez donc pas méchante, Nette!... Elle est bien assez malheureuse !

Mais la mère, tournant le dos pour aller aider son mari à décharger la commode, répondit d'une voix cassante :

— Je ne suis pas méchante, puisque je la reçois...

Puis soudain, quand le meuble fut en place et que Lacroix fut parti avec l'équipage, elle apostropha sans mesure la pauvre Francine; elle vida, dans un flot de paroles courroucées, toute l'amertume amassée dans son cœur depuis la réception de la lettre désolée, annonçant la faute.

Maria n'osait plus rien dire et Francine pleurait avec de gros sanglots...

Deux jours après, Francine, un peu calmée, conta à sa camarade tous les épisodes qui avaient précédé son départ du Gérard. D'abord l'aveu à Jean lorsqu'il ne lui avait plus été permis de conserver de doutes sur son état,

l'aveu suivi de la demande du mariage réparateur. Après une moue, il avait eu cette réponse lâche : « Il y a longtemps que j'en ai parlé à mes parents : ils ne veulent pas. Et, sachant cela, ils voudront encore bien moins. »

Et Jean, dorénavant, avait évité les occasions d'être seul avec elle. Cela avait duré près de trois mois, jusqu'au jour où la mère, prévenue, lui avait dit méchamment : « Je sais que tu es prise : tant pis pour toi, ma fille, mais nous ne pouvons pas admettre que Jean perde sa situation pour te faire plaisir... Et puis, d'ailleurs, tu courais les bals et les fêtes : c'est lui ou c'est un autre... Je ne peux plus te garder là, tu comprends, à cause de ta position : écris à tes parents qu'ils viennent te chercher au plus tôt. »

Et toutes les supplications, toutes les larmes de la pauvre n'avaient pu prévaloir contre le tranquille égoïsme de la mère, contre l'indifférence veule du père, contre la cynique inconscience du fils.

Quand son père était venu la chercher, il avait bien fait une scène au père Peyrat, qu'il

avait trouvé seul à la maison, — Jean et sa mère étant allés à la première messe, où ils s'attardaient à dessein sans doute : « C'est vous qui avez empêché votre garçon de l'épouser. Mais vous vous en repentirez, soyez sûr : je vais lui envoyer une carte du juge de paix et nous verrons comment ça se passera. — « Diable m'étrangle, diable m'étrangle, non, ce n'est pas moi ! » avait bredouillé Peyrat, très ennuyé au fond.

— Il avait bien raison d'ailleurs ! déclara Francine ; il n'a pas de volonté, lui ; sa femme le mène par le bout du nez : c'est elle qui règle tout, qui gouverne tout à la maison. Sans elle, Jean ne m'aurait peut-être pas laissée, mais elle a autant d'autorité sur le garçon que sur le père ; et c'est avec toi, j'en suis convaincue, qu'elle a l'intention de le faire marier.

— Pardi, c'est bien combiné d'avance, fit la Nette, qui venait d'entrer. Il y a longtemps que je te l'ai dit, Maria, qu'ils achèteraient ici et que le garçon deviendrait ton mari...

— L'épouser, moi ? non jamais, non jamais ! répliqua Maria, indignée.

Mais la Nette reprit, implacable et triste comme le Destin :

— Oh! ma fille, on ne fait pas toujours ce qu'on veut et l'on fait bien souvent ce qu'on ne voudrait pas.

XXI

La vente eut lieu le 20 janvier et Peyrat fut acquéreur. Vaureil revint de Maleville rayonnant : il aurait ses deux pièces. (Il avait renoncé au Champ du jardin.)

Le lendemain Maria alla voir le père Pinel, toujours souffrant. Son visage, si rose et si gai jadis, était maintenant amaigri, pâli, sillonné de rides et voilé de mélancolie. Il fixa son regard vacillant sur les beaux yeux clairs de la visiteuse :

— Ah! ma fille, ma pauvre fille! prononçait-il.

Elle appréciait la grande tristesse que renfermaient ces simples mots, mais elle ne trouvait pas de phrases consolatrices. Il poursuivit :

— Je gagerai qu'on a l'intention de te marier avec le garçon qui va venir habiter ici.

— Quoi, vous aussi, père Pinel ! s'écria-t-elle. On dirait que tout le monde s'accorde pour me dire ça... Eh bien non, cent fois non, je n'en veux pas !

— Je souhaite qu'on te laisse libre de refuser, conclut le vieillard gravement.

Le soir, quand Maria fut couchée, ce propos revint à sa pensée; elle le rapprocha de celui tenu par la Nette : « On ne fait pas toujours ce qu'on veut et l'on fait bien souvent ce qu'on ne voudrait pas... » Elle les trouva identiques et il lui sembla qu'à l'horizon de sa vie de gros nuages noirs s'amoncelaient... Ce mariage avec Jean, elle comprit qu'il allait paraître avantageux à ses parents, puisqu'il aurait pour conséquence de la faire rester près d'eux, de sceller en un seul bloc, pour l'avenir, les deux petites propriétés voisines. Elle eut peur, bien peur de n'être pas assez forte pour résister à leur vo-

lonté; et elle eut la vision de ce que pouvait être la réalité de demain : — les Peyrat habitant Jonçay, elle, mariée au fils, à ce Jean qu'elle détestait et méprisait; Francine, hier la maîtresse de son mari, et l'enfant, fruit de leur commune faute, vivraient à côté, dans ce même hameau; l'abandonnée, la pauvre, serait là, témoin journalier et reproche vivant de leur union; l'abandonnée, la pauvre, chassée de la maison par une mère hypocrite et rusée, avec l'assentiment du fils lâche, prétentieux et sot, élèverait l'enfant toute seule, sous les yeux de ces égoïstes...

XXII

Quelques jours après, la cousine Jeanne, de Vazeuil, vint à Jonçay avec sa mère pour inviter les Vaureil à son mariage, qui devait avoir lieu dans le courant de février.

Boursat, le petit brun, son ex-amoureux, était au régiment depuis plus d'un an. Jeanne dit :

— Nous nous sommes écrit pendant six mois; puis Ramet s'est présenté... C'est un garçon de domaine, qui aura bien quelque chose plus tard; il plaisait à mes parents: ma foi, j'ai envoyé promener le soldat et je me marie avec celui-là... Pourtant ça m'a

vraiment fait de la peine de laisser Boursat : il était bon diable et dansait joliment bien!... Mais, tout de même, attendre encore deux ans, c'était long; et puis si, par hasard, il m'avait laissée, lui, à son retour.

— Tu as raison, dit Clémence, tu seras plus sûre comme ça. Mais ta sœur Henriette doit être fâchée de te voir passer la première?

— Qu'est donc devenu Gagnère, ce grand blond qui la courtisait? demanda Maria.

— Il est marié à Fléchaux... Elle comptait bien sur lui cependant : il a été cause qu'elle en a refusé plusieurs. Maintenant elle n'en trouve plus, et elle aura bientôt vingt-quatre ans. C'est ce qui m'a fait réfléchir : ça ne vaut pas cher, les garçons!

Clémence tua bien vite un poulet pour faire déjeuner les inviteuses. Jeanne et Maria, dans la chambre neuve, devisèrent un moment.

— Tu sais, dit Jeanne, que je te réserve comme cavalier un ami de mon futur mari, un jeune homme à la hauteur, dont j'espère que tu me feras compliment.

Elle causait avec une aimable désinvolture,

se montrait aussi peu sentimentale que possible et étalait naïvement sa grande joie de se marier. Mais elle ne voulut pas dire à sa cousine le nom du cavalier qu'elle lui promettait.

Pour assister à la noce, Maria désira une robe neuve, que sa mère lui accorda sans se faire prier. Seulement, madame Desvaux, la couturière de Rigny, étant très pressée, la jeune fille dut lui prêter son concours pour la confection de cette robe. Pendant huit jours elle retourna travailler dans les mêmes conditions que l'hiver précédent.

Ce fut à l'atelier de couture, durant cette période, qu'elle eut connaissance de deux faits sensationnels autant que romanesques, l'un concernant Paul Bouguin, le second M. Albert Breuron.

Paul était parti en novembre pour accomplir son année de service, sans savoir qu'il avait laissé enceinte la maigriotte aux cheveux fous. Venu en permission au jour de l'an, il avait profité d'un rendez-vous qu'elle lui avait accordé dans sa chambre selon la coutume.

Mais le père était survenu sans tarder : — le coup avait été prémédité en famille, disait-on. . . Toujours est-il qu'il se trouva avoir un revolver tout chargé :

— Promets de l'épouser, ou je te tue !

Et Paul avait promis ; il avait même écrit et signé sa promesse sur une feuille de papier timbré, au bas de la reconnaissance du délit d'amour. Et le mariage devait avoir lieu à Pâques, avant le baptême ; des démarches étaient déjà faites auprès de l'administration militaire pour obtenir les autorisations requises.

M. Albert Breuron avait passé les mois d'octobre et de novembre aux Saurêts. Il y était resté longtemps seul, car madame Breuron mère était partie dès la Toussaint pour prendre à Cannes ses quartiers d'hiver. — Seul, pas tout à fait : car mademoiselle Marguerite Maugenest, la fille aînée du comptable, n'avait fait, paraît-il, aucune difficulté pour continuer auprès du fils le service de compagnie qu'elle avait coutume de remplir auprès de la mère.

Une semaine après le départ de M. Albert, Marguerite avait filé à Maleville, chez une amie de pension, avaient dit ses parents, — bien plus loin, assurait la rumeur publique : — elle n'était pas encore revenue.

Aux Saurêts, M. Maugenest, raide et digne, le visage sévère sous la barbe grise touffue, ne manifestait rien de ses préoccupations intimes ; mais sa femme et sa fille avaient des figures contristées, chagrines. Et puis des mots échangés à l'intérieur de la maison avaient été perçus par des oreilles indiscretes. Les clabauderies des domestiques avaient filtré vite hors de l'enceinte du château. Maintenant tout le monde savait à quoi s'en tenir sur les relations du maître et de la fille de l'intendant : on disait que les tourtereaux parcouraient l'Italie, terre classique des fugues amoureuses ; et l'on disait encore que si Peyrat avait eu la locaterie de Pinel, c'est à cela qu'il le devait, qu'autrement M. Albert eut certainement été acquéreur, pour ne pas laisser s'installer là un destructeur possible de gibier.

Ces choses s'ajoutaient au reste pour montrer à Maria les hypocrisies, les vilénies de la

vie. Paul, ce beau garçon intelligent et instruit qu'elle eût été disposée à aimer, voilà qu'il était pris par une autre, par une autre qu'il méprisait sans doute, mais qu'il devait subir : et c'était son devoir de le faire, puisqu'il l'avait rendue mère. Elle songea aux belles théories qu'il émettait au cours du précédent printemps. Oh ! ce qu'on rêve, et puis, après, ce qu'on fait, quand arrive l'heure !...

Et M. Albert Breuron, le bourgeois bien pensant, qui avait la prétention de donner le bon exemple, et qui trouvait logique de séduire, d'enlever la fille de son intendant !... De haut en bas, quelle que fût leur situation et quel que fût leur degré d'intelligence, ils étaient donc tous les mêmes !...

La jeune fille, heureusement, était occupée par la pensée de la noce prochaine et par ses préparatifs de toilette : cela lui était une distraction salutaire. D'ailleurs, personne ne lui parlait plus de Peyrat.

XXIII

Au jour fixé, Clémence et sa fille se rendirent à Vazeuil avec Charlot; — Vaureil demeurait, à cause des bêtes. A l'arrivée, dès sa descente de voiture, Maria eut cette surprise de voir s'avancer, glabre et solennel, Jean Peyrat. C'était lui, le mystérieux ami du marié, le garçon « à la hauteur » dont avait parlé Jeanne. Il y avait eu tout un complot d'ourdi, complot dont faisaient partie Vaureil et Clémence, pour assurer entre Jean et Maria ce rapprochement forcé de deux jours : on espérait faire tomber ainsi les préventions de la jeune fille à l'égard de son

futur voisin, lequel se posait déjà en soupirant.

Maria eut peine à réprimer un cri d'étonnement antipathique. Le garçon était en grande tenue : sa cravate rose tranchait violemment sur sa chemise immaculée ; son veston battant neuf, ouvert à dessein, laissait voir, étendue sur le gilet, une grosse chaîne de montre en doublé avec breloque ; ses bottines trop étroites lui serraient les pieds de telle sorte qu'il avait l'air de marcher sur des épines, et son chapeau mou, trop haut de fond, changeait l'aspect de son visage, le faisait ressembler à un jocrisse... Il avait dans toute sa personne, et au suprême degré, l'air gauche des paysans en tenue de cérémonie.

« S'il marchait sur une douzaine d'œufs, il n'en écraserait pas treize ! » songea Maria, qui connaissait les proverbes locaux.

— Mademoiselle, dit-il, il paraît qu'on a décidé que nous serions ensemble : quelle bonne surprise, hein !

— En effet ! répondit-elle froidement.

Et elle pensait :

« Oh ! oui, pour une surprise, c'en est une !... et une fameuse, encore !... »

Il continua, faisant le geste de friser sa moustache duveteuse :

— C'est que, vous savez, dans ces occasions-là, il vaut bien mieux qu'on se trouve avec quelqu'un de connaissance ; on a tout de suite plus de hardiesse et l'on s'amuse davantage.

— C'est bien possible, fit-elle encore à voix basse, les yeux fixés au sol.

Il gémit sur l'absence de Vaureil et demanda à la mère et à la fille si elles n'avaient pas eu froid en voiture. Mais ces questions, pourtant naturelles, Maria les jugeait bêtes et banales.

Dans le cortège, pendant le trajet de la ferme au village, Jean s'efforça plus encore d'être intéressant, spirituel. Il voulait faire de belles phrases et tombait dans un chaos déplorable ; les non-sens, les adjectifs pittoresques et les mots écorchés revenaient, à chaque instant, orner ses périodes prétentieuses. A un moment donné, il tira sa montre du gousset, et, gravement :

— Faudrait qu'on marcherait plus vite pour arriver à l'heure de la messe !

Il croyait ainsi très bien s'exprimer, ayant fait un effort mental considérable pour éviter

de dire selon son habitude : « Faudrait que j'marchions... »

Au dîner, la sottise de Jean et son manque absolu de tact, d'éducation, de sens moral même, se trahirent plus encore. Il est vrai que Maria avait à sa gauche un employé de postes de Maleville, cousin du marié, dont l'aisance et la désinvolture aggravaient, par contraste, la gaucherie et la stupidité de l'autre.

Au milieu du repas, un commerce s'établit entre la jeune fille et le postier au sujet de certains romans qu'ils avaient lus l'un et l'autre. Cela ne faisait guère l'affaire de Peyrat, qui ne pouvait participer à la conversation. Dépité, il dit très fort, pour la galerie :

— Les livres, moi, je n'y comprends rien ; je suis été élevé au travail.

Mais sa phrase malicieuse n'eut pas d'effet. Au dessert, il crut se rattraper en chantant quelques chansons grivoises qui lui avaient toujours semblé irrésistibles. Mais la mère du postier, qui avait son franc parler, déclara carrément que ces chansons-là, bonnes entre jeunes gens, étaient tout à fait inconvenantes

en société... Et toutes les autres personnes qui pensaient de même, mais n'osaient émettre leur avis en premier lieu, s'empressèrent d'appuyer l'observation. Le malheureux se rassit, maugréant et riant jaune, son visage glabre au menton proéminent contorsionné d'une vilaine grimace.

Vers minuit, au cours du bal, il eut l'occasion de causer à part avec Maria, et, après quelques préambules mal tournés, sérieusement, il lui proposa le mariage. Il insista sur sa situation, la fortune de ses parents, l'héritage d'un oncle à recueillir encore.

— Ne vous y trompez pas, mam'selle, si mon père a consenti à remettre des champs au vôtre, c'est à seule fin de ne pas le contrarier : il aurait bien pu garder la propriété entière sans avoir besoin d'emprunter pour la payer. D'ailleurs, quand nous laisserons, à la Saint-Martin, notre ferme du Gérardin, nous aurons encore beaucoup d'argent à prendre sur le cheptel.

Maria écoutait d'un air détaché et las. Tous les événements de la journée, les deux longs

repas, la séance de bal, le bruit, toutes choses auxquelles elle n'était pas habituée, lui avaient fait une tête bourdonnante et vide de pensées. Il ne lui semblait pas que ce fût à elle que s'adressait Jean Peyrat. Pourtant ce qu'il lui disait était bien prévu : elle savait qu'il le lui dirait, un jour ou l'autre...

— Nos parents sont d'accord, je dois vous en prévenir; ils en ont parlé, de notre mariage; à tous il plaît... Je voudrais bien connaître aussi ce que vous en pensez...

Elle fit une réponse machinale :

— J'ai besoin de réfléchir, vous comprenez : dans une quinzaine, je vous écrirai...

Puis, comme il s'efforçait d'obtenir d'elle quelque chose de plus affirmatif, elle dit avec une fermeté dont elle ne se serait pas crue capable :

— Que voulez-vous, il est peut-être vrai que nos fortunes sont équivalentes, mais, pour le caractère, je ne crois pas qu'il y ait de rapport entre nous... D'ailleurs, c'est avec une autre que vous devriez vous marier...

Et elle lui tourna le dos, alla rejoindre sa cousine Henriette, qui la lorgnait de loin.

Le lendemain matin, Peyrat se conduisit plus que jamais comme un goujat. Après le bal, il s'était remis à boire avec deux imbéciles, et cela jusqu'au jour ; il était donc abêti doublement par l'ivresse et par l'insomnie. Dans la cour de la ferme, au moment où s'organisait le cortège pour aller querir les mariés, qui avaient reçu l'hospitalité nuptiale dans un domaine voisin, il chercha une querelle d'Allemand au postier, lequel s'entretenait de la lenteur du progrès dans les campagnes.

— Vous dites cela pour moi : vous voulez me faire passer pour un idiot, je l'ai bien vu hier déjà... Mais je ne suis pas plus bête que vous, nom de Dieu !

Il le regardait avec un air mauvais de brute en colère, gesticulait, levait le poing comme pour le frapper :

— Je ne suis pas d'humeur à endurer que vous vous foutiez de moi, vous m'entendez !

Maria, avec d'autres jeunes filles, survint au moment où le postier répondait, très calme :

— Mon ami, je ne sais pas en quoi j'ai pu vous blesser ; si je l'ai fait, c'est bien involontairement et je le regrette, mais je crois plutôt

que vous êtes saoul et je vous conseille d'aller cuver votre vin ailleurs.

— Saoul!... saoul!... il dit que je suis saoul!...

Il voulait continuer, prenant acte de cette appréciation pour se fâcher davantage. Mais, voyant les filles former le cercle autour d'eux, il s'apaisa :

— Après tout, ce n'était peut-être pas pour moi, ce que vous disiez tout à l'heure; mais, quand même, s'il n'y avait pas tant de monde, je vous apprendrais à dire que je suis saoul!

Il en coûta à Maria de reprendre le bras de Peyrat titubant.

Il se montrait entreprenant, l'embrassait, l'appelait « ma petite femme » : elle était furieuse.

Et jusqu'à l'heure du départ, à chacune de ses naïvetés, à chacune de ses sottises, à chacune de ses gaffes, elle se disait résolument :

« Devenir la femme de cet être-là, non, jamais!... »

Au lieu de les rapprocher comme le souhaitaient les parents, ces deux jours d'intimité les avaient éloignés plus encore.

XXIV

Sur la table ronde achetée depuis peu pour achever de meubler la chambre neuve, Maria avait étalé un cahier d'un sou à couverture coloriée, et elle griffonnait à la hâte, de son écriture longue et penchée d'ex-pensionnaire. Elle avait acheté ce cahier, au temps où Paul Bouguin lui prêtait des livres, pour copier les pensées qui la frappaient et qu'elle tenait à conserver. Il y avait encore beaucoup de pages blanches, et la jeune fille, mélancolique et tourmentée, avait eu subitement l'idée de leur confier son chagrin : — cela peut-être lui serait une consolation de noter, comme Lucie Bou-

guin, ses impressions journalières; seulement, elle le ferait pour elle seule et en toute sincérité.

Le cœur lui battait fort, comme si c'eût été commettre une action très vilaine d'étaler ainsi ses pensées intimes, — et puis elle craignait d'être surprise par sa mère. — Elle écrivit :

« *Jeudi 14 février.* — Je suis rentrée hier de la noce de ma cousine Jeanne, où j'ai eu pour cavalier Peyrat, qui s'est déclaré. Maintenant, je ne vais plus avoir une minute de tranquillité, j'en suis certaine. Maman s'est mise à m'entretenir de lui pendant notre trajet de retour; mon père, le soir, a recommencé; puis, ce matin encore, en déjeunant. Pour eux, mon bonheur est là; maman ne pense qu'à me garder auprès d'elle; mon père ne songe qu'à la belle propriété que je posséderai un jour : les deux exploitations de Jonçay réunies, un vrai domaine... Ce résultat lui paraît très enviable; mais ça ne me dit rien, à moi, et je n'accepterai jamais d'épouser un personnage sans conscience et qui m'est antipathique affreusement. »

Clémence, qui filait dans la cuisine, cria :

— Tu n'en finis donc pas, de faire le ménage ce matin, Maria!... Tu sais bien que les oies grasses n'ont pas encore eu d'avoine.

A la voix de sa mère, la jeune fille, bien vite, rangea dans le tiroir de son armoire le cahier, l'encre et le porte-plume : elle s'en fut donner l'avoine aux oies grasses.

Elle écrivit pourtant de nouveau le lendemain, le surlendemain et les jours suivants. Par crainte d'être surprise, elle s'efforçait de choisir un moment où son séjour dans la chambre pouvait sembler naturel. D'ailleurs, à la moindre alerte, elle s'interrompait, dissimulait vite les objets révélateurs et recommençait à un autre instant plus favorable. Elle écrivit ainsi une série de tristes notices quotidiennes :

« *Vendredi 15 février.* — Je ne sais plus quelle attitude adopter. Pendant toute la veillée d'hier soir, mon père n'a fait que parler de Peyrat. Comme les autres fois, j'ai répondu qu'il ne me plaisait pas, qu'au surplus ce serait très

mal de l'enlever à Francine : mon père a pris alors sa voix sourde et brutale des mauvais instants pour me dire que j'étais une drôle de fille, une fille sans raison, difficile à contenter et ne ressemblant pas aux autres, mais qu'il saurait bien me faire passer ces manières-là et me contraindre à agir si cela devenait nécessaire...

» Oh ! comme ces mauvaises phrases me sont entrées dans le cœur et qu'elles m'ont fait mal ! Je suis restée interdite et tremblante et je me suis mise à pleurer. »

« *Samedi 16.* — Il y a eu une accalmie à la veillée d'hier et ce matin : j'ai attribué cette trêve — car ce n'est certainement qu'une trêve — à mon air morose et à ma mine déconfite. N'ayant pas eu à me défendre, j'ai beaucoup réfléchi et j'en suis arrivée à cette conclusion que mon père avait raison, en somme, lorsqu'il me disait que j'étais une drôle de fille, difficile à contenter, et ne ressemblant pas aux autres. Oui, tout le malheur vient de ce que je ne suis pas comme les autres. Mes parents ont eu grand tort de m'envoyer

deux ans à Sainte-Anastasie, car sans cela j'aurais continué de fréquenter mes camarades d'école, et mes idées sans doute seraient pareilles aux leurs. Je n'aurais pas connu Lucie, ni Paul; je n'aurais pas lu ni discuté sur des sujets élevés, et peut-être cela eût-il été préférable... Car, ce qu'il faut, c'est une éducation et des goûts conformes à ceux du milieu où l'on doit vivre. Or je me suis engagée dans un sentier de traverse au lieu de suivre la voie normale... Je crois que beaucoup de mes compagnes m'ont enviée parce que j'allais en pension, parce que, fille unique de parents aisés, j'avais la faculté de me faire acheter plus souvent qu'elles des toilettes neuves. Aujourd'hui je les envie presque à mon tour, ces heureuses qui vont au bal le dimanche, y trouvent des adorateurs et peuvent librement parmi ceux-là choisir leur mari. Mais elles n'en ont sans doute pas conscience de leur bonheur, car il est une chose dont j'ai pu me convaincre : c'est que le bonheur de chacun est seulement visible pour les autres, ce qui revient à dire qu'il n'existe guère. Le bonheur est un oiseau qui toujours vole et

que chacun s'imagine voir se poser sur ses voisins.

» Et puis... et puis... je viens d'écrire une sottise... Cette pauvre Francine était une de celles qui me disaient que j'avais de la chance ; elle était une de celles qui jouissaient de ces plaisirs que j'étais tentée d'envier tout à l'heure. Qu'en est-il résulté ? La honte du déshonneur et un infini désespoir pour elle et sa famille ! »

« *Dimanche 17.* — Les hostilités ont repris ce matin : mon père m'a demandé si c'était aujourd'hui que j'envoyais ma réponse. J'ai riposté que rien ne pressait, étant donné que j'avais déclaré à Jean qu'il me fallait au moins une quinzaine pour réfléchir. Alors il m'a fait une nouvelle morale et j'ai pleuré, pleuré... Je crois voir le visage disgracieux de Peyrat, je crois entendre sa voix, ses phrases d'autant plus sottes qu'elles sont plus prétentieuses, ses jurons, ses blasphèmes et sa façon d'affirmer son dédain pour les livres : je me demande si l'on peut dire que cet être-là a une âme !... Non, jamais je ne me ferai à l'idée d'être sa femme !...

» Ce soir, je suis allée voir ma camarade, la pauvre Francine Lacroix, à qui ses parents font la vie dure à cause de sa faute. Son père ne lui adresse jamais la parole; sa mère l'accable tous les jours d'amers reproches. Cela m'a bien affligée de la voir si abattue.

» Quand elle m'a eu fait part de toutes ses peines, la conversation a dévié sur moi. A mon tour, je lui ai conté mes ennuis : elle m'a répondu aussitôt : « Il faut l'accepter quand » même, Peyrat. Bien sûr qu'il n'est pas » aussi intelligent que toi, mais puisqu'il est » riche... »

» J'ai compris qu'elle parlait raisonnablement, qu'elle exprimait nettement l'opinion générale.

» Et j'ai pleuré de nouveau sur moi-même et je pleure encore en écrivant ceci... »

« *Lundi 18.* — Il me vient des pensées romanesques, baroques, mauvaises. J'ai envie de me faire religieuse, de m'enterrer dans un couvent; ou bien d'écrire à Jacques Lacroix, de lui dire que je suis prête à le rejoindre où il voudra, de façon que mes parents soient forcés de nous marier ensuite.

» D'autres fois, je souhaite d'être très malade et de mourir!... Oh! que je suis malheureuse! »

« *Mardi 19.* — J'en viens à regretter de n'être pas née en ce temps d'autrefois où personne ne savait lire, où l'on vivait d'une vie animale presque, où les enfants ne pouvaient faire autrement que de continuer le langage, les coutumes et les idées de leurs parents... Si la conscience morale se développe chez tous les hommes, l'avenir, sûrement, vaudra mieux que le passé; mais, pour l'instant, c'est une bien vilaine époque de transition et combien sont malheureux ceux qui prennent les devants!

» Pourquoi, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous condamnée à être au nombre de ces derniers? Pourquoi m'avez-vous donné une âme sans rapport avec les âmes de ceux qui m'entourent? Pourquoi ai-je des pensées que les autres n'ont pas? Si j'avais eu le caractère, les habitudes, les goûts du public campagnard dont je suis, je n'aurais jamais souffert de l'étroitesse de pensées de mes parents, ni de leurs actes souvent trop pratiques; je trouve-

rais aujourd'hui très naturel, peut-être même fort avantageux, le mariage qu'on me propose : j'épouserais Peyrat de bon cœur et ce serait sans doute la tranquillité pour tout le monde.

» Mais je ne suis pas ainsi. Et je prévois trop l'existence qui m'attend si je me marie avec ce rustre : il ne comprendra rien de moi, je n'aimerai rien de lui. Je devrai de plus en plus refouler, étouffer, sous peine de les entendre méconnaître et railler, tout bon sentiment, toute idée un peu haute. Ma vie s'écoulera toujours pareille, toujours sacrifiée, lamentable. Je me suis sentie bien souvent coupable envers mes parents du fait de trop réfléchir sur leur compte, mais je jugerai certainement mon mari avec bien plus de sévérité et de clairvoyance encore. Étant d'avance si mal disposée à son égard, je sentirai, sans nul doute, de jour en jour grandir mon aversion ; et, quand il me sera donné de le voir en compagnie de gens plus intelligents, j'aurai à faire des parallèles si tristes que la pensée même m'en est pénible.

» Qu'un être ayant mes goûts se trouve sur mon chemin, qu'il me comprenne et qu'il me

plaigne, ne serai-je pas excusable d'être faible avec lui ?... Si j'ai des enfants, je ne pourrai pas, seule contre tous, les élever comme je voudrais, et je souffrirai encore de ce côté !... Quelle perspective, mon Dieu !... »

« *Mercredi 20.* — Ce qu'il y a de pis dans mon cas, c'est qu'en admettant même que j'aie l'énergie suffisante pour faire valoir maintenant ma volonté et pour refuser Peyrat, je continuerai à être en butte aux objurgations de tous. Dans quelques mois il sera là et il s'imposera lui-même par la force des choses, avec la double complicité de mes parents et de l'opinion. A moins de faire un coup de tête, je n'ai nul espoir de sortir jamais de cette impasse.

» Je pense souvent à Paul Bouguin : s'il avait été moins léger et qu'il m'eût demandée, je serais devenue sa femme avec plaisir. J'aurais eu l'ambition de rendre gracieux notre intérieur et d'être pour mon mari une compagne attentive et dévouée. J'aurais bien aimé tous les petits enfants de la classe ; j'aurais fait chauffer la soupe et fait cuire les œufs de

ceux qui viennent de loin : j'aurais été aimée d'eux et estimée de leurs familles. Le soir, j'aurais aidé Paul à corriger leurs devoirs. Et nous aurions fait ensuite, en les commentant comme autrefois, de belles lectures...

» Mais, hélas ! à quoi sert de rêver ?... »

« *Jeudi 21.* — Le mal de dents m'a tenue éveillée cette nuit jusqu'à près de deux heures du matin. La souffrance de cette douleur imbécile s'ajoutant à la torture morale qui ne me quitte jamais, j'ai pleuré, gémi, sangloté, la tête enfoncée sous les couvertures pour que mes parents n'entendent pas : car, selon l'habitude, la porte de communication entre les deux pièces était restée ouverte. Ils ont chuchoté longtemps, mes parents, et les quelques lambeaux de phrases que je pouvais percevoir m'ont permis de comprendre qu'ils s'entretenaient de moi, qu'ils étaient très ennuyés de la persistance de mon refus. Pourtant, aujourd'hui, ils se sont abstenus de me parler de Jean, voyant sans doute, à mes yeux rouges et battus, que j'avais pleuré la nuit. Aurai-je

la force de soutenir le dernier choc et d'envoyer dimanche une réponse défavorable ? »

« *Vendredi 22.* — Le temps est mauvais, il fait froid ; la campagne baigne dans des nuées brumeuses et le vent souffle : il va peut-être tomber de la neige... Ma mère m'a dit ce matin : « Eh bien, tu n'es pas décidée, » Maria ? » J'ai répondu un : « Non, maman » si lamentable qu'elle n'a pas insisté davantage.

» De plus en plus je me persuade que ma destinée a été réglée dans un sens malheureux au grand livre de là-haut et que je n'échapperai pas à mon destin... »

« *Samedi 23.* — Ainsi qu'on le prévoyait hier, il a neigé cette nuit. Tout l'horizon jusqu'au bois des Fées apparaît uniforme, d'une blancheur aveuglante, infiniment triste.

» A cause de cette neige, mon père est resté presque tout le jour à la maison, et, dans l'après-midi, il s'est remis après moi : « Allons, » Maria, cette réponse !... tu dois avoir suffisamment réfléchi... » J'ai murmuré, d'une voix plaintive et les yeux baissés : « Je n'ai

» pas changé d'avis : Peyrat me déplait à tous
» les points de vue. » Il a repris, avec un
sourire amer : « Dame ! s'il ne te plaît pas, il
» faut le lui écrire... Ça fait que nous serons
» brouillés avec nos futurs voisins avant même
» qu'ils soient arrivés !... Tu te marieras
» ailleurs avec un inconnu qui t'emmènera
» loin de nous. Ça fait que, par ta faute, nous
» vieillirons, ta mère et moi, sans avoir per-
» sonne pour nous tenir compagnie... Il me
» semble pourtant que nous serions joliment
» tranquilles en travaillant là tous ensemble ;
» nous serions sûrs de n'être jamais malheu-
» reux et nous pourrions chaque jour nous
» soutenir et nous aider. Je me demande ce
» que tu souhaites avoir de mieux !... » Cela
m'a touchée : je suis restée silencieuse, com-
prenant toute la justesse du raisonnement.
Après un instant, mon père a jugé à propos
d'ajouter : « Au surplus, je ne te dis pas ça
» pour te forcer ; tu es absolument libre... »

» Eh si, mon père, c'était bien tout de
même pour me forcer. Ce n'est pas seulement
en disant : « Je veux » ou « J'exige » que l'on
force. Devant la brutale injonction qui révolte,

l'être faible est tenté de se rappeler qu'il a aussi un droit sur lui-même, et il peut répondre sans trop d'effort et sur le même ton : « Eh bien, moi, je ne veux pas ! » Mais cette façon un peu cauteleuse de dire : « Je » n'ordonne rien », tout en appuyant sur les suites désastreuses de la non-obéissance aux avis donnés, réussit souvent bien mieux, est même souveraine auprès des sensibles... Ainsi donc je me disposais à être une mauvaise fille, à causer le malheur de mes parents, en refusant ce qu'ils considéraient comme mon bonheur personnel. Alors j'ai poussé un grand soupir, et, résignée : « Papa, ai-je dit, je vais » lui écrire que j'accepte. » Il a souri, — de bon cœur, cette fois, — voyant qu'il avait partie gagnée : « Comme tu voudras!... agis » en toute indépendance... » Après qu'il a été parti pour le pansage, maman m'a dit : « Tu » as bien fait de te décider, va, ma fille... » Tu ne peux te figurer comme ça m'aurait » ennuyée de te voir marier ailleurs, alors » que tu as le moyen de rester ici... Et ton » père était joliment contrarié : à tout propos » il me parlait de ça... »

» Allons, il faut bien se sacrifier pour causer de la joie aux autres : je suis résignée à tout maintenant ! »

« *Dimanche 24.* — Aujourd'hui sont venus la mère Peyrat et son fils. Ils sont venus malgré le mauvais temps, — la neige n'a fondu qu'à moitié hier et il a gelé la nuit, — sous prétexte d'annoncer que l'avoué leur avait donné rendez-vous à Maleville pour mercredi, mais en réalité pour connaître ma décision. J'étais rentrée de la messe du matin, et seule à la maison, mes parents étant à la grand-messe. Tout de suite la mère, de sa voix traînante et mielleuse, a commencé de me faire des reproches doucereux : « Pourquoi nous » avoir laissés si longtemps dans l'inquiétude, » petite Maria, voyons ? Vous aviez promis à » Jean une réponse prochaine. » Jean se bornait à appuyer : « C'est vrai, vous m'avez » dit, le jour de la noce, que vous me répondriez avant peu. — Je vous avais demandé » quinze jours, monsieur, ai-je dit, et il n'y » a encore que dix jours. Mais je puis vous » annoncer que je l'ai mise à la boîte ce

» matin, la réponse, et qu'elle est favorable. »

» Alors la mère s'est faite plus douce encore et, laissant éclater sa grande joie, elle a peint sous les couleurs les plus roses notre bonheur futur.

» Jean parlait peu; il paraissait plutôt étonné et même un peu gêné. Il a déclaré néanmoins que nos deux exploitations auraient l'étendue d'une ferme moyenne, que nous pourrions avoir deux bœufs et beaucoup de cochons, parce que ça fait bien de l'argent quand la vente est bonne.

» Lorsque maman a été rentrée, Hélène Peyrat s'est entretenue avec elle dans la cuisine, et Jean m'a suivie dans la chambre neuve, où j'allais mettre le couvert sur la table ronde : nous avons eu un tête-à-tête pénible d'un quart d'heure. Il m'a débité des niaiseries et des mots doux, qu'il amalgamait dans des phrases impossibles. Puis, ayant passé son bras autour de ma taille, il voulut se faire câlin, m'embrasser. Nous étions en face de la fenêtre et j'aperçus Francine Lacroix qui vérifiait et consolidait des nippes étalées, pour le

séchage, sur la bouchure du jardin de son père. « Laissez-moi, tenez, je vous méprise : » si vous aviez pour deux liards de cœur, ce » n'est pas ici que vous seriez... La voilà là-bas, » votre femme; vous la reniez, vous reniez » votre enfant : vous n'êtes qu'un lâche!... » Son visage glabre eut une expression laide, piteuse, décontenancée ; il bredouilla : « Si... » vous... croyez... tout ce qu'elle dit!... Il n'est » pas de moi, son enfant... »

» Maman apportait la soupe, et la mère Peyrat entra à sa suite. Je crois que Jean fut bien aise de cette diversion. Pour moi, j'étais disposée à lui dire d'autres vérités. Mais ensuite, en présence de sa mère et de mes parents, je me suis efforcée d'être aimable, voulant, pour les contenter mieux, avoir l'air d'accepter de bonne grâce les événements. Et puis, vrai, cela m'avait soulagée de dire un peu son fait au garçon ! S'il avait le moindre sens moral, il se retirerait ; mais de lui il n'y a rien à espérer ; on me livre à lui, il m'accepte, voilà tout : je ne suis qu'une marchandise dont on trafique. Il m'a embrassée, au départ, en me promettant de revenir dans quinze jours.

» Mes parents sont enchantés. Avec les Peyrat, ils vont aller mercredi à Maleville pour signer les actes définitifs qui les feront propriétaires de la locaterie voisine. »

« *Lundi 25.* — Je suis allée ce matin voir le père Pinel, que la Nette m'avait dit être malade et très affecté : je l'ai trouvé qui pleurait dans sa cuisine. Il souffre de douleurs aux jambes ; il ne peut circuler comme d'habitude et cela le fait s'apitoyer davantage sur son sort malheureux. Il m'a fait part de la grande peine qu'il éprouvait de quitter Rigny : — car il s'en va habiter chez son fils, à Cresset ; Dieu sait comment il sera traité là-bas, le pauvre vieux ! — Il m'a reparlé de Peyrat, qu'il a vu hier : « Tu seras forcée de te marier avec lui malgré » tout ; je te l'ai bien dit dès le commence- » ment. — Ce ne sera pas par sympathie pour » lui, en tout cas ! ai-je répondu ; ce sera bien » uniquement pour contenter mes parents. » Il a repris : « Oh ! tu n'as pas besoin de me » le dire, ma fille !... » Et il m'a enveloppée d'un bon regard de pitié, qui m'a prouvé qu'il mesurait l'étendue de mon sacrifice, qu'il en-

trevoyait le grand déchirement de mon cœur !

» Francine, que j'ai vue ce soir, m'a dit que j'avais bien fait de répondre oui aux Peyrat. La malheureuse est toujours fort triste, son père continuant de ne rien lui dire et sa mère de lui faire entendre des reproches acrimonieux. Elle trouve le temps long et souhaite d'être au jour de la délivrance, qu'elle n'attend guère avant deux mois... Et ensuite que deviendra-t-elle?... »

« *Mardi soir 26.* — J'ai été reprise, la nuit dernière, d'une violente douleur de dents. Pendant la longue insomnie qu'elle a provoquée, j'ai recommencé de pleurer et de retourner ma misère sous toutes ses faces. Vrai, il me semble que j'aurai une révolte de tout mon être quand il me faudra appartenir à cet homme!... Oh! une idée m'est venue que je n'ose écrire... que je vais écrire pourtant, car j'espère bien que ces lignes ne seront jamais lues que par moi-même... En cherchant le moyen d'échapper à l'avenir qui m'attend et qui me fait si peur, je n'ai trouvé que cela de définitif et de pratique : mourir. Oui, l'idée

de la mort s'est mise à rôder autour de moi comme un grand oiseau noir, messenger funèbre venu de loin et qui touchait au but. Cela me semblerait si doux de disparaître!... Oh! la joie de voir s'ouvrir soudain, en avant de moi, un abîme où j'irais m'anéantir!... Il y a des jeunes filles qui se tuent parce qu'on les empêche d'épouser le fiancé de leur rêve : moi, je me tuerais volontiers pour ne pas épouser un être qui me répugne. Vraiment, il me semble que j'aurais ce courage, n'était le double chagrin qu'éprouveraient mes parents de ma perte et de se dire qu'ils l'ont eux-mêmes causée... Et puis le catéchisme dit que Dieu le défend... Non, pas cela : il me faudrait mourir d'une maladie ou bien d'un accident...

» Pour essayer à tout prix de réagir contre ces pensées funèbres, je suis allée, dans la soirée d'aujourd'hui, à la prière du Carême, à Rigny. J'aime l'église à cause de l'atmosphère de calme et de mystère qui tombe des vieilles voûtes. Dès l'entrée, ma pensée est comme enveloppée dans un suaire très épais et j'oublie instantanément tous les soucis, tous les cha-

grins de ma vie ordinaire. Puis les accents de l'orgue, le costume, les chants et les gestes de l'officiant, les cantiques que chantent les petites filles de l'école, tout concourt à me communiquer une impression de douceur et d'apaisement. Le soir surtout, au moment de l'adoration, quand on a chanté le *Tantum ergo* et que l'encens a monté en spirales bleuâtres vers la voûte, j'ai eu des ravissements de paradis; il m'a semblé que mon âme s'élevait avec la fumée odorante et que mon corps allait s'anéantir sur les dalles. J'étais légère, heureuse, sans trouble aucun.

» Hélas ! à la sortie, le chagrin momentanément banni ne s'est pas fait faute de revenir, et le grand oiseau noir a recommencé de voler... »

« *Mercredi matin 27.* — Mes parents sont partis, ce matin, à cinq heures pour Cos, où ils devaient rejoindre les Peyrat et où ils ont dû prendre tous ensemble le premier train pour Maleville. J'ai fait toute seule le pansage; j'ai eu bien de la besogne jusqu'à neuf heures. Néanmoins, en dépit de l'activité qu'il m'a

fallu déployer, mes pensées funèbres sont revenues. Je suis dans un tel état de désespérance qu'il me semble qu'à l'occasion je provoquerais l'accident libérateur... »

— Maria !... Maria !...

Vite Maria ferme le cahier, met toutes choses en place : c'est Francine qui vient la relancer pour lui montrer la première brassière qu'elle vient de confectionner à l'intention de l'enfant attendu... Pauvre Francine ! elle avait repris pour un instant son sourire d'autrefois ; elle oubliait toute l'infinie tristesse de sa situation, les fâcheries de sa mère et les reproches muets de son père, dans la joie d'agiter comme un drapeau, au bout de son bras levé, le délicat petit vêtement destiné au bébé futur. En la fille insoucieuse et gaie qu'elle était hier,

voilà que se révélait une mère affectueuse et sérieuse. Quel triste avenir l'attendait, cet enfant, ce paria qui naîtrait le plus pauvre parmi les très pauvres et marqué du stigmate originel de l'illégitimité ? Quelle vie de travail et de misères, pleine de vicissitudes, serait la sienne ? Pourtant sa mère, qu'il rendait déjà si malheureuse, dont il chargerait d'un poids bien lourd l'existence entière, souriait en travaillant pour lui.

Maria palpa, admira la mignonne brassière blanche et, très calme, s'intéressa à l'énumération des diverses pièces du trousseau que Francine voulait préparer. Un grand quart d'heure, les deux jeunes filles causèrent presque joyeusement, dans la cuisine ensoleillée.

Car les frimas de la précédente semaine n'étaient plus qu'un mauvais souvenir : la neige avait disparu et, comme par un miracle point rare d'ailleurs en cette saison, le ciel s'était éclairci et le soleil brillait vif et chaud. C'était une de ces premières journées de lumière qui sont toujours favorablement accueillies ; elles sont pourtant trompeuses :

elles avivent l'espoir du vrai printemps, encore très éloigné.

— Tiens, puisqu'il fait si beau, je vais aller laver, dit Maria, reconduisant Francine qui se retirait.

Elle assembla, dans un panier, des chaussettes, une jupe, deux tabliers et le pantalon de travail de son père; elle ferma la porte et mit la clé dans un trou du mur, puis elle se dirigea, suivie de Castor, vers le lavoir, — une mare rectangulaire, bien entretenue, dans le bas de leur « chaumat ». — Sortant de la grange par un trou rond ménagé dans la porte à son usage, la minette noire se joignit à eux.

Maria se sentait joyeuse, d'habitude, à ces premiers jours fleurant le renouveau. Mais rien en ce moment ne pouvait l'égayer. Elle eut un regard vague pour le paysage encore hivernal que baignait la grande lumière : les bouchures, les arbres en paraissaient plus noirs; par contre, le hâle avait blanchi les guérets d'automne; des génisses s'éboudissaient dans les jachères nues; il y avait dans l'air des évolutions d'oiseaux, des vols de papillons

dorés, des manœuvres de mouchérons; de timides violettes se montraient en bonne exposition; le gazon du pré était encore sans vie, mais il y avait çà et là des cercles de petites marguerites aux pétales roses et blancs.

Le lavoir formait enclos; des haies vives l'entouraient pour empêcher les vaches d'en détériorer les bords à l'époque du pâturage. Maria prit le « cabas » garni de paille, qu'on remisait vers la bouchure, et le disposa près d'une des planches de lavage, pour s'y agenouiller. Oh ! que l'eau était limpide et calme ! Le soleil se jouait dans sa masse liquide comme dans un miroir et tous les mystères d'en dessous se dévoilaient. On pouvait distinguer dans le fond vaseux de petits morceaux de bois sec enfoncés verticalement, des brins de paille, des plantes, des feuilles.

Avant de la souiller, cette eau si transparente et si belle, Maria regarda s'y refléter son visage pâli, ses beaux yeux gris bleu, doux et tristes. Castor et la minette noire, qui s'étaient approchés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, contemplèrent aussi avec étonnement leur image renversée. Maria sourit de

leur trouble ; pour les rassurer elle les caressa un instant tous deux : alors ils se frottèrent à elle avec des gestes de satisfaction.

Mais la jeune fille se laissa reprendre bientôt par son rêve intérieur. Elle se souvenait qu'elle avait eu, certain jour de l'avant-dernier été, un vertige passager à regarder ainsi sa figure dans ce miroir cristallin. Sans inquiétude, à cette époque, elle n'avait que le désir de s'amuser et elle se faisait des grimaces pour le plaisir de les voir se reproduire. Mais ce vertige était survenu, pendant lequel elle s'était sentie attirée par les exquis transparences : elle avait failli se laisser glisser, se livrer à elles.

Et, à mesure qu'elle s'évoquait mieux, qu'elle se précisait davantage, cette scène de l'autre été, un désir violent la poignait : oh ! songer que cette eau limpide pouvait la rendre insensible à toutes les misères et à toutes les douleurs, la guérir en une minute de sa détresse présente, lui donner la tranquillité pour jamais !

Afin de chasser l'idée envahissante, elle trempa dans le clair liquide le pantalon

boueux de son père ; elle frotta, frotta, détacha toute la boue amoncelée qui à mesure descendait, salissait l'eau où nulle image ne se voyait plus ; mais l'idée néanmoins persistait, grandissait...

Elle considérait encore ce qu'allait être sa vie, une suite continuelle de déboires et de dégoûts : alors ne vaudrait-il pas mieux ?...

Oh ! cette fois, qui lui inspirait cette pensée nouvelle si tentante ? Quelle puissance supérieure intervenait pour lui montrer qu'elle avait là une occasion unique de mourir en laissant croire à un accident ?

Ayant la volonté ferme de résister, elle frottait avec rage le pantalon crasseux de son père ; mais son cerveau restait actif malgré tout, actif et très lucide.

« On croirait à un accident... *C'est un étourdissement qui l'a prise, sans doute !* dirait-on, lorsqu'on me découvrirait, en voyant les vêtements à moitié lavés... Et l'on me plaindrait... Et l'on plaindrait aussi beaucoup mes parents... »

Elle en arrivait à éprouver presque un contentement, comme s'il s'agissait d'un bon

tour à leur jouer, à tous; et elle était, en apparence, paisible, comme si ces choses effroyables eussent concerné quelqu'un d'indifférent.

Ses parents, ils l'aimaient bien, c'était sûr, mais ils se consoleraient dans le travail, qui était leur vraie religion.

« Un accident, après tout, ils n'auront pas la douleur de se dire qu'ils en sont cause... »

Dieu?... C'est à celui-là qu'elle songeait maintenant, à celui-là auquel on ne peut rien cacher. Il défend, lui, de se donner la mort; il veut qu'on supporte la vie, même pénible et misérable, et qu'on se borne à lui offrir ses peines et ses misères, en souvenir de la Passion de Jésus...

Elle continuait à travailler avec ardeur, sans s'interrompre; le pantalon était lavé : elle le tordit et le déposa à côté d'elle, sur un peu de paille tirée de sa caisse.

Et voici que lui revient une autre pensée mauvaise :

« Si le catéchisme dit bien vrai, personne n'évitera l'enfer, ou du moins il y aura si peu de sauvés!... Les protestants, les juifs, les

mahométans, les bouddhistes, les fétichistes, tous ceux qui ne sont pas chrétiens seront damnés. Parmi les chrétiens, beaucoup ne vont pas à la messe, et l'enfer les attend; bien d'autres qui n'y vont que quelquefois, par habitude, auront le même sort; et d'autres encore, qui suivent régulièrement les cérémonies du culte, mais qui sont avarés, intempérants, impurs, blasphémateurs, menteurs, vaniteux, égoïstes, fourbes ou inhumains... Si n'ont accès au ciel que les très bons et les très purs, ceux qui suivent à la lettre les préceptes indiqués par le catéchisme, eh bien, le ciel sans doute est encore presque vide!... Mais quoi! Dieu est grand, juste, miséricordieux, et il me pardonnera ce moment d'oubli pour lequel il trouvera tant de circonstances atténuantes... Et puis, peut-être Dieu n'a-t-il jamais existé que dans l'imagination des hommes? Peut-être la mort est-elle la clôture de tout... « Quand je serai crevé! » disait souvent Lacroix d'un air naturel, détaché, indifférent. Et cette perspective n'effrayait aucunement le vieux fataliste : crever lui semblait la conclusion logique d'une vie pendant

laquelle il lui avait toujours fallu travailler comme une brute... »

Les deux tabliers étaient lavés et posés sur le pantalon, il ne restait plus que la jupe et les chaussettes. Maria s'interrompit et Castor s'approcha, la voyant inactive. Elle le caressa machinalement.

— Va te coucher, mon vieux Castor, va rejoindre la minette.

Docile, le chien s'en fut taquiner la chatte noire qui dormait roulée en boule au bord de la haie : — elle eut un ronflement fâché parce qu'il lui tirait la peau du cou, — mais des aboiements s'entendirent du côté de Siraudin qui le firent sortir de l'enclos, courir dans cette direction en aboyant aussi.

La jeune fille restait agenouillée dans son « cabas », le battoir à la main ; mais, envahie toute d'une torpeur mauvaise, elle ne se remettait pas au travail. L'eau, calme de nouveau, reprenait peu à peu sa limpidité. Le visage de Maria, immobile et comme extatique, commençait à y réapparaître. Elle ne s'en apercevait guère ; des souvenirs de sa vie passée, sous forme d'images très douces, se présentaient à

son esprit : c'étaient des épisodes d'enfance, des scènes de Sainte-Anastasie, le déjeuner chez les Bouguin, dans leur maison de Cos, puis la fête de Rigny, la lettre d'aveux de Jacques, les conversations philosophiques de Paul... Elles se succédaient, les images avec une précision et une rapidité incroyables ; il y en avait même de très insignifiantes, sans rapport aucun avec la grande obsession qui la poignait toute...

Et tout à coup, sans réflexion nouvelle, dans un accès subit de volonté presque irraisonnée, elle donna des genoux une brusque secousse qui fit culbuter dans la mare la caisse de bois : et, à la suite du « cabas », elle s'enfonça, tête première, dans la transparence de l'eau...

XXVI

Le matin, dans le train qui les conduisait à Maleville, les Peyrat et les Vaureil, très gais, parlèrent d'avenir.

— Diable m'étrangle, dit Peyrat, nous allons les marier pour la Saint-Jean, les enfants.

Hélène appuya de sa voix insinuante et traînante :

— Mais oui, nous emmènerons la petite au Gérardin pour quelques mois.

Clémence répondit vivement, effrayée déjà à la pensée de cette séparation momentanée :

— Oh ! pour la Saint-Martin, ce sera bien assez tôt ; elle est si jeune encore !

Et Vaureil partagea l'opinion de sa femme.

Les Peyrat avaient à côté d'eux un petit sac de toile plein de pièces de cent sous et ils faisaient des plaisanteries là-dessus :

— C'est ça un bagage de valeur! .. ne l'oublions pas sur la banquette, surtout!...

A la descente du train, le père Peyrat le prit sous son bras et, gêné par ce fardeau précieux, il marcha en queue du groupe, ridiculement.

Chez l'avoué, où ils se rendirent aussitôt, une déception cruelle les attendait. Dans ces ventes par autorité de justice, un délai est accordé aux surenchérisseurs possibles. Le délai pour la vente Pinel était expiré de la veille au soir seulement. Or, à la dernière heure, une surenchère de deux mille francs avait été portée par M. Albert Breuron, le châtelain des Saurêts, rentré d'Italie depuis peu. Quelque bonne âme, le garde Vincent, probablement, lui avait fait observer qu'il serait utile, rapport au gibier, d'empêcher un étranger indépendant de venir se fixer là; et l'homme riche, goûtant cet avis, n'avait pas hésité à faire le nécessaire pour devenir pos-

sesseur de ces quelques parcelles enclavées dans son fief.

— Vous pouvez, si bon vous semble, surenchérir encore ! dit l'avoué aux acheteurs évincés.

Mais Vaureil répondit sentencieusement :

— Un pot de terre ne peut lutter contre un pot de fer : du moment que monsieur Albert s'est mis en tête d'avoir ça, il n'y a qu'à tout laisser tranquille.

Hélène se lamentait :

— Ah ! tant de peines, de démarches et de frais pour ne pas aboutir ! Que c'est donc malheureux, mon Dieu !... Et notre pauvre argent qui était placé et que nous avons tout fait rentrer : qu'allons-nous en faire, à présent ?

— Diable m'étrangle, jamais ça ne s'est vu, un tour pareil ! monologuait le père : oui, c'est une farce, oui, bien sûr !

Dans la rue, il s'aperçut qu'il avait oublié chez l'avoué son petit sac de pièces d'argent, déposé en entrant sur une chaise. Il courut bien vite le chercher et recommença de le serrer sous son bras, sans prêter attention aux sourires et aux railleries des passants intrigués.

Ils allèrent déjeuner dans un restaurant de quatrième ordre et reprirent le train d'une heure pour Cos, aussi consternés qu'ils étaient gais le matin.

— C'est Maria qui va être contente! dit Clémence à Vaureil, lorsqu'ils furent sur leur voiture à âne, entre Cos et Rigny; maintenant, ce n'est plus la peine qu'on l'oblige à se marier avec Peyrat, car il ne lui plaît pas du tout, c'est sûr...

— Oh! non... Elle en trouvera bien d'autres mieux de son goût.

En passant devant les Saurêts, Vaureil, si respectueux d'habitude, laissa échapper une phrase coléreuse :

— Ça envahit tout, ces gens-là; quelle race!... Ça ne devrait quand même pas être permis d'avoir de pareilles fortunes.

— Qu'est-ce que tu veux! il y a bien toujours eu des messieurs riches, dit Clémence, résignée.

A l'arrivée, ils eurent tout de suite une surprise de voir toutes les portes closes, celles des

étales comme celles de la maison. Dans la cour, il n'y avait que Castor qui, couché près de l'entrousse, les vint recevoir et leur manifesta toute sa joie.

— Maria?... où est donc Maria? s'écria la pauvre mère, qui pâlit.

Aussitôt descendue, elle secoua la porte, la trouva fermée; mais, sans peine, elle découvrit la clé dans le trou du mur du poulailler, là où on la mettait toujours lorsqu'on délaissait un moment la maison. Instinctivement, elle regarda sur la haie du jardin, sachant que sa fille avait dû laver : les effets n'étaient pas étendus.

« Maria est sans doute au lavoir », songea-t-elle.

Mais cela, à la réflexion, lui parut bien étrange. C'est le matin toujours qu'on va laver, avant de faire le brin de toilette quotidien : ce n'était pas naturel que la petite eût attendu si tard. Et puis les volailles rassemblées piaulaient, ayant l'air d'avoir très faim : elle ne leur avait donc pas distribué leur ordinaire provende de l'après-midi?

L'inquiétude de Clémence augmentait; elle

était agitée par toute sorte de pressentiments mauvais et, d'une voix changée, elle dit à son mari, qui venait de mettre l'âne en place :

— Je ne sais pas du tout où est la petite.. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

Sans trop s'émouvoir, Vaureil, très fort, héla sa fille :

— Maria!... Maria!... Hé! Maria!...

Rien ne répondit. Le visage de la mère devenait livide : son cœur avait de gros tressauts et un poids lourd oppressait sa poitrine. Très vite elle traversa la cour, s'en alla chez les Lacroix. Francine était seule, encore occupée à ses langes.

— Pourrais-tu me dire où est la Maria, Francine ?

— Ma foi, non!... Nous avons causé un peu, ce matin, vers dix heures ; quand je l'ai quittée, elle se disposait à aller laver : je ne l'ai pas revue depuis.

Dans une crise d'angoisse qui la rendait folle, Clémence se reprit à courir. Elle traversa le pré, pénétra dans l'enclos du lavoir et aperçut le corps de sa fille flottant à la surface de l'eau calme : alors, poussant un cri terrible, elle tomba près du bord, évanouie...

On fit à Maria de belles funérailles ; il y eut sur son cercueil une couronne artificielle en perles blanches et des couronnes de mousse, de lierre et de violettes très fraîches.

Personne ne songea à la possibilité d'un suicide, sauf peut-être le père Pinel, qui eut des soupçons, mais se garda bien d'en faire part. Toutes les circonstances concordaient d'ailleurs pour prouver qu'il y avait eu accident : le « cabas » qui flottait sur l'eau, ainsi que le battoir, les effets à moitié lavés étalés sur le bord, en deux tas distincts... C'avait bien été la surprise d'un évanouissement, d'une mort en pleine activité, au milieu de la tâche inachevée.

Et, dans ce vallon où elle avait vécu, le printemps revint mettre son attrait coutumier : il y eut de la verdure, des fleurs et des chants d'oiseaux, et des moissons et des fruits... Rien n'était changé. Seulement les pauvres parents étaient inconsolables d'avoir perdu leur fille...

ÉPILOGUE

Deux années entières ont passé, un printemps nouveau règne encore, qui déploie pour les vivants ses magnificences et fait monter une sève nouvelle au cœur des vieux arbres.

C'est au milieu du jour, le lundi de Pâques, et il fait beau; à Jonçay, dans la cuisine ensoleillée des Vaureil, circule un enfantelet blond et rose, qui gazouille beaucoup en un vocabulaire étrange, inconnu des profanes : c'est le petit Joseph, le bébé de Francine. Il parcourt seul les cinquante mètres qui séparent la maison de ses grands-parents de celle des Vaureil. Il vient souvent, et ses naïfs étonnements, son babillage, la surveillance

constante qu'il demande, sont à Clémence une distraction salutaire; elle a toujours pour lui une bonne tasse de lait, une tartine de beurre ou de gelée de fruits. Et il en fait encore une maman, de cette bonne femme qui le gâte. On a bien tenté de l'habituer à l'appeler Clémence, mais il a trouvé le mot trop compliqué; il articulait : « Mence », « Mence », et il a jugé plus pratique de dire maman.

Cela lui fait bien des mamans, à ce chérubin : — la vraie, d'abord, qu'il ne voit guère, la Nette, sa grand'mère, qui l'élève, et Clémence, qui le choie.

Sa vraie maman est partie, un mois après l'avoir mis au monde, pour nourrir un autre bébé dont les parents sont millionnaires. Elle est tantôt à Paris, tantôt à Biarritz, et vient seulement passer quelques semaines, à l'automne, au château des Saurêts, car sa maîtresse est la nièce de madame Breuron : — c'est celle-ci qui l'a fait placer. — Pendant ce séjour, Francine peut quelquefois voir son enfant, à elle, celui à qui elle pense toujours en soignant le petit millionnaire couvert de falbalas : elle le mange de caresses, lors de

ses trop brèves entrevues. Le reste du temps, elle écrit régulièrement, chaque mois, en envoyant vingt-cinq francs.

Cela dédommage sa mère, qui a été obligée de tout délaisser, les épis, les lessives, les journées dans les auberges : elle est maintenant sédentaire, cloîtrée dans sa maison. Cette chaumière des Lacroix est aujourd'hui la seule habitée des cinq de la rangée : la mère Lamoine s'est réfugiée chez l'une de ses filles, Raspaut est mort au cours du dernier hiver...

Vaureil est parti de grand matin à la foire de Cresset. Depuis la catastrophe, il est devenu, à l'excès, taciturne, sombre et farouche. Présent, il travaille du matin au soir sans relâche ; il mange vite et silencieusement et repart aussitôt, aussi acharné à la besogne que s'il avait dix enfants à faire vivre. Mais il passe aux foires la moitié de sa vie : il fait le commerce des cochons. Il rentre avec cinq ou six porcelets entassés dans l'arrière de sa voiture ; il les garde quelques jours, puis les conduit de même à une autre foire où il les revend avec un maigre bénéfice ; — quelquefois même sans bénéfice aucun. — Cela

lui est un dérivatif : la route, l'animation du champ de foire, le repas d'auberge, sont autant d'épisodes qui le distraient.

Clémence a pris un air de madone douloureuse ; elle reste confinée dans son intérieur, vaquant machinalement à ses occupations ordinaires. Elle ne va plus guère au marché de Cos : elle vend ses denrées aux épiciers-merciers qui passent avec leurs charrettes. Mais, à Rigny, elle assiste à tous les offices des morts et, au cimetière, certaine tombe encore fraîche compte parmi les mieux soignées : elle entretient au pied de la stèle de pierre blanche un jardinet où croissent des pensées, des œillets, des roses ; et c'est son unique réconfort...

— Allons, mon chéri, il faut venir que je fasse ta toilette : je vais te mettre la belle robe rouge que ta maman de Paris a envoyée.

Joseph est dans les bras de Clémence, et c'est sa grand'mère qui vient le chercher.

— C'est que, vous savez bien, Clémence, c'est ce soir la bénédiction des petits enfants et je vais y mener ce monsieur.

— Ah ! oui, c'est ce soir... Il fait bien beau :

tant mieux pour ces pauvres bambins... Moi je vais rester là; c'est trop gai pour moi, cette cérémonie.

La Nette part avec le petit, et Clémence, restée seule, se laisse dominer, une fois de plus, par la puissance de sa tristesse infinie. Mais l'idée lui vient de fêter à sa manière ce lundi de Pâques. Elle entre dans la chambre, la pauvre mère douloureuse, dans cette chambre neuve qui, depuis la mort de Maria, reste à peu près toujours close. Il y fait sombre, il y fait frais et une odeur d'humidité s'en exhale. Elle ouvre la fenêtre, les volets : un flot de bonne lumière inonde la pièce et vient se jouer sur les panneaux ternis des meubles. Pour qu'il pénètre partout, ce beau soleil bienfaisant, elle découvre le lit, enlève et secoue les couvertures, la couette de plumes, le matelas. Puis elle ouvre l'armoire, la belle armoire neuve, qui recèle tous les vêtements, tous les objets ayant appartenu à sa fille. Les yeux mouillés de larmes, elle les remue, elle les déplie, ces vêtements, pour leur faire prendre l'air et voir si les mites ne viennent pas les détruire : elle vérifie succes-

sivement toutes les robes, toutes les jupes, tous les corsages, et chaque pièce lui rappelle des épisodes qui la font pleurer plus fort. A présent, c'est les tiroirs qu'elle ouvre : ils sont bondés de petites choses familières, où la mère croit voir flotter des parcelles d'âme de la chérie. Voici la dentelle au crochet qu'elle faisait, à ses moments perdus, pour en garnir des taies d'oreiller ; voici des gants, des cravates, des rubans, un porte-monnaie, un chapelet, un paroissien et une jolie petite boîte, avec couvercle garni de coquillages, que lui avait envoyée Lucie, au premier janvier ; voici ses livres d'école, ses cahiers, ses porte-plumes, ses crayons. D'un geste machinal, Clémence prend le cahier qui se trouve en tête, qui est jeté là de travers, comme négligemment, alors que les autres sont superposés en pile symétrique. Ah ! oui, elle le reconnaît : c'est le cahier que Maria a acheté après son retour de pension et où elle s'amusait quelquefois à écrire. Clémence l'ouvre, au hasard ; une date, au haut de la page, la fait tressaillir : « C'était dix jours avant sa mort ! » — songe-t-elle.

Et voilà qu'elle se met à lire, la mère. Toute l'agonie de cette pauvre âme, exposée au jour le jour dans ces pages, s'offre à elle avec une inflexible évidence; elle lit jusqu'au bout, malgré ses larmes, malgré ses sanglots, malgré son oppression croissante.

« Je suis dans un tel état de désespérance qu'il me semble qu'à l'occasion je provoquerais l'accident libérateur... »

Elle reste longtemps les yeux fixés sur ces lignes dernières, et voilà que le drame du lavoir s'évoque soudainement, clair, précis, ne permettant pas, hélas ! de douter : elle a cette vision de l'enfant désespérée qui se précipite dans l'eau, sa tâche à moitié accomplie, pour faire croire à un accident !

Un cri rauque s'échappe de sa poitrine; son visage se contracte, prend une expression d'indéfinissable torture; ses larmes s'arrêtent : — la douleur, au degré suprême, n'a plus d'épanchement; — son sang se glace; elle faiblit, mais ne s'évanouit pas; elle tombe seulement dans une sorte de prostration physique, mais son cerveau est conscient, ses

pensées lucides. Elle comprend que douce était la souffrance subie jusqu'à présent, comparée au châtement qu'elle va endurer désormais : désormais le remords, comme une tache indélébile, va être imprimé dans son cœur ; elle aura toujours cette idée désespérante qu'elle a eu sa part de responsabilité dans la détermination de sa fille, qu'elle l'a poussée au suicide, de connivence avec son mari, sous prétexte de faire son bonheur !...

Des abois de Castor vieillissant la tirent de sa torpeur : elle se lève et, par la fenêtre, voit un homme qui approche ; vite elle essuie ses yeux, remet le cahier dans le tiroir, qu'elle referme, puis revient à la cuisine pour recevoir l'arrivant. Cet arrivant, un grand et fort jeune homme au teint bronzé, à la moustache noire, c'est Jacques Lacroix.

Rentré du service depuis septembre, Jacques est engagé de nouveau dans cette ferme de Saint-Ponayre où il a passé sa jeunesse et où il est estimé. Venu la veille à Jonçay pour voir ses parents, il tient à dire bonjour à Clémence avant de s'en retourner.

— C'est toujours les tourterelles du Pré de

la fontaine que vous avez là ? demande Jacques, pour dire quelque chose.

— Oui, c'est les mêmes, répond Clémence, qui se prend à sangloter. Elle en avait bien soin, je t'assure... A présent, c'est moi qui leur donne à manger, et, chaque fois, je ne puis m'empêcher de pleurer, parce que je pense à elle.

— Vous avez eu bien du malheur, dit le jeune homme, très ému.

— Oh ! oui, fait-elle, plus que notre part !

Elle continue de sangloter, avec quelques larmes pénibles. Pour Jacques s'évoquent aussi des souvenirs du passé : il revoit l'image gracieuse de celle qui fut la compagne de ses jeux et l'héroïne de son unique rêve amoureux ; une angoisse l'étreint ; il pleure aussi.

Un long moment, ils demeurent silencieux, la mère accablée par le coup que l'atroce découverte vient de lui asséner, le garçon s'attendrissant à l'idée de la disparue.

— Tu l'aimais bien, toi aussi, mon pauvre Jacques ! dit Clémence.

Et, mentalement :

« Ah ! si nous te l'avions promise, elle serait peut-être encore là, mon Dieu !... »

Et lui, tortillant son chapeau dans ses mains calleuses :

— Oh ! ça, oui, sûr que je l'aimais bien !...

Puis, brusquement, pour ne pas prolonger cette scène triste :

— Allons, il faut que je m'en aille : au revoir, madame Vaureil.

— Tu n'es pas bien pressé : veux-tu boire une petite goutte ?

— Non, non, merci.

Et il se sauve sans plus attendre, pendant que Clémence se laisse retomber sur une chaise, accablée... Mais les vaches commencent à beugler dans l'étable : il est l'heure du pansage, et, sans s'attarder davantage à son chagrin, la pauvre mère remet toutes choses en place, clôt de nouveau la pièce, puis, ayant endossé une vieille jupe et un tablier de toile, elle s'en va leur donner la pâture habituelle.

Eh ! oui, malgré ce dernier écroulement, il lui faudra continuer son tran-tran ordinaire, se partager entre le ménage, les bêtes et les travaux des champs.

Maintenant, c'est le crépuscule : elle est

revenue à la cuisine, toutes les bêtes pansées, les étables fermées. Il est temps qu'elle fasse la soupe, car Vaureil va bientôt rentrer.

Du passé, rien jamais ne peut revivre. Il peut subsister, tenace et douloureux dans les âmes meurtries ; il ne saurait empêcher la nature de continuer son travail, dont l'unique but est la perpétuation des espèces, ni les humains d'être pris par les nécessités du présent. Les mêmes illusions fleurissent aux cœurs de vingt ans ; les désabusés travaillent tout de même, forcément, pour la pâture et le gîte, ou bien par habitude, pour occuper le temps, chasser l'idée fixe, et ils sourient parfois à l'avenir, en prenant part aux ébats des petits enfants.

Quand la marmite est pendue à la crémailière, au-dessus de la flamme vigoureuse et claire, une pensée subite vient s'imposer à l'esprit de Clémence. Pourquoi laisserait-elle subsister le cahier révélateur, qui tomberait un jour ou l'autre en des mains étrangères ? Puisqu'il était trop tard pour éviter le mal, ne valait-il pas mieux que le secret restât enseveli en elle en attendant d'être enseveli avec elle ?... En informer le père ? Comment,

avec sa brusquerie rogue, prendrait-il la chose ?... Se sentant coupable, il se porterait peut-être aux pires extrémités... Non, il valait mieux qu'il continuât d'ignorer, comme tous...

Elle retourne dans sa chambre, ouvre de nouveau l'armoire, le tiroir, emporte le cahier à couverture coloriée et le jette dans le feu... La flamme jaillit, un instant, plus haute ; le papier se transforme en inconsistantes petites parcelles noires, qui disparaissent à leur tour... Plus rien ne subsiste, à présent, de Maria Vaureil ; elle est anéantie doublement : l'eau a chassé la vie de son corps, dont on ne voulait pas lui laisser la maîtrise ; le feu a consumé les dernières manifestations de son âme. L'histoire de sa fin dramatique restera à jamais ignorée. La vie va continuer, pareille...

FIN

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume.

G. D'ANNUNZIO vol.		JULES LEMAITRE vol.	
Les Victoires mutilées.....	1	La Massière.....	1
AUTEUR DE «AMITIÉ AMOUREUSE»			
Les Serments ont des ailes	1	HUGUES LE ROUX	
PH. AUDEBRAND			
Derniers jours de la Bohême	1	Prisonniers Marocains!... 1	
RENÉ BAZIN			
L'Isolée.....	1	PIERRE LOTI	
RENÉ BOYLESVE			
Le Bel Avenir.....	1	La Troisième Jeunesse de Madame Prune..... 1	
FERDINAND BRUNETIÈRE			
Variétés littéraires.....	1	COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES	
GUY CHANTEPLEURE			
L'Aventure d'Huguette... 1		La Domination..... 1	
PIERRE DE COULEVAIN			
Sur la Branche..... 1		DMITRY DE MÉREJKOWSKY	
GRAZIA DELEDDA			
Cendres..... 1		L'Antéchrist..... 1	
ÉDOUARD DUCOTÉ			
Le Servage..... 1		Pierre le Grand..... 1	
FÉLIX DUQUESNEL			
Le Mystère de Gaude..... 1		CHARLES PETTIT	
ANATOLE FRANCE			
Sur la Pierre Blanche..... 1		Déclassé!..... 1	
MYRIAM HARRY			
La Conquête de Jérusalem 1		LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ	
GÉRARD D'HOVILLE			
Esclave..... 1		Par Vocation..... 1	
HUGUES LAPAIRE			
Le Fardeau..... 1		HENRY RABUSSON	
GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD			
L'Amant et le Médecin... 1		Les Colonnes d'Hercule... 1	
		PAUL REBOUX	
		La Maison de Danses..... 1	
		SAMUEL ROCHEBLAVE	
		George Sand et sa Fille.. 1	
		MARCELLE TINAYRE	
		Avant l'Amour..... 1	
		LÉON DE TINSEAU	
		Les Étourderies de la Cha- noinesse..... 1	
		JACQUE VONTADE	
		La Lueur sur la Cime..... 1	
		COLETTE YVER	
		Comment s'en vont les Reines..... 1	
		HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT	
		L'Impossible Sincérité... 1	

4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

The Library
University of Ottawa

Date due

MAR 25 '80

MAR 25 '80 



a39003



003997607b

CE PQ 2613

.U43P7 1905

COO GUILLAUMAIN, PRES DU SOL.

ACC# 1235476

